

UNIVERSITAS OSTRAVIENSIS  
FACULTAS PHILOSOPHICA

# STUDIA ROMANISTICA

Vol. 19, Num. 1 / 2019

OSTRAVA

---

Reg. č. MK ČR E 18750  
ISSN 1803-6406 (Print)  
ISSN 2571-0265 (Online)



## ÍNDICE – TABLE DES MATIÈRES – INDICE

Éditorial ..... 5

### ARTÍCULOS Y ESTUDIOS – ARTICLES ET ÉTUDES – ARTICOLI E STUDI

**Louis Begioni**

INTERACTIONS ENTRE ASPECT SÉMANTIQUE ET ASPECT VERBAL DANS  
LES LANGUES ROMANES : EXEMPLES EN FRANÇAIS ET EN ITALIEN ... 9

**Marie Fenclová – Helena Horová**

TITRES DES ARTICLES EN SCIENCES HUMAINES : SENS ET STRUCTURES .23

**Zuzana Honová**

LA NOTION D'ASPECT DANS LA CONCEPTION DE JAN ŠABRŠULA .....37

**Anna Kouléchova – Tamara Slastnikova**

LES NUANCES MODALES DES ÉNONCÉS GÉNÉRIQUES EN FRANÇAIS  
MODERNE .....47

**Anna Krzyżanowska**

FIGEMENT, VARIATIONS ET DÉFIGEMENTS : ENTRE SYSTÈME  
LINGUISTIQUE ET DISCOURS .....61

**Michal Místecký**

VERS LA DÉFINITION PRAGMATIQUE DE LA COLLOCATION : MÉTHODES  
STATISTIQUES EXEMPLIFIÉES SUR LES ARTICLES JOURNALISTIQUES  
TRAITANT LA CRISE MIGRATOIRE .....73

**Radka Mudrochová – Karolína Lipská**

LES ANGLICISMES SÉMANTIQUES : UN TRAIT DU NÉOFRANÇAIS  
DU XXI<sup>E</sup> SIÈCLE ? .....83

**Ondřej Pešek**

LA PLACE DE LA SYNTAXE DANS LA CONCEPTION ŠABRŠULIENNE  
DE LA LANGUE .....99

**Alena Venušová**

PERSPECTIVE LEXICOGRAMMATICALE DE JAN ŠABRŠULA  
ET ANALYSE ASPECTUELLE DU VERBE SUPORT + UN + NOM PRÉDICATIF  
EN FRANÇAIS .....109

**Daniel Vojtek**

HYPER-ENTRÉE *ZVIERA* : TRAITEMENT LEXICOLOGIQUE ET LEXI-  
COGRAPHIQUE DANS *SLOVNÍK VIACŠLOVNÝCH POMENOVANÍ*  
(DICTIONNAIRE DES MOTS COMPOSÉS) .....123

**RESEÑAS – COMPTES RENDUS – RECENSIONI**

**Maksymilian DROZDOWICZ**

Katarzyna Gutkowska-Ociepa (2016). *Odkodowana bliskość. Powieściopisarstwo  
Enrique Vili-Matasa, Antonia Muñoz Moliny i Alejandra Cuevasa w kontekście prozy  
polskiej po 1989 roku*. Katowice: Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego. 186 p. ISBN  
978-83-8012-908-5 .....134

**Beatriz GÓMEZ-PABLOS**

Susana Rodríguez Barcia (2016). *Introducción a la lexicografía*. Madrid: Síntesis. 309 p.  
ISBN 978-84-9077-384-0 .....138

**Beatriz GÓMEZ-PABLOS**

Juan Romeu (2017). *Lo que el español esconde. Todo lo que no sabes que estás diciendo  
cuando hablas*. Barcelona: Vox. 255 p. ISBN 978-84-9974-239-7 .....141

**Marcela POUČOVÁ**

Květuše Kunešová (2017). *Kanadská frankofonní literatura pro děti a mládež*. Hradec  
Králové : Gaudeamus. 135 p. ISBN 980-80-7435-702-2 .....143

## Editorial

Les 15 et 16 novembre 2018, le Département d'études romanes de la Faculté des Lettres de l'Université d'Ostrava a eu le plaisir d'organiser le colloque « Jan Šabršula et son héritage pour la linguistique romane » à l'occasion du centenaire de la naissance du professeur Jan Šabršula. Ce linguiste, structuraliste, philologue, romaniste, titulaire de l'Ordre national de la Légion d'honneur a effectivement influencé toutes les disciplines de la linguistique romane, avec des prolongements dans la linguistique générale et dans d'autres domaines. Monsieur Jan Šabršula s'est inscrit d'une manière indélébile dans l'histoire de la linguistique tchèque comme propagateur inlassable de tout ce qui était nouveau dans sa discipline, comme auteur fécond d'ouvrages spécialisés en lexicologie, traductologie, stylistique, syntaxe, morphologie, études comparées des langues romanes, sémantique, sémiologie et d'autres champs de recherche.

Il était un pédagogue inoubliable et plein d'abnégation, directeur de mémoires, auteur d'un nombre respectable de manuels scolaires et de photocopiés. Il a formé plusieurs générations de spécialistes pour lesquels son œuvre reste toujours une source d'instruction et d'inspiration. Il a également contribué d'une manière considérable à la reconstitution du Cercle linguistique de Prague.

Il ne faut pas non plus oublier le destin engagé de Jan Šabršula. Participant actif aux événements de novembre 1939, est devenu victime de la persécution nazie, puis fut fait prisonnier en camp de concentration, c'était un soldat et un combattant infatigable pour la liberté.

Pour cette raison, nous avons voulu commémorer son anniversaire, symboliquement, en novembre 2018. Le Département d'études romanes de la Faculté des Lettres de l'Université d'Ostrava, dont Jan Šabršula était un des fondateurs, a ainsi rendu hommage, par l'intermédiaire de ce colloque, au savant, collègue, enseignant et homme sans lequel la linguistique romane ne serait pas telle qu'elle est aujourd'hui.

Au colloque, nous avons collecté avec plaisir les contributions concernant les domaines que Jan Šabršula a développés tels que, par exemple, le fonctionnement du signe linguistique, les constructions verbo-nominales, l'aspect verbal, la stylistique comparée ou autres. Nous sommes heureux d'avoir accueilli des spécialistes qui connaissent son œuvre, qui la diffusent ou la développent, ses anciens étudiants et ses amis. Le présent volume contient des communications qui ont été prononcées pendant ce colloque plein de vives discussions et de débats fructueux qui nous ont rappelé que l'œuvre de notre grand maître est toujours parfaitement vivante.

*Rédaction*



**ARTÍCULOS Y ESTUDIOS – ARTICLES ET ÉTUDES  
– ARTICOLI E STUDI**





# INTERACTIONS ENTRE ASPECT SÉMANTIQUE ET ASPECT VERBAL DANS LES LANGUES ROMANES : EXEMPLES EN FRANÇAIS ET EN ITALIEN

Louis Begioni

Université de Roma Tor Vergata  
Italie  
*louis.begioni@gmail.com*

**Résumé.** Cet article présente des réflexions sur la notion d'aspect verbal dans les langues romanes et plus particulièrement, il analyse les interactions entre son fonctionnement au niveau de la morphologie et son expression au niveau du sémantisme en donnant des exemples en français et en italien. L'auteur a d'abord voulu montrer comment l'opposition inaccompli / accompli caractérisée par la présence de l'auxiliaire aux formes composées permet de définir l'aspect verbal dans les langues romanes d'aujourd'hui. Ensuite, il étudie l'aspect « intra-sémantique » avec une approche qui se fonde à la fois sur le concept de télélicité et sur les principes théoriques de la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume. Dans la dernière partie, il examine les interactions avec ces deux expressions de l'aspect en mettant en évidence les spécificités des effets de sens produits.

**Mots clés.** Aspect verbal. Linguistique comparée des langues romanes. Linguistique diachronique des langues romanes. Psychomécanique du langage. Morphologie verbale. Sémantique.

**Abstract. Interactions between Semantic and Verbal Aspects in Romance Languages: Examples in French and Italian.** This paper analyses the notion of the verbal aspect in Romance languages and especially, the interactions between its functioning at a morphological level and its expression at a semantic level giving examples in French and Italian. The author first wants

to show how the unaccomplished / accomplished opposition characterized by the presence of the auxiliary to compound tenses makes it possible to define the verbal aspect in Romance languages. He then studies the « intra-semantic » aspect with an approach that is based both on the concept of telicity and on the theoretical principles of the psychomechanics of language of Gustave Guillaume. Finally, he examines the interactions with these two expressions of the verbal aspect by highlighting the specificities of the consequent nuances of meaning.

**Keywords.** Verbal aspect. Comparative linguistics of Romance languages. Diachronic linguistics of Romance languages. Psychomechanics of language. Verbal morphology. Semantics.

## 1. Introduction

Les réflexions que nous présentons concernent la notion d'aspect verbal dans les langues romanes : nous étudierons les interactions entre son fonctionnement au niveau de la morphologie et son expression au niveau du sémantisme en donnant des exemples en français et en italien. En général, les grammaires traditionnelles des langues romanes ne prennent pas en considération cette catégorie grammaticale dans la mesure où elle dépend d'éléments surtout d'ordre morphologique. Depuis les années '60, ce concept emprunté à une catégorie linguistique bien définie dans les langues slaves est devenu objet de discussion et de recherche dans les autres langues. Dans le cadre de notre étude, nous tenons particulièrement à rendre hommage au professeur Jan Šabršula qui, dans nos rencontres et ses articles, nous a éclairé sur ce point. En particulier, il convient de citer son article "Le sémantisme verbal et l'aspect de l'action en tchèque et en français" (1988 : 549-565) dans lequel il définit de manière claire et explicite ce que l'on peut entendre par aspect en français en prenant appui sur le fonctionnement de la langue tchèque (Šabršula, 1963 : 166-179). Dans les langues slaves, l'aspect relève de procédés lexicaux (préfixation, suffixation, infixation, alternance vocalique i / a) et permet d'opposer les aspects imperfectif et perfectif (Srprová, 2012 : 81-92).

Dans les langues romanes d'aujourd'hui, il en va tout autrement ; c'est surtout l'émergence de l'auxiliaire qui constitue le fondement de l'opposition aspectuelle inaccompli / accompli qui prend appui sur la symétrie des systèmes verbaux entre formes simples et formes composées. On a donc affaire à deux conceptions très différentes l'une fondée sur le lexique – pour les langues slaves –, l'autre sur la morphologie – pour les langues romanes –, qui sont la manifestation d'une différence typologique majeure (Cohen, 1989 et Milliaressi, 2009 : 1-18).

Toutefois, dans les langues romanes, certains phénomènes d'ordre aspectuel ne peuvent être expliqués sans prendre en considération la dimension sémantique des verbes. Ainsi, en italien, aucune grammaire n'explique la raison pour laquelle les verbes *splendere* (resplendir) et *stare* (rester) ne possèdent pas de participe passé et ne peuvent être conjugués à un temps composé. Cela signifie qu'il est impossible de les associer à une action globalement accomplie dans le passé car leurs signifiés les en empêchent. D'une manière analogue, des verbes comme fr. « naître », it. *nascere*, fr. « mourir », it. *morire*, etc. possèdent des traits sémantiques qui impliquent le terme du procès verbal. D'où le concept d'aspect « intra-sémantique » dans des langues dans lesquelles c'est la morphologie qui prend en

charge cette catégorie. L'objet de notre étude sur le français et l'italien, portera donc sur les interactions entre l'aspect « intra-sémantique » et l'aspect verbal directement lié à la phase de construction morphologique du verbe mais elle ne concernera pas les problématiques liées à l'*Aktionsart*.

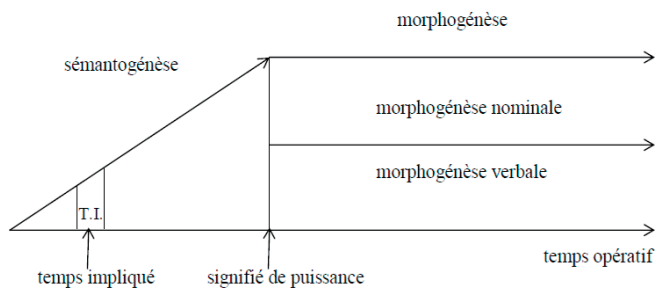
## 2. Ancrage théorique

Dans notre approche, nous nous référerons surtout aux principes théoriques de la psychomécanique du langage définis par Gustave Guillaume et en particulier à trois concepts fondamentaux : le temps opératif, la sémantogénèse et la morphogénèse. Le temps opératif représente le temps des opérations mémorielles nécessaires à la construction du langage dans le cerveau humain. Il s'agit d'un temps infinitésimal essentiel pour comprendre et distinguer les deux phases principales de cette construction qui sont dans l'ordre chronologique la sémantogénèse et la morphogénèse (Guillaume, 1973). La sémantogénèse est constituée par l'ensemble des opérations sémantiques, allant du général au particulier, qui permettent au lexème d'arriver au terme de sa construction. Celle-ci s'effectue sur une trajectoire temporelle en relation étroite avec le signifiant et génère à la fin du parcours sémantique « le signifié de puissance » c'est-à-dire le « sens plein » du lexème construit. La phase successive de morphogénèse permet de mettre en place la morphologie de la langue et ainsi de distinguer le plan nominal du plan verbal. Pour comprendre la spécificité sémantique du verbe, il convient de faire référence à un autre concept fondamental : le temps impliqué. Pour Gustave Guillaume,

le verbe est un sémantème qui *implique* et *explique* le temps. Le *temps impliqué* est celui que le verbe emporte avec soi, qui lui est inhérent, fait partie intégrante de sa substance et dont la notion est indissolublement liée à celle de verbe. Il suffit de prononcer le nom d'un verbe comme «marcher» pour que s'éveille dans l'esprit, avec l'idée d'un procès, celle du temps destiné à en porter la réalisation. (Guillaume, 1964 : 47-48)

Le temps impliqué est construit dans la phase de sémantogénèse alors que l'aspect que nous avons défini comme verbal est construit dans le cadre des opérations de morphogénèse. Dans ses écrits, Gustave Guillaume ne fait que poser la question de l'aspect « intra-sémantique » sans expliquer véritablement son importance et son fonctionnement. Il centre ses réflexions sur l'aspect verbal en morphosyntaxe parce qu'il est prédominant dans les systèmes verbaux des langues romanes. Dans la leçon du 02/12/1938, il écarte l'aspect notionnel pour des raisons d'évolution de l'indo-européen vers les langues romanes (Guillaume, 1938). Dans sa définition du temps impliqué, il n'envisage que ses relations avec la morphologie et le discours. C'est pour cela qu'il nous semble important, sans renier les principes théoriques fondamentaux de la psychomécanique du langage, d'avoir un regard différent sur la construction sémantique de l'aspect afin d'en identifier les mécanismes les plus importants. En effet, le temps impliqué va permettre de distinguer à la fin de la sémantogénèse les lexèmes qui pourront devenir des substantifs ou des verbes. Ainsi, en français,

le substantif « la marche » et le verbe « marcher » issus du même lexème « march- » comprennent l'ensemble des éléments sémantiques pouvant caractériser le temps impliqué. On le trouve également dans le sémantisme d'autres catégories linguistiques telles que l'adjectif, l'adverbe, etc. Sur le plan sémantique, le temps impliqué a donc une fonction discriminante essentielle et constitue l'un des éléments primordiaux permettant de distinguer les lexèmes. Nous postulons qu'il est généré dès le début de la sémantogénèse.



**Figure 1** : Les opérations de genèse du langage

Il comprend des traits sémantiques qui vont caractériser la manière dont l'action du verbe sera envisagée et dont les deux sèmes les plus significatifs sont [+ duratif], [+/- borné]. Le sème [+ duratif] en est le constituant fondamental et obligatoire et l'opposition sémique [+ borné] / [- borné] précise si la limite de l'action envisagée est inscrite ou non dans le signifié ; c'est cette opposition qui permet de définir ce que nous avons appelé l'« aspect intra-sémantique ». Nous pourrions être tenté de faire un rapprochement avec la conception de l'aspect dans les langues slaves et de postuler que les verbes possédant le sème [+ borné] soient considérés comme des verbes perfectifs et les verbes possédant le sème [- borné] comme imperfectifs. Il semble difficile de prendre en compte cette hypothèse car tous les verbes des langues slaves peuvent avoir une forme perfective et imperfective. Afin de préciser le sémantisme des verbes des langues romanes, nous proposons de nous référer à la notion de « télicité » (Dahl, 1981 ; Lukajic, 2014). Les verbes téliques sont des verbes qui, dans leur signifié, incluent un « terme naturel », une limite du procès qu'ils expriment, alors que les verbes atéliques, n'incluent pas de limite et sont, par conséquent, des verbes ouverts qui expriment un procès continu. Comme tous les verbes, ces deux catégories possèdent l'élément sémantique [+ duratif]. Les verbes atéliques ne comportent pas de limitation inscrite dans leur signifié de puissance, le but et l'aboutissement du procès restent hors perspective. En revanche, pour les verbes téliques, les procès signifiés comportent – et ce, indépendamment de toute action extérieure exercée sur eux – une limitation. Une fois commencé, le procès se déroulera nécessairement jusqu'à son terme qui en constitue l'achèvement. Ainsi les verbes français et italiens naître / *nascere* et mourir / *morire* pourront être qualifiés de téliques dans la mesure où l'action de « naître » et de « mourir » ne peut se poursuivre dès le moment où l'on est « né » ou « mort ».

### 3. L'aspect morphologique des langues romanes

Comme nous l'avons précisé plus haut, l'aspect verbal dans les langues romanes appartient au domaine morphologique et c'est la présence de l'auxiliaire qui permet d'opposer les formes inaccomplies à celles accomplies. Le passage du système verbal latin à celui des langues romanes est caractérisé par de profondes modifications structurelles. L'une des plus importantes concerne l'introduction des auxiliaires d'abord « être », puis « avoir », qui vont permettre de différencier sur le plan aspectuel les nouveaux temps verbaux. C'est le cas, dans le passage du latin aux langues romanes, du passif synthétique *amor* (je suis aimé) qui est remplacé par *amatus sum*, de *amavi* (j'aimai / j'ai aimé) qui est remplacé progressivement mais beaucoup plus lentement par *amatus habeo* (Herman, 1975). Ces transformations sont très vraisemblablement liées à l'aspect sémantique des deux auxiliaires qui vont permettre, ainsi combinés avec le participe passé, d'exprimer l'aspect verbal accompli. Entre le IV<sup>e</sup> et le VII<sup>e</sup> siècle, le verbe *habeo* est à l'origine de la nouvelle forme du futur périphrastique *amare habeo* qui va remplacer la forme synthétique du latin classique *amabo*. Même dans ce cas, on peut émettre l'hypothèse que le verbe de possession *habeo* devient progressivement un auxiliaire dont le signifié est limité à l'aspect intra-sémantique télique. Le présent télique de *habeo* a tendance à exprimer une action future, un peu comme c'est le cas dans les langues slaves avec le « perfectif du présent », le signifié du verbe étant apporté par l'infinitif *amare*. De la même manière, les auxiliaires français et italiens issus de *habeo* et présents dans les formes verbales accomplies possèdent un aspect intra-sémantique « télique absolu » qui leur permet d'exprimer l'accompli. Dans le passage aux langues romanes, on peut supposer que par un phénomène de désémantisation que nous appellerons « saisie anticipée sémantique » sur l'axe de la sémantogénèse en psychomécanique du langage, le signifié de *habeo*, verbe de possession a été réduit à son aspect intra-sémantique, ce qui permet de créer des formes composées ayant un aspect verbal accompli.

On peut représenter ces opérations sémantiques sur l'axe du temps opératif de la manière suivante :

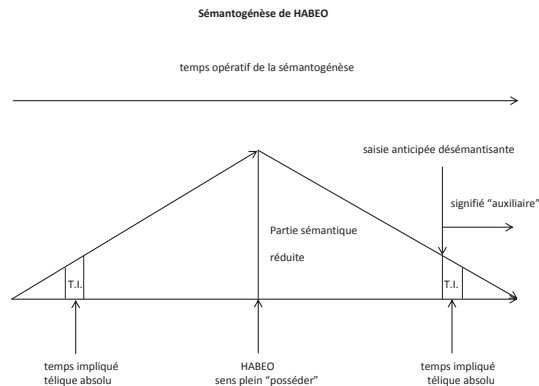


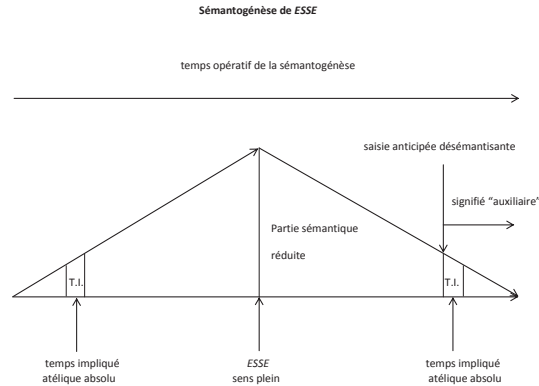
Figure 2 : Sémantogénèse de *habeo*

Dans ce schéma, nous avons délibérément reproduit symétriquement les deux étapes de la sémantogénèse pour bien rendre compte de la « métaphorisation » désémantisante. La partie de gauche correspond à la genèse sémantique qui va jusqu'au « sens plein », la seconde partie réduit le contenu sémantique à la valeur « téléique absolue », c'est-à-dire celle d'auxiliaire. L'expression « saisie anticipée » ne fait que rendre compte de cette réduction qui, une fois l'auxiliaire établi, interviendra avant l'arrivée du sens plein. Dans sa leçon du 3 février 1944 série A, Gustave Guillaume (1990a) évoque pour les langues romanes le choix de « avoir » « tourné vers le passé » donc vers l'accompli et « être » exprimant par définition une action atélique en raison de son *temps impliqué* :

Il est intéressant de noter que le seul fait d'avoir recours à l'auxiliaire *avoir* entraîne pour le verbe l'expression du passé, sans qu'il ne soit aucunement besoin de marquer formellement le changement de temps. Quand je dis : *j'ai travaillé*, je ne fais emploi d'aucune forme exprimant le passé ; en effet, l'auxiliaire *avoir* est au présent et le participe passé en français a acquis la totale indifférence à la position temporelle : il peut aussi bien signifier le passé que le présent ou le futur. (Guillaume, 1990b)

C'est l'auxiliaire auquel on adosse le participe passé qui en détermine le temps. Par lui-même, le participe passé ne signifie ni le présent, ni le passé, ni le futur ; il ne prend une valeur temporelle que par l'appui qu'il trouve dans l'auxiliaire (Guillaume, 1929 et 1984). À ce propos, il convient d'observer que l'emploi de l'auxiliaire « avoir » / *avere* entraîne automatiquement pour le verbe la valeur de passé là même où cet auxiliaire est employé au présent. Cela tient à la teneur même du verbe « avoir », qui est un verbe regardant du côté du passé en raison de son aspect sémantique qui marque par définition le résultat d'une action. À l'inverse, l'auxiliaire « être » / *essere* est un auxiliaire qui regarde le présent, ce qui a cet effet qu'un participe passé adossé à un auxiliaire « être » / *essere* au présent exprime le présent : « je suis aimé » / *sono amato*, tandis que le même participe passé adossé à l'auxiliaire « avoir » / *avere* exprime le passé : « j'ai aimé » / *ho amato*. Le verbe *esse* possède un aspect intra-sémantique « téléique absolu ». Pour les verbes conjugués avec lui, c'est la valeur intra-sémantique de téléicité du participe passé qui permet d'apporter la valeur aspectuelle d'accompli : « je suis tombé » / *sono caduto*, etc.

Voici la représentation graphique de la sémantogénèse de *esse* :



**Figure 3** : Sémantogénèse de *esse*

Dans les systèmes verbaux de l'italien, ce sont donc les auxiliaires « avoir » / *avere* et « être » / *essere* qui permettent d'opposer de manière symétrique les formes simples aux formes composées avec en arrière-plan l'opposition aspectuelle inaccompli / accompli.

Toutefois, on peut observer que le passé simple et le passé antérieur en français et le *passato remoto* et *trapassato remoto* en italien posent un réel problème au niveau des systèmes verbaux. En effet le passé simple et le *passato remoto* sont des formes verbales simples qui ont une valeur aspectuelle accomplie puisqu'elles sont issues du parfait latin (*perfectum*) et dans le même temps elles indiquent une valeur temporelle ponctuelle qui pourrait correspondre à la valeur d'aoriste du parfait en latin. En ancien français et en italien – toscan, le passé composé et le passé simple possèdent tous deux l'aspect verbal accompli et se distinguent de la manière suivante : le passé composé (*passato prossimo*) est l'accompli du présent et caractérise une action écoulée depuis moins de 24 heures alors que le passé simple (*passato remoto*) se réfère à une action écoulée au-delà de 24 heures. En français classique, cette règle a disparu et peu à peu le passé composé a remplacé le passé simple comme forme verbale accomplie, même dans le cas d'une action ponctuelle dans un passé très éloigné du moment de l'élocution. En italien, le toscan conserve la règle des 24 heures, l'Italie du nord suit l'exemple du français contemporain alors que l'Italie méridionale est caractérisée par une alternance *passato prossimo* / *passato remoto* toujours plus en faveur du *passato prossimo*. Cette chute du passé simple montre bien la force des cohésions systémiques liées aux équilibres existant entre les formes simples et les formes composées. Cette nouvelle structuration est étroitement liée à l'apparition de l'auxiliaire qui permet de renforcer la cohésion des systèmes verbaux.

#### 4. Les spécificités de l'aspect « intra-sémantique »

Comme nous l'avons vu précédemment, les verbes téliques incluent dans leur signifié une limite du procès qu'ils expriment. Voici quelques exemples de verbes téliques en français :

{abattre, aboutir, arracher, arriver, atteindre, assommer, casser, couper, dire, entrer, fermer, mourir, naître, tomber, trouver, tuer, etc.} ;

on aura une série équivalente en langue italienne :

{*abbattere, arrivare, cadere, chiudere, dire, entrare, morire, nascere, preparare, raggiungere, rompere, strappare, tagliare, trovare, uccidere, etc.*}.

Inversement, les verbes atéliques génèrent des procès qui peuvent se poursuivre sans limitation. L'action peut être interrompue par des circonstances extérieures, nous quittons la construction sémantique en langue et ces limitations relèvent alors du discours. C'est ainsi le cas des expressions suivantes « manger une pomme » ou « travailler jusqu'à 20 heures ». Les verbes « manger » et « travailler » n'ont pas de limitation de leur procès inscrite dans leurs signifiés, ils sont bien atéliques en langue, mais l'ajout de circonstances particulières peut donner un caractère télique à l'expression ainsi générée en discours. Ceci nous amène à distinguer le temps impliqué construit en langue de l'« aspect discursif » plus directement lié à des phénomènes d'ordre syntaxique.

Voici quelques exemples de verbes atéliques :

en français :

{adorer, aimer, briller, conserver, chercher, courir, dormir, durer, exister, habiter, manger, marcher, méditer, parler, régner, songer, travailler, venir, vivre, voyager, etc.} ;

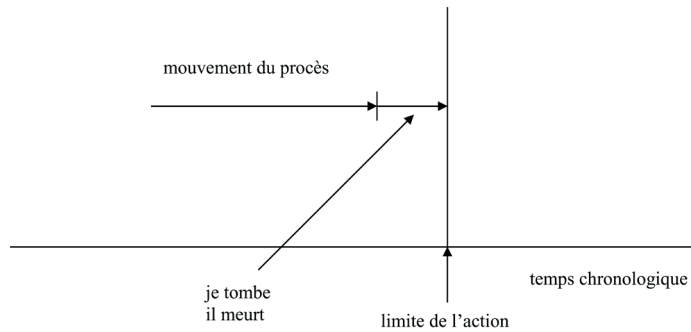
en italien :

{*adorare, amare, ammirare, brillare, camminare, cercare, conservare, correre, dormire, durare, esistere, lavorare, mangiare, meditare, parlare, regnare, sognare, venire, viaggiare, vivere, etc.*}.

Dans la catégorie des verbes téliques, il est possible de distinguer les verbes qui sont très proches de la limite et dont l'action est imminente et ne durera qu'un bref instant, tels « tomber » / *cadere*, « mourir » / *morire*, etc. on dira qu'ils sont limités « à droite » et leurs formes conjuguées au présent de l'indicatif expriment une action future très proche : je tombe / *cado* signifie « je suis en train de tomber » et le point « limite » de la chute va être rapidement atteint. Comme le perfectif du présent des langues slaves, les verbes téliques français et italiens au présent de l'indication tendent à exprimer un futur imminent, alors



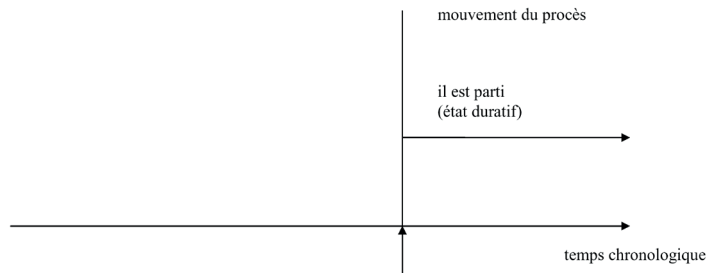
que leur « véritable » présent serait le passé composé, c'est-à-dire le présent de l'accompli : « il est tombé maintenant » / *è caduto adesso*.



**Figure 4 :** Verbes limités à droite

Je tombe / je suis tombé	<i>cado / sono caduto</i>
Il meurt / il est mort	<i>muore / è morto</i>

De même qu'il existe des verbes téliques limités « à droite », on peut identifier des verbes téliques limités « à gauche ». Ce sont par exemple des verbes tels « naître » / *nascere*, « partir » / *partire*. Le procès de ces verbes est borné à gauche dans la mesure où la limite constitue le point de départ de l'action. Au présent de l'indicatif, ils expriment une action progressive « continue » (ou durative) que l'on pourrait qualifier d'ouverte. Ainsi « il est né » / *è nato* exprime une action en perspective qui vient de débiter.



**Figure 5 :** Verbes limités à gauche

Il part / il est parti                      *parte / è partito*

On peut également observer, qu'en raison de leur aspect « intra-sémantique », certains verbes téliques peuvent être employés dans les tournures dites « absolues » comme celles qui pouvaient exister en latin (ablatif absolu). Ainsi, dans les phrases suivantes :

« Finies les vacances, les élèves vont retourner en classe » ou bien « Les vacances finies, les élèves vont retourner en classe » / *Finite le vacanze gli alunni torneranno a scuola,*

on peut constater qu'il s'agit souvent de verbes téliques limités « à droite ». Comme en latin, la télicité intra-sémantique de ces verbes confère au participe passé une valeur verbale d'accompli qui ne nécessite pas l'emploi de l'auxiliaire. Il en va tout autrement pour les verbes atéliques dont les participes passés nécessitent l'adjonction de l'auxiliaire pour pouvoir exprimer l'aspect grammatical accompli. Ainsi, on pourra difficilement avoir « \*mangé le fromage, nous sommes passés au dessert » / *\*mangiato il formaggio siamo passati al dolce*, alors qu'on dira plutôt « Après avoir mangé le fromage, nous sommes passés au dessert » / *Dopo aver mangiato il formaggio, siamo passati al dolce.*

## 5. Les interactions entre aspect intra-sémantique et aspect morphologique

La valeur sémantique de l'opposition aspectuelle inaccompli / accompli correspond à une distinction du type non global / global. Analysons les phrases suivantes :

« Le Conseil des ministres a délibéré – délibéra – pendant quatre heures, le 4 octobre 2018 »  
*Il Consiglio dei ministri ha deliberato – deliberò – per quattro ore, il 4 ottobre 2018.*

Ici, le verbe « délibérer » / *deliberare* possède un aspect intra-sémantique télique et la forme verbale a une valeur aspectuelle d'accompli. L'action passée est saisie dans sa globalité et ce, malgré une certaine incompatibilité entre le sens de la préposition « pendant » et la télicité du verbe « délibérer ».

Si l'on met ces phrases à l'imparfait de l'indicatif :

« ? Le Conseil des ministres délibérait pendant quatre heures, le 4 octobre 2018 »  
*? Il Consiglio dei ministri deliberava per quattro ore, il 4 ottobre 2018,*

la valeur aspectuelle devient inaccomplie et l'action est alors saisie dans le passé dans sa non globalité (donc uniquement dans sa durée). Cet énoncé pourrait être considéré comme agrammatical. Toutefois, le degré de télicité étant moins fort que pour d'autres verbes tels « tomber », « partir », il peut dans certains contextes être acceptable.

De même, dans les exemples suivants :

« Il tombait » / *cadeva*, le verbe est sémantiquement télique et peu duratif avec une limite imminente même s'il exprime un aspect verbal inaccompli ;

et

« Il courait » / *correva* est sémantiquement atélique, sans précision de limite, tout en possédant lui aussi l'aspect verbal inaccompli.

L'interaction entre aspect intra-sémantique et aspect morphologique donne aux langues romanes une grande souplesse interprétative et permet d'obtenir des nuances et des effets de sens parfois très subtils. Ainsi, dans les phrases :

« En 1890, naquit le général de Gaulle »  
*Nel 1890 nacque il generale de Gaulle,*

il y a concordance aspectuelle entre l'aspect intra-sémantique télique du verbe « naître » / *nascere* et l'aspect morphologique accompli. L'action passée est saisie dans sa globalité et caractérise un événement ponctuel. En revanche, dans les phrases :

« En 1890, naissait le général de Gaulle »  
*Nel 1890 nasceva il generale de Gaulle,*

la combinaison de prime abord contradictoire entre l'aspect intra-sémantique télique et l'aspect morphologique non accompli, permet d'envisager une action non globale dont la télicité peut être et ce, « métaphoriquement », en partie « détélicisée » c'est-à-dire en suggérant un allongement « subjectif » de la durée du procès verbal. L'utilisation de l'imparfait donne une dimension temporelle étendue à cette naissance en sous-entendant les conséquences qu'elle aura sur l'histoire de la France au XX<sup>e</sup> siècle et sur ses institutions jusqu'à aujourd'hui. Le fait de combiner un verbe télique avec un aspect morphologique inaccompli (grâce à l'emploi de l'imparfait) « rouvre » en quelque sorte la limite sémantique du procès en la déplaçant en dehors du champ communicatif, permettant ainsi une visée allocutoire nouvelle qui va impliquer de nouveaux destinataires. On pourra donc parler ici de modalité allocutoire « ouvrante ».

Dans certains contextes syntaxiques, on peut observer une forte incompatibilité entre les verbes téliques et l'aspect morphologique inaccompli dans le passé.

On pourra difficilement dire :

\* ou ?? Il tombait pendant des heures

\* ou ?? Il naissait pendant des années.

La situation est similaire en italien :

- \* ou ?? *cadeva per ore*
- \* ou ?? *nasceva per anni*.

Tous ces exemples montrent bien que le contexte syntaxique est fondamental pour déterminer s'il peut y avoir une certaine compatibilité entre l'aspect intra-sémantique et l'aspect morphologique.

En français et en italien, il existe quelques rares exemples de verbes qui présentent des incompatibilités au niveau de l'aspect morphologique. C'est ainsi le cas des verbes italiens comme *splendere* (resplendir), *bisognare* (falloir) et *stare* (rester) qui ont un aspect intra-sémantique atélique absolu. Ils sont donc incompatibles avec une saisie globale de l'action dans le passé et ils ne peuvent être conjugués à aucun des temps composés caractérisés par l'aspect morphologique accompli ; c'est pour cette raison qu'ils n'ont pas de participe passé. Ainsi le verbe *splendere* (resplendir) ne possède pas de participe passé et ne peut donc être conjugué qu'au trois temps suivants de l'indicatif :

- Oggi splende il sole* (Aujourd'hui, le soleil resplendit ou brille)
- Ieri splendeva il sole* (Hier, le soleil resplendissait ou brillait)
- Domani splenderà il sole* (Demain, le soleil resplendira ou brillera).

Il ne peut avoir de forme composée :

- \* *il sole ha / é \*splenduto / \*spleso* (le soleil a resplendi ou brillé).

Les verbes français « gésir », « messeoir » et « paître » sont également des verbes atéliques absolus qui ne possèdent pas de participes passés et ne peuvent être conjugués aux formes composées accomplies.

## 6. Conclusion

Dans notre étude qui se fonde sur les concepts théoriques de la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume, nous avons pu mettre en évidence l'existence de l'aspect intra-sémantique des verbes français et italiens en nous appuyant en particulier sur la notion de télicité. A la différence des langues slaves qui opposent lexicalement et sémantiquement les verbes imperfectifs aux verbes perfectifs et ce, dans le cadre du système de la langue, dans les langues romanes, l'opposition sémantique télique / atélique n'a pas de valeur morphologique et n'est génératrice que d'effets de sens lorsqu'il y a interaction entre aspect intra-sémantique et aspect morphologique ce qui est surtout le cas avec des verbes téliques. Notre étude pourra être poursuivie en particulier par la prise en compte d'une dimension aspectuelle au niveau syntaxique qui pourrait donner une vision nouvelle des interactions et de la hiérarchisation entre les plans sémantique, morphologique et syntaxique.

## Bibliographie

- COHEN, David (1989). *L'aspect verbal*. Paris : Presses Universitaires de France.
- DAHL, Östen (1981). "On the Definition of the Telic-Atelic Distinction". In : TEDESCHI, Paolo ; ZAENEN, Annie (éds.). *Tense and Aspect – Syntax and Semantics. Vol. 14*. New York : Academic Press, pp. 79-90.
- GUILLAUME, Gustave (1929). *Temps et Verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps*. Paris : Champion. [Réédition, 1965, avec *L'Architectonique du temps dans les langues classiques*. Paris : Champion].
- GUILLAUME, Gustave (1984, original 1929). *Temps et verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps suivi de L'architectonique du temps dans les langues classiques*. Paris : Champion.
- GUILLAUME, Gustave (1938). "Théorie des auxiliaires et examen de faits connexes". *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*. [Article reproduit dans *Langage et science du langage*, pp. 73-86.].
- GUILLAUME, Gustave (1964). *Langage et science du langage*. Québec : Presses de l'Université Laval / Paris : Nizet.
- GUILLAUME, Gustave (1973). *Principes de linguistique théorique de Gustave Guillaume*. Québec : Presses de l'Université Laval / Paris : Klincksieck.
- GUILLAUME, Gustave (1990a). "Leçon 03 Février 1944, série A". In : VALIN, Roch ; HIRTLE, Walter ; JOLY, André (éds.). *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1943-1944, série A, Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française (II)*. Québec : Presses de l'Université Laval / Lille : Presses universitaires de Lille.
- GUILLAUME, Gustave (1990b). "Leçon du 15 juin 1944, série A". In : VALIN, Roch ; HIRTLE, Walter ; JOLY, André (éds.). *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1943-1944, série A, Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française (II)*. Québec : Presses de l'Université Laval / Lille : Presses universitaires de Lille.
- HERMAN, Joseph (1975). *Le latin vulgaire*. Paris : PUF. Collection *Que sais-je ?*.
- LUKAJIC, Dragana (2014). "L'aspect perfectif et la télicité : une comparaison entre les classes verbales en français et en serbe". *Revue du CEES (Centre Européen d'Etudes Slaves)*, 3, Université de Poitiers.
- MILLIARESSI, Tatiana (2009). "Opposition aspectuelle en russe et en français". In : VOGELEER, Svetana ; BRISARD, Frank ; DE BRABANTER, Philippe ; DENDALE, Patrick ; LE BRUYN, Bert (éds.). *Studies van de BKL – Travaux du CBL*. Vol. 4, pp. 1-18.
- ŠABRŠULA, Jan (1963). "La signification des verbes français et le problème de l'aspect". *Beiträge zur romanischen Philologie*, 2.1, pp. 166-179.
- ŠABRŠULA, Jan (1988). "Le sémantisme verbal et l'aspect de l'action en tchèque et en français". *Revue des études slaves*, 60.3, pp. 549-56.
- SRPOVÁ, Milena (2012). "Formes itératives dans le système aspectuel du verbe tchèque". In : BEGIONI, Louis ; BRACQUENIER, Christine (éds.). *L'aspect dans les langues*

*naturelles, Approche comparative*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes (collection *Rivages linguistiques*), pp. 81-92.

Louis Begioni  
Università degli Studi di Tor Vergata  
Dipartimento di Studi letterari, filosofici e di Storia dell'arte  
Via Columbia 1  
00133 ROMA  
Italia

## TITRES DES ARTICLES EN SCIENCES HUMAINES : SENS ET STRUCTURES

Marie Fenclová – Helena Horová

Université de Bohême de l'Ouest  
République tchèque

*fenclova@kro.zcu.cz, horova@kro.zcu.cz*

**Résumé.** L'objectif principal de cet article repose sur l'analyse des titres des articles en sciences humaines. Les objets d'analyses réalisées sont avant tout le sens et les structures de ces titres. Pour pouvoir mettre en place cette analyse, il fallait tout d'abord créer un corpus de titres à la base des revues de sciences humaines : philosophie, psychologie, esthétique, ethnologie, sociologie, histoire, archéologie, linguistique et philologie et pédagogie. Le corpus créé à base d'une cinquantaine de revues contenait un choix de plus de 200 titres. Ces titres ont été analysés pour en déduire ce qu'il y a du typique et, ultérieurement, ce qu'il y a éventuellement de recommandable à présenter aux étudiants du français, langue universitaire, aux doctorants préparant leurs publications en français. L'aperçu récapitulatif de plusieurs types des articles est le résultat de toute l'analyse.

**Mots clés.** Titre. Article. Sens. Structure.

**Abstract. Analysing the Titles of Humanities Articles: Their Sense and Structures.** The main objective of the paper is to analyze the titles of articles dealing with the humanities. The primary purpose of the conducted analysis is the meaning and structure of these titles. In order to be able to implement the analysis, it was first necessary to create a corpus of titles from humanities journals covering the fields of philosophy, psychology, aesthetics, ethnology, sociology, history, archaeology, linguistics and philology, Romance studies and pedagogy. The corpus, built on the basis of fifty journals, contained a selection of more than 200 titles. These were analyzed to deduce what is typical and, subsequently, what is possibly advisable to present to the students of

French as a university language and to PhD. students preparing their publications in French. The result of the analysis is a summative overview of several types of articles.

**Keywords.** Title. Article. Sense. Structure.

## 1. Introduction

S'étant adonnés, depuis plusieurs années, à l'analyse des textes scientifiques dans le domaine des sciences humaines et sociales, nous nous permettons de présenter ici une nouvelle étape de nos recherches. Il s'agit de l'analyse des titres des articles scientifiques, publiés dans des revues françaises au cours de la dernière décennie. Nous nous sommes posé la question suivante : quelles sont actuellement les structures typiques des titres introduisant les sujets des articles en sciences humaines ? Nous constatons qu'il est facile de trouver, sur l'internet et ailleurs, des recommandations aidant à formuler les titres des articles scientifiques en général (par ex. Fovet-Rabot, 2015 ; Čmejková, Daneš, Světlá, 1999 ; Buriak 2014). Néanmoins, nous n'avons trouvé aucune recherche qui s'occuperait de l'analyse de la réalité. C'est pourquoi nous nous sommes décidés de créer un corpus à base de revues de sciences humaines – philosophie, psychologie, esthétique, ethnologie, sociologie, histoire, archéologie, linguistique et philologie et pédagogie. Le corpus créé à base d'une cinquantaine de revues, contient maintenant un choix de plus de 200 titres. Ces titres ont été analysés en vue d'en déduire ce qu'il y a de typique et, ultérieurement, ce qu'il y a éventuellement de recommandable à présenter aux étudiants du français en tant que langue universitaire, à nos doctorants préparant leurs publications en français. Quelle est la fonction du titre en général ?<sup>1</sup> Avant tout, c'est d'accrocher l'attention du lecteur potentiel. Dans le cas des titres dans les revues scientifiques, le titre devrait en premier lieu exprimer clairement le sujet du texte. Il devrait de plus, éventuellement, signaler quel est l'apport de l'auteur dans le contexte du savoir actuel du domaine de la science concrète. Le désir de l'auteur d'attirer l'attention des lecteurs potentiels est dans le cas des communications scientifiques moins fonctionnel du point de vue de textes scientifiques. Pourtant, les auteurs considèrent souvent comme nécessaire d'attirer l'attention sur leur texte, d'inciter la discussion, ce qu'ils font à l'aide de formulations originales.

---

<sup>1</sup> Eva Macháčková dans son article consacré aux titres journalistiques en général distingue 4 fonctions des titres (nous les traduisons en français comme) : fonction d'en tête (funkce nadpisová) qui doit attirer l'attention du lecteur, fonction de propagande / de persuasion (funkce agitační) qui exprime qu'une action est à l'avenir nécessaire, fonction informative (funkce informativní) qui exprime la continue ou seulement le sujet de l'article, fonction évaluative (funkce hodnotící) qui donne une appréciation positive ou négative au sujet de l'article (Macháčková, 1985).

Yves Agnès dans son *Manuel du Journalisme* distingue 6 fonctions principales d'un titre et des sous-titres d'un article journalistique : accrocher le regard, exprimer l'essentiel en un coup d'œil, favoriser les choix, donner l'envie de lire, structurer la page et hiérarchiser les informations (Agnès, 2008).



## 2. Résultats des analyses effectuées

### 2.1 Les titres désignant simplement le sujet sont par exemple :

*La parenté des langues romanes* (4)<sup>2</sup>  
*Un relief de Thasos exceptionnel* (10)

Ces titres n'apportent aucune appréciation ou jugement. Ils présentent seulement le thème. Ce type de titres est clair, mais semble un peu plat, austère. La position ou l'apport de l'auteur sur le sujet traité sont à supposer dans les titres du type :

*Une analyse des fractures idéologiques induites par l'immigration postcoloniale*  
 (28)  
*Ma francophonie : Entre le local et le global* (1)

Les formulations originales et stylistiquement marquées sont nombreuses et variables, utilisant une métaphore, comme dans le cas :

*La maison de l'être : La langue* (1),

utilisant un parallélisme, comme dans le cas :

*Penser en français, penser le français* (1),

jusqu'à l'application de l'intertextualité comme dans le cas :

*À la recherche de la traduction perdue : la traduction dans la didactique des langues* (45) (la référence à Marcel Proust).

Comme il a été constaté au début, nous avons travaillé dans notre corpus avec une cinquantaine de revues dont chacune est désignée par un numéro grâce auquel on peut vérifier la relation du titre avec le sujet et le but de l'article. Comme cela, nous avons pu distinguer les types des titres et les classifier d'après les catégories. Nous nous permettons de présenter ici les catégories qui se révèlent comme les plus évidentes, éventuellement les plus intéressantes de notre corpus.

### 2.2 Les titres désignant directement le sujet de l'article par une structure nominale

Commençons par la présentation de nombreux exemples désignant le sujet directement par une structure nominale. Le sens du titre résulte simplement de la signification des éléments

<sup>2</sup> Les chiffres derrière les exemples désignent la source primaire dont la liste se trouve à la fin de l'article.

lexicaux de la construction et des relations entre eux. Le sens de la construction nominale du titre

*Approches juives du rêve* (24)

est basé sur la connaissance partagée entre l’auteur et le lecteur des significations des mots de la structure nominale et les relations entre eux. Le titre

*L’impact du genre sur le vote Marine Le Pen* (27)

est basé sur le fait qu’il existe une certaine Marine Le Pen, qui a participé comme candidate à quelques élections, et que le vote a été influencé par le genre (masculin, féminin) des électeurs / électrices. L’article doit s’occuper de cette influence / cet impact. Nous voyons que le sens de titres pareils à

*Le marquage identitaire dans le français gabonais* (1)

*L’irrationalité doxatique* (45)

correspond avec les relations des significations des unités lexicales. Ces titres sont laconiques et clairs.

### **2.3 Le titre comme une proposition à deux termes**

Pareillement clairs sont les titres en forme d’une proposition simple. Le sens de ces titres est simple comme leur structure.

*Kant juge de Voltaire* (45)

*Arago, Biot et Fresnel expliquent la polarisation rotatoire* (7)

Le type de titres en forme d’une proposition simple est rare dans notre corpus.

### **2.4 Les titres contenant les substantifs désignant le type de l’article**

Au contraire, nombreux sont les titres qui contiennent des substantifs désignant le type de l’article. Comme par exemple : *analyse de*, *interprétation de*, *bilan de*, *réception de*, *critique de*, *réflexion sur*, *débat sur*, *enquête sur*, *essai sur*, etc. Quelques-unes de ces expressions nous laissent deviner la mesure et le type de l’engagement de l’auteur dans le traitement du sujet.

*Réflexions sur le savoir et l’expérience* (24)

*Essai sur le dialogue des cultures. Analyse d’un discours de Habib Bourguiba à Beyrouth en 1965* (1)

*Hypothèses au sujet d’une fille du roi Roudamon* (41)

*De quoi le contexte est-il le nom ? Critique de l'usage de la notion de contexte en sociologie électorale (28)*

*Quand les sociabilités numériques consolident les frontières sociales. Enquête sur le « milieu culturel » d'une ville moyenne (15)*

*La classification scientifique chez Ampère : entre Bacon et les naturalistes (45)*

*La parole, le chant et la transparence du médium : note sur la métaphysique de l'opéra (18)*

## 2.5 L'infinifitif comme noyau du titre

Proches des locutions nominales désignant directement les sujets des articles, ces derniers sont formulées à l'aide de l'infinifitif. Ces titres sont fréquents en français (tandis qu'en tchèqne nous les rencontrons, paraît-il, de beaucoup moins).

*Repenser les inégalités entre générations (11)*

*Cultiver ses racines. Mémoire généalogique et sentiment d'autochtonie (36)*

À la différence de la formulation nominale, la formulation avec l'infinifitif sous-entend d'habitude l'opportunité de l'action mentionnée : « Repenser les inégalités entre générations » peut être interprété comme « Il est temps / il est souhaitable/ il est nécessaire de repenser les inégalités entre générations ! » ; « Cultiver ses racines » peut être compris comme « Il est utile / intéressant / recommandable de cultiver ses racines »... On y ressent une volonté à l'égard du lecteur à partager l'intérêt de l'auteur pour le sujet et, éventuellement, à partager sa position.

Les phrases infinitives dans le titre peuvent néanmoins sous-entendre d'autres sens, parfois compliqués. Prêtons attention au titre suivant :

*Faire émerger « un islam français » : paradoxes d'une action publique sous contrainte. (1970-2010) (14)*

L'infinifitif exprime ici une condition : « Si on soutient / continue à soutenir la création d'« un islam français », il en résulte, dans le contexte d'un État républicain, une situation paradoxale ».

Dans le cas suivant, les infinitifs sont placés en tant que l'antithèse dans une phrase interrogative :

*Briser les idoles païennes ou les sauvegarder ? Le sort des statues divines de Caesarea (Cherchel, Algérie) à la fin de l'Antiquité (8)*

Cela veut dire « Faut-il briser les idoles ou les sauvegarder ? » Le dernier exemple est donc formulé comme une question.

## 2.6 Les titres qui s'interrogent

La formulation du titre comme question est d'après notre recherche fréquente. La plus fréquente semble la **phrase interrogative partielle**, c'est-à-dire celle qui contient un pronom interrogatif :

*Quelle place pour l'identité sur le marché des concepts francophones ?* (1)

*De quoi le contexte est-il le nom ? Critique de l'usage de la notion de contexte en sociologie électorale* (28)

*Comment ignorer ce que l'on sait ? La domestication des savoirs inconfortables sur les intoxications des agriculteurs par les pesticides* (14)

*Qu'est-ce que la philosophie de Heidegger a d'original ?* (45)

La forme de l'**interrogation totale**, celle à laquelle on peut répondre par « oui » ou « non », est dans notre corpus plus rare que la précédente :

*L'opéra est-il une œuvre musicale ?* (18)

*Les docteurs en science politique croient-ils en leur titre ? Une cartographie dynamique de l'espace des docteurs en science politique des années 2000* (29)

*Une science sans savants ? Les paradoxes de l'émergence de la science politique en France entre 1945 et 1968* (29)

Dans un autre exemple, la question dans le titre propose le choix entre deux variantes – sois / sois : (manque de clarté)

*Égalité ou supériorité ? La reconnaissance dans les relations internationales* (32)

Parfois ces questions sont rhétoriques : Comment imaginer que l'opéra ne soit pas une œuvre musicale ? Ou existe-t-il dans notre civilisation un autre choix moral que l'égalité dans les relations internationales ?

Dans tous les cas, la forme de la question dans le titre paraît intrigante. Elle invite le lecteur à participer à la recherche d'une réponse.

## 2.7 Les locutions prépositives et les prépositions introduisant le titre

Parfois les auteurs ne formulent pas le titre comme une proposition nominale ou infinitive, mais ils préfèrent utiliser une locution prépositive, comme *à propos de*, *au sujet de*, *en marge de*, *à*. Ces expressions manifestent une certaine sobriété et une modestie scientifique de l'auteur à l'égard de son apport à la solution de la problématique traitée.

À propos de

À propos de l'Art psychologique et visionnaire. Commentaires sur La conférence de Jung sur Aurélia, de G. de Nerval tenue en 1945 (21)

À propos de la représentation de la langue dans le cadre du CLES. Interaction verbale, interaction sociale ? (42)

À propos du refoulement à l'adolescence (43)

Au sujet de

Au sujet de Formateur en ligne : vers un modèle d'action (46)

En marge

En marge de la théologie (48)

À

Aux origines de la modernité littéraire : la dissociation du Beau, du Vrai et du Bien (17)

Ces formulations donnent à entendre que l'auteur n'a pas l'ambition de traiter le sujet tout entier, qu'il se limite à s'occuper seulement d'une partie du problème. D'autres prépositions ajoutent au titre différentes connotations.

De, sur

De (qui est rare dans notre corpus), de même que sur font entendre que le style de l'article peut être proche de la narration parce qu'on raconte/parle/écrit de quelque chose dans un récit sur quelque chose. Le sens du titre est nuancé par la construction avec la préposition utilisée.

De l'origine et de la variété des entités morales (31)

Sur la faculté de (ne pas) juger (16)

Sur la réunion de deux fragments d'une stèle de la fin du Moyen Empire (41)

Pour

La préposition pour au début des titres introduit le sens de la défense d'une position soutenue par l'auteur, d'un plaidoyer. Le texte peut présenter une nouvelle approche, méthode, vision concernant le sujet traité. L'auteur manifeste par un tel titre sa partialité. Par exemple dans le texte sous-titré

Pour une approche sociologique des guerres civiles (28)

l'auteur s'exprime en faveur de l'approche sociologique.

Dans le titre

*Pour une critique éthique des moyens de production des œuvres (17)*

l'auteur prend parti en faveur de la critique éthique.

Contre

Le sens opposé est à relever quand on utilise la préposition *contre*. Par le titre

*Contre la solidification des identités. Faire vivre les diverses identités francophones (1)*

l'auteur se présente comme adversaire de la solidification des identités, on peut supposer que dans son article, il articulera les arguments pour la sauvegarde de diverses identités francophones.

Entre (a et b...)

La préposition *entre* est assez fréquente dans notre corpus :

*Entre la grâce et l'effroi. Résistibles identités plurilingues (1)*  
*La classification scientifique chez Ampère : entre Bacon et les naturalistes (45)*

Nous voyons que dans notre corpus ces constructions ne se rapportent pas à l'espace ou à un intervalle de temps, mais exclusivement à la relation entre des concepts :

*Ma francophonie : Entre le local et le global (1)*  
*Entre le narcissisme freudien et l'anatman bouddhiste : la notion d'identité chez Jung (21)*

De... à ... (la tendance)

La relation entre deux concepts s'exprime aussi à l'aide de la construction *de quelque chose à quelque chose*, mais celle-ci a pour sens l'orientation/de la tendance vers quelque chose :

*De la réalité du rêve à la réalité du sujet (25)*  
*De la génétique à l'épigénétique : une révolution « post-génomique » à l'usage des sociologues (12)*  
*De la réprobation morale à la répression pénale (17)*

## 2.8 Les conjonctions introductives dans le titre

En tête des titres, nous trouvons aussi les conjonctions introductives suivantes :

### Quand (dans la proposition subordonnée)

La conjonction de subordination « quand » renvoie évidemment à la période / au moment où se situe une action ou un état.

*Quand le Féminin sort de l'ombre, Jung, Electre et Perséphone (21)*

Le titre introduit le problème, ce qui se passe quand la femme, Perséphone, sort de l'ombre souterrain pour renouveler son être féminin. L'auteur développe la théorie de Jung sur l'évolution de la notion du féminin dans les mythes et leurs échos dans la psychanalyse d'aujourd'hui. Pareillement dans le titre

*Quand les sociabilités numériques consolident les frontières sociales  
Enquête sur le « milieu culturel » d'une ville moyenne (15)*

L'auteur de l'article pose par le titre la question implicite du résultat de la situation, où les sociabilités numériques consolident les frontières sociales.

Ces titres prennent la forme d'une ellipse, où la deuxième partie de la phrase est omise. La forme du titre provoque chez le lecteur l'intérêt pour la découverte du thème, caché dans la proposition principale qui manque.

### Ce que...

*Ce que* est le pronom relatif de l'objet direct, signifiant « la chose que ».

*Ce que la pensée de Jung peut apporter aux praticiens en périnatalité (22)*

Ces titres pourraient être ajoutés à la catégorie mentionnée tout au début de notre présentation, celle des titres désignant directement le sujet de l'article. En effet, le sens du titre précédent peut être transformé en « L'apport de la pensée de Jung aux praticiens en périnatalité ». En même temps, nous pouvons y distinguer le mécanisme de l'intrigue à l'égard du lecteur qui désirerait apprendre comment le sujet influence l'objet. Cela se remarque aussi dans les titres suivants :

*Ce que la rencontre avec l'adolescent apprend au psychanalyste (43)*

*Ce que l'art fait à la mémoire : le renouvellement éthique de l'appropriation du temps humain (16)*

### La conjonction et dans le titre (locutions coordonnées)

Les titres opérant avec la conjonction *et* sont très souvent utilisés. La conjonction *et* pose, à la fois deux phénomènes ou deux concepts l'un à côté de l'autre, ou, aussi, un phénomène à côté du nom d'un savant ou d'une école scientifique.

### Quelque chose et quelque chose

*L'Union européenne et le multilinguisme* (4)  
*Registres émotionnels et processus politiques* (32)

Ce type de liaison ne permet qu'une interprétation plutôt vague de relation entre les deux phénomènes mentionnés dans le titre. Doit-elle être une relation d'influence mutuelle, de la conséquence, d'une certaine comparaison ? L'interprétation est plutôt ouverte.

*La sociologie française et la chose militaire*  
*Une tradition antipolitique* (27)  
*Le théâtre et le souci du « commun »* (17)

La coordination peut être non seulement binaire, mais aussi multiple

*Le rituel, la règle et les savoirs*  
*Ethnographie de l'ordre scolaire à l'école primaire* (35)  
*Langue seconde, langue étrangère et aspects cognitifs* (3)

### Quelqu'un et quelque chose

Si l'on unit, dans un titre, à l'aide de la conjonction « et », le nom d'un savant ou d'une école scientifique et un concept, l'interprétation semble plus claire, parce que le lecteur peut en déduire qu'il s'agira de l'analyse du concept mentionné dans l'œuvre du savant.

*Robert Musil et la conception utopique de l'esthétique* (17)  
*Hannah Arendt et les définitions de l'homme* (45)  
*Les situationnistes et le dépassement de la morale* (17)

## **2.9 Les figures stylistiques, la fantaisie linguistique dans les titres**

À la base du corpus analysé, nous exprimons l'hypothèse que dans les sciences humaines et sociales, les auteurs français des articles ont tendance à jouer avec la langue, à utiliser différentes figures stylistiques.

*Tâtonnement phonologique et lecture dialoguée. Les conditions didactiques pour apprendre à lire en français langue seconde* (3)  
*La maison de l'être : La langue* (1)



*Entrer dans la danse : divergence des « systèmes de pertinence » entre enfants, parents et enseignants (38)*

*L'Europe sociale au ras du sol. Sociologie des pratiques ordinaires d'interprétation du traité de Rome (30)*

*Mort et renaissance de l'opéra contemporaine en Europe occidentale (18)*

*Entre la broche d'Atatürk et le foulard : les lycéens en Turquie (35)*

### Parallélismes (binaires, ternaires)

Les auteurs utilisent très souvent dans leurs titres les parallélismes. Ces titres produisent l'effet amusant de l'originalité créative.

*Penser en français, penser le français (1)*

*« Étranger ici, étranger là-bas » - Le discours identitaire des jeunes issus de l'immigration (1)*

*Voir en art, voir en science (19)*

*Mobiliser par émotions, mobiliser les émotions*

*Le cas des victimes du Distilbène (27)*

*Être ici, être d'ici*

*Formes d'appartenance dans le Diois (Drôme) (36)*

*Les enseignants face au redoublement : ceux qui y croient et ceux qui n'y croient pas (37)*

Les parallélismes contiennent souvent des antithèses :

*Une langue pour rire et une langue pour pleurer (1)*

*L'homme en réseau. Réalité physique et réalité virtuelle (20)*

Parmi les parallélismes, c'est le chiasme qui reste le plus attractif :

*Faux accords et vrais désaccords : Rhétoriques et stratégies de la controverse dans le réseau de correspondance de Leonhard Rulet (7)*

### Antithèses

Nous avons enregistré aussi l'utilisation des antithèses :

*Jung et la métaphysique : entre être et non-être (23)*

*Discipline du corps et de l'esprit chez les Flagellants au Moyen Âge (9)*

### Répétitions

Notre corpus contient encore d'autres figures structurales, dont la répétition. Il s'agit de la répétition simple ou de la répétition à la base de la dérivation. Certaines répétitions font partie des parallélismes.

*Rapport à la langue, rapport au savoir, rapport à l'Autre* (43)  
*L'identité de groupe : identités sociales, identités collectives* (31)  
*Quoi traduire ? comment traduire ? pourquoi traduire ?* (45)  
*Nombre d'or, sexe et section dorée* (25)  
« Je » *dangereux* et processus psychiques à l'œuvre dans les pratiques *dangereuses* (43)

### Intertextualité (références aux titres des œuvres d'art, aux formules célèbres, aux locutions figées...)

Une autre catégorie de titres est basée sur l'intertextualité. Ces titres renvoient aux titres d'œuvres littéraires célèbres ou aux formules souvent citées :

*Langues romanes de toute l'Europe, unissez-vous !* (4) (Karl Marx)  
*L'immeuble, mode d'emploi. Devenir de l'habitat haussmannien* (34) (George Perec)  
« *Vingt mille lieues sous les mers* » : les quatre défis de l'apprentissage informel (39) (Jules Verne)  
*À la recherche de la traduction perdue : la traduction dans la didactique des langues* (45) (Marcel Proust)  
*Dans la peau du loup. Une lecture sémiotique d'À partir de l'histoire d'une névrose infantile* (25) (Ce qui renvoie à *L'homme aux loups* de Freud. Il existe aussi un film américain qui s'appelle en français *Dans la peau du loup*.)  
« *The French Connection* » *Éléments pour une histoire des relations internationales en France* (29) (un film américain célèbre du même nom)  
« *Jeux dangereux* » entre adolescents. *Culture juvénile, institution scolaire et société du risque* (35) (un film américain de Ernst Lubitsch)  
*Qu'est-ce que la guerre ? Une réinterprétation de la « Formule » de Carl von Clausewitz* (28) (Cette formule de Clausewitz, répondant à la question posée dit : « La guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens ».)  
*L'homo vocalis ou ce que la voix révèle d'un individu* (2) (La dénomination complexe créée conformément aux termes *Homo habilis, Homo erectus, Homo sapiens...*)

### **3. Conclusion**

Voici les types de titres des articles scientifiques que nous avons relevés comme symptomatiques dans le domaine des sciences humaines. Nous avons distingué encore d'autres types de titres, que nous envisageons d'analyser dans un futur article.

Pour le moment, nous nous limitons à constater que, dans les revues françaises des sciences humaines, les structures et le lexique utilisés dans les titres sont variés – d'une part banals, communs, et d'autre part originaux. Les auteurs recourent assez souvent à la créativité linguistique, à l'originalité expressive.

Les recherches réalisées et présentées ci-dessus méritent d'être développées. Il faudrait s'occuper par exemple de la ponctuation utilisée, des différences existant probablement

dans les périodiques des sciences concrètes, de l'apparition des anglicismes, des néologismes et d'autres questions. Il serait non moins intéressant de comparer l'usage de structures différentes dans les titres en français, en anglais et dans d'autres langues.

## Bibliographie

- AGNES, Yves (2008). *Manuel du journalisme*. Paris : La découverte.
- BURIAK, Jillian (2014). *The Art of Writing the Title of Your Paper. Chemistry of Materials*, pp. 3349-3350. [online]. <https://pubs.acs.org/doi/ipdf/10.1021/cm5017917>
- ČMEJRKOVÁ, Světlá ; DANEŠ, František ; SVĚTLÁ, Jindra (1999). *Jak napsat odborný text*. Praha : Leda.
- DORÉ, Emilie (2015). "Trouver un titre à sa thèse". In : *Réussir sa thèse*. [online]. <http://reussirsathese.com/trouver-un-titre-a-sa-these>.
- FORGET-DUBOIS, Nadine (2016). *Écrire un article scientifique en anglais*. Laval : PUL.
- FOVET-RABOT, Cécile (2015). *Rédiger le titre de l'article scientifique en 5 points*. Montpellier : CIRAD.
- MACHÁČKOVÁ, Eva (1985). "K sémanticko-syntaktické výstavbě novinových titulků". *Slovo a slovesnost*, 46.3, pp. 215-224. [Online]. <http://sas.ujc.cas.cz/archiv.php?art=3041>.
- MICHÁLKOVÁ, Ladislava (2007). "Novinové titulky před 20 lety". *Jazykovědné aktuality*, 44, pp. 25-36. [online]. <http://docplayer.cz/5046632-J-a-z-y-k-o-v-e-d-n-e-a-k-t-u-a-l-i-t-y.html>.
- POCHET, Bernard (2018). *Comprendre et maîtriser la littérature scientifique*. Gembloux : Presses agronomiques de Gembloux. [online]. <http://infolit.be/CoMLiS/index.html>.
- SILVIA, Paul J. (2015). *Write it up! Practical Strategies for Writing and Publishing Journal Articles*. Washington, DC : American Psychological Association.

## Les sources primaires (La liste des périodiques utilisés dans le corpus)

- Synergies Monde*, No 5/2008 (1)
- Travaux de l'Institut de Phonétique de Strasbourg*, 2010.35a (2)
- Études de linguistique appliquée*, 174, avril-juin 2014 (3)
- Le français dans le monde. Recherches et applications. L'intercompréhension : le cas des langues romanes*. Janvier 1997. Hachette, 1997 (4)
- Revue d'histoire des sciences*, 2016/2 (Tome 69), *Varia* (5)
- Revue d'histoire des sciences*, 2014/2 (Tome 67), *De la logique philosophique à la logique mathématique* (6)
- Revue d'histoire des sciences*, 2013/2 (Tome 66), *La guerre en lettres : La controverse scientifique dans les correspondances des Lumières* (7)
- Revue historique*, 2016, n° 677. PUF (8)
- Revue historique*, 2000, n° 615. PUF (9)

<i>Revue archéologique</i> , 2014, n° 2	(10)
<i>Revue française de sociologie</i> , Vol. 54, No. 4, octobre/décembre 2013	(11)
<i>Revue française de sociologie</i> , Vol. 59, 2018/1, Varia	(12)
<i>Revue française de sociologie</i> , Vol. 56, 2015/1, 4	(13)
<i>Sociologie</i> , 2017/3 (Vol. 8), Varia	(14)
<i>Sociologie</i> , 2017/1 (Vol.8)	(15)
<i>Nouvelle revue d'esthétique</i> , 2016/2 (n° 18)	(16)
<i>Nouvelle revue d'esthétique</i> , 2010/2 (n° 6) <i>Éthiques d'artistes</i>	(17)
<i>Nouvelle revue d'esthétique</i> , 2013/2 (n° 12) <i>Pourquoi l'Opéra ?</i>	(18)
<i>Nouvelle revue d'esthétique</i> , 2016/1 (n° 17), Varia	(19)
<i>Revue de psychologie analytique</i> , No 6, été 2017	(20)
<i>Revue de psychologie analytique</i> , No 5, automne 2016	(21)
<i>Revue de psychologie analytique</i> , No 4, automne 2015	(22)
<i>Revue de psychologie analytique</i> , No 3, hiver 2014	(23)
<i>Revue de psychologie analytique</i> , No 2, printemps 2014	(24)
<i>Psychologie clinique, revue publiée en ligne</i> , No 41, 2016	(25)
<i>Revue française de science politologique</i> , 2018/1 (vol. 68)	(26)
<i>Revue française de science politologique</i> , 2017/5, 6 (vol. 67)	(27)
<i>Revue française de science politologique</i> , 2017/ 2, 3 (vol. 67)	(28)
<i>Revue française de science politologique</i> , 2017/ 1 (vol. 67)	(29)
<i>Raisons politiques</i> , 2017/3 (N° 67), <i>Actualité de l'histoire sociale des idées politiques</i>	(30)
<i>Raisons politiques</i> , 2017/2 (N° 66), <i>Entités collectives</i>	(31)
<i>Raisons politiques</i> , 2017/1 (N° 65), <i>Émotions politiques</i>	(32)
<i>Raisons politiques</i> , 2016/4 (No 64), <i>Varia</i>	(33)
<i>Raisons politiques</i> , 2016/4 (No 64), <i>Varia</i>	(34)
<i>Ethnologie française</i> , 2007/4 (Vol. 37), <i>Anthropologie de l'école</i>	(35)
<i>Ethnologie française</i> , 2004/1 (Vol. 34), <i>Territoires en question</i>	(36)
<i>Revue française de pédagogie</i> , avril-mai-juin 2014	(37)
<i>Revue française de pédagogie</i> , janvier-mars 2010	(38)
<i>Revue française de pédagogie</i> , juillet-septembre 2007	(39)
<i>Revue d'Égyptologie</i> , 66, 2015	(40)
<i>Revue d'Égyptologie</i> , 67, 2016	(41)
<i>La revue Recherche et pratiques pédagogiques en langues de spécialité – Cahiers de l'APLIUT</i> , 3/2012	(42)
<i>La revue Adolescence</i> , 2011/2 (n° 76)	(43)

Marie Fenclová, Helena Horová  
Katedra románských jazyků  
Filozofická fakulta  
Riegrova 11  
306 14 PLZEŇ  
République tchèque

## LA NOTION D'ASPECT DANS LA CONCEPTION DE JAN ŠABRŠULA

Zuzana Honová

Université d'Ostrava  
République tchèque  
*zuzana.honova@osu.cz*

**Résumé.** L'article vise à présenter la conception de l'aspect verbal élaborée par Jan Šabršula. Il s'occupe de la distinction entre l'aspect et l'Aktionsart et les moyens contribuant à l'expression de l'aspect en français. Il se propose d'exposer brièvement les différences principales entre le tchèque et le français dans l'expression de cette catégorie et de mentionner l'importance du contexte pour désigner l'aspect. Une attention particulière est également prêtée à la classification des verbes de Jan Šabršula du point de vue de leur sémantisme.

**Mots clés.** Aspect. Aktionsart. Perfectif. Imperfectif. Accompli. Inaccompli. Conclusif. Non conclusif. Semi-conclusif. Télitique. Atélitique.

**Abstract. The Notion of Aspect in Jan Šabršula's Concept.** The paper aims to present the concept of verbal aspect worked out by Jan Šabršula. It deals with the differences between aspect and Aktionsart and with the linguistic devices contributing to expressing aspect in French. It also outlines the main differences between Czech and French concerning the expression of this category and mentions the importance of context in determining this. Attention is also paid to Jan Šabršula's classification of verbs from the viewpoint of their semantic content.

**Keywords.** Verbal aspect. Aktionsart. Perfective. Imperfective. Accomplished. Inaccomplished. Conclusive. Non-conclusive. Semi-conclusive. Telic. Atelic.

## 1. Introduction

L'un des phénomènes dont Jan Šabršula s'occupait largement dans ses travaux était l'aspect verbal, catégorie qui a fait l'objet de nombreuses études et de nombreuses discussions parmi les linguistes slaves et non slaves. Il y a consacré un nombre considérable d'articles ; et, en particulier, les monographies intitulées *Nominálně verbální konstrukce a povaha děje ve francouzštině (Constructions verbo-nominales et l'ordre du procès en français)*, parues en 1962, et *Systémy vyjadřování času, modality a aspektu, jejich výstavba a jejich vztahy syntaktické ve francouzštině a provensálštině (Systèmes d'expression du temps, du mode et de l'aspect, leur agencement et leurs relations syntaxiques en français et en provençal)*, rédigée en 1964 et publiée sous forme d'une série d'articles. Un chapitre important dédié à la problématique de l'aspect apparaît aussi dans sa grammaire *Vědecká mluvnice francouzštiny (Grammaire scientifique du français)*, datant de 1986. Il convient de rappeler qu'il a traité cette problématique à travers différents points de vue, qu'il soit syntaxique, lexical ou sémantique, et, en y appliquant la méthode comparative ainsi que contrastive. Cet article a pour but d'évoquer les idées principales que Jan Šabršula a développées dans le cadre de ses recherches aspectuelles et de les comparer à des approches élaborées par d'autres linguistes.

## 2. Aspect grammatical et aspect lexical

D'abord, il nous semble pertinent de constater, en accord avec les linguistes contemporains, qu'il faut distinguer l'aspect en tant que catégorie grammaticale (syntaxique), voire grammaticalisée dans les langues slaves, se fondant sur l'opposition de la perfectivité x imperfectivité, et l'aspect en tant que catégorie lexicale (sémantico-lexicale), se fondant sur le sémantisme du verbe en question.<sup>1</sup> Il est également à préciser que la catégorie de l'aspect verbal est étroitement liée à la catégorie d'Aktionsart (appelée aussi *ordre de procès, ordre de processus, mode de procès, mode d'action, éventuellement caractère de l'action* en français et *způsob slovesného děje* en tchèque) qui désigne la manière dont une action verbale se déroule. Ainsi, on distingue le caractère ingressif, résultatif, terminatif, sémelfactif, fréquentatif, distributif, itératif et continuatif entre autres. En tchèque, la relation entre l'Aktionsart et l'aspect est considérablement complexe, car les deux catégories utilisent les mêmes procédés morphologiques de formation (*psát – dopsat – opsat – přepsat – propsat – rozepsat se – upsat se*, etc.).<sup>2</sup> D'un point de vue terminologique, nous précisons que, surtout dans ses ouvrages postérieurs, Šabršula refuse le terme d'*aspect verbal*, insistant sur le seul *aspect* ou *aspect de l'action* (en tchèque *vid děje* au lieu de *slovesný vid*). D'après lui, il s'agit d'une catégorie qui n'est pas limitée seulement au verbe, mais que l'on peut également constater dans le cas de certains noms (surtout déverbaux),

<sup>1</sup> Cf. Laca, B. *Temps et aspect* (2002 : 9) mais aussi *Český encyklopedický slovník*.

<sup>2</sup> <https://www.czechency.org/slovník/ZP%C5%AESOB%20SLOVESN%C3%89HO%20D%C4%9AJE> [consulté le 10.11.2018].

éventuellement de certains adjectifs ou d'adverbes.<sup>3</sup> En outre, il refuse le terme de *mode d'action* (en tchèque *způsob slovesného děje*) pour éviter la confusion avec la modalité du verbe, préférant les termes d'*ordre du processus* ou d'*ordre de procès* (en tchèque *povaha děje*). (2006 : 229).

Dans le cadre de ses recherches aspectuelles, Šabršula part du postulat que n'importe quelle langue évoluée est capable de désigner n'importe quelle réalité extralinguistique ou conception de cette réalité en se servant de différents moyens. Par *aspect de l'action*, il comprend donc la conception de l'action par le sujet parlant comme perfective (conception globale de l'action) ou imperfective (action conçue comme non globale) qui est à distinguer obligatoirement de l'ordre de processus (Aktionsart), représentant diverses nuances ou modifications dont une action se déroule. (1988 : 553-554). Il constate précisément que :

... par l'aspect, nous entendons les moyens exprimant une action réelle, perfective ou imperfective, ou conçue comme perfective ou imperfective par le sujet parlant. Il faut reconnaître l'influence possible de l'attitude du sujet parlant et l'importance des possibilités de stylisation d'une langue donnée qui peuvent être ou ne pas être en accord avec la réalité du processus. (1963 : 167).

D'ailleurs, il précise qu'en français et dans les langues romanes en général, il n'est pas possible de considérer l'aspect comme une catégorie morphologique; néanmoins, cette catégorie peut y être désignée d'une manière « diffuse », c'est-à-dire à l'aide d'un ensemble complexe de moyens divers, à savoir des moyens morphologiques (temps verbaux, particulièrement l'opposition imparfait – passé simple / passé composé), pré-morphologiques (constructions verbales et verbo-nominales), lexicaux (signification des verbes) et syntaxiques (schémas syntaxiques, conjonctions dans les propositions subordonnées). (1986 : 222). Concernant les procédés pré-morphologiques, Šabršula mentionne surtout des constructions telles que, par exemple, *être en train de + infinitif*, *continuer à + infinitif*, *être sur le point de*, *venir de + infinitif*, *ne pas cesser de + infinitif*, *se mettre à + infinitif* et de nombreuses autres constructions qui sont capables de désigner l'aspect ou l'Aktionsart en français. En ce qui concerne les temps verbaux, Šabršula constate que seuls l'imparfait et le présent de l'indicatif sont marqués du point de vue aspectuel, tous les autres temps étant non marqués. En comparant les systèmes verbaux français et tchèque, il conclut que les formes du passé des verbes perfectifs tchèques ne peuvent pas être traduites, en règle générale, par les formes de l'imparfait français (si l'on ne prend pas en considération les emplois stylistiques comme par exemple l'imparfait narratif) ; mais que les formes imperfectives dans le passé du tchèque peuvent être traduites par l'imparfait français et aussi, dans certaines conditions, par les formes du passé simple et du passé composé (1963 : 167-168), comme on le voit dans le schéma suivant :

<sup>3</sup> Plus précisément, il parle des substantifs d'action, formés à l'aide des suffixes qui désignent une action tels que *-age*, *-ade*, *-ison*, *-ment*, *-ion*, (*-tion*, *-sion*, *-ition*, *-ation...*), *-ance*, *-erie*, *-ure*. Concernant les adjectifs d'action, il cite des suffixes *-atoire*, *-if*, *-escent*, *-fère*, *-fique*, *-ble*, etc. et parmi les constructions adverbiales par exemple *na útěku*, mais aussi *tout à coup*, *en un moment*, *sans cesse*, *sans trêve*. (1986 : 325-326).

tchèque		français
<i>dělal jsem</i> (imperfectif)	>	<i>je faisais / j'ai fait / je fis</i>
<i>udělal jsem</i> (perfectif)	>	<i>j'ai fait / je fis</i>

Les linguistes français associent souvent l'opposition d'accompli x inaccompli à celle de perfectif x imperfectif. Šabršula insiste sur une absolue distinction entre les actions non accomplies, imperfectives et duratives, parce que la perfectivité n'exclut pas la durée et le mouvement, étant donné que la durée peut être limitée par le moment de la fin de l'action (*il a vieilli*) et la perfectivité n'implique, donc, pas nécessairement un caractère momentané de l'action. (1963 : 166). Par exemple, la phrase *j'ai lu toute la journée* sera traduite en tchèque par le verbe imperfectif *četl jsem*. Par conséquent, il est évident qu'il est impossible de faire des parallèles simplifiées entre les formes verbales en français et les formes verbales slaves. De plus, Šabršula souligne que la comparaison du système verbal français et tchèque est aussi une question méthodologique. À cet égard, il constate que :

Parmi ces questions de méthode, c'est celle de l'utilité d'une comparaison des moyens d'expression de la langue étudiée avec les moyens analogues des autres langues qui nous intéresse une fois encore. La comparaison est d'une grande utilité, elle permet une combinaison de procédés et facilite une recherche systématique des formes correspondant aux notions données, de même qu'une vérification de la fonction des formes ; mais son rôle n'en doit pas moins rester auxiliaire et les résultats obtenus par la comparaison de plusieurs langues doivent être contrôlés de différentes manières. (1963 : 167).

Šabršula est tout à fait conscient que les systèmes morphologiques dans les langues typologiquement différentes ne fonctionnent pas de manière analogue et qu'il est impossible de créer des schémas symétriques du fonctionnement de l'aspect comme l'ont fait précédemment certains linguistes. À cet égard, Šabršula s'oppose aux opinions des linguistes tels que Gustave Guillaume qui répartit les verbes français selon leur morphologie et leur fonctionnement en formes verbales simples qui, d'après sa terminologie, désignent l'aspect « tensif » et les formes verbales composées désignant le supposé aspect « extensif », cette répartition se retrouvant donc dans tous les temps et tous les modes verbaux en français,<sup>4</sup> ou Knut Togeby qui dissocie, d'une part, l'imparfait et le conditionnel comme formes verbales imperfectives, et, d'autre part, le passé simple et le futur simple en tant que formes verbales perfectives.<sup>5</sup> (1965 : 123).

<sup>4</sup> Guillaume définit l'aspect comme « une forme qui, dans le système même du verbe, dénote une opposition transcendant toutes les autres oppositions du système et capable ainsi de s'intégrer à chacun des termes entre lesquels se marquent lesdites oppositions ». (1929 : 20-21).

<sup>5</sup> Selon Togeby, le système aspectuel, qui n'existe qu'à l'indicatif, comprend trois formes toujours nettement distinctes : 1. aspect imperfectif (l'imparfait et le conditionnel) dont les désinences sont *-ais, -ais, -ait, -ions, -iez, -aient* ; l'aspect perfectif (le passé défini et le futur), qui se termine, au singulier de la 1<sup>re</sup> conjugaison, en *-ai, -as, -a (parlai, parlerai)*, mais dont les désinences sont par ailleurs différentes ; 3. aspect neutre (le présent) qui n'est pas pourvu de désinences spécialement marquées. » (1965 : 123).



De plus, Šabršula souligne également le soi-disant « dualisme asymétrique » d'un signe linguistique dans le cadre de la même langue, notion développée en particulier dans sa monographie « Le fonctionnement asymétrique du signe linguistique », se manifestant également au niveau de l'aspect verbal. Par exemple, en tchèque, certains verbes imperfectifs ne désignent pas toujours une action conçue comme non globale ; au contraire, certains verbes perfectifs ne désignent pas toujours une action conçue d'une manière globale. Ainsi, si l'on prend pour exemple la phrase *ten kabát vám padne*, on observe que le verbe perfectif *padnout* ne désigne pas, dans ce contexte, une action globale, mais, au contraire, une action conçue d'une manière non globale qui signifie *le manteau vous va bien*. Il en ressort, comme le signale, d'ailleurs, Šabršula, qu'il ne faut pas se contenter d'examiner les formes isolées, mais qu'il faut prendre en considération le contexte. (1963 : 167). De plus, « il ne suffit pas d'étudier les seules formes grammaticales ; il est nécessaire de les soumettre aussi à un examen les significations des verbes ». (1963 : 169).

### 3. Classification des verbes du point de vue du sémantisme

Du point de vue du sémantisme verbal (signification lexicale), Šabršula distingue deux groupes sémantico-lexicaux de verbes français qui participent à la désignation de l'aspect (il parle de la prétendue « codésignation » de l'aspect en français), qu'il appelle verbes conclusifs et verbes non-conclusifs (1963 : 171), auxquels il ajoute, dans ses ouvrages postérieurs, (encore) le groupe des verbes semi-conclusifs. (1986 : 226-232). Quant à la notion de conclusivité / non conclusivité, il s'est inspiré de Jespersen qui avait employé ces termes, en parlant de catégories analogues en anglais. (1963 : 170).

D'après Šabršula, les verbes conclusifs ne peuvent exprimer que l'aspect perfectif (par exemple le verbe *trouver*) et désignent l'action comme se dirigeant vers un point, vers un moment ou comme sortant d'un point, commençant à un certain moment. Il s'agit des verbes dont les temps verbaux (sauf l'imparfait de l'indicatif) marquent une conception « globale » de l'action et sont donc capables de « conclure » l'action verbale. Les verbes conclusifs ne sont pas compatibles avec les adverbes désignant la non globalité de l'action tels que, par exemple, *longtemps*, *assidûment*, *incessamment* et d'autres. Il est possible de transformer ces verbes en verbes imperfectifs en les mettant à l'imparfait de l'indicatif (*najít* > *nacházet*), temps verbal susceptible de marquer l'itérativité ou la répétition de l'action et, ainsi, de transférer n'importe quel verbe à l'aspect imperfectif.

Les verbes non conclusifs sont les verbes dont les temps du passés (et autres) ne peuvent désigner que l'imperfectif. Il s'agit des verbes exprimant des actions ou des états se déroulant ou durant sans aucune idée de perfectivité possible, exprimant, donc, des actions qui ne sont pas dirigées vers un but concret, dont le but et l'aboutissement restent hors de perspective ou des verbes désignant des rapports. En effet, ces verbes ne sont pas capables de « conclure » une action, portant en eux-mêmes la signification de la durée ou bien du déroulement de l'action verbale (par exemple *chercher*, *poursuivre*, *compa-tir*, *consister*, *haïr*, *agoniser*, *jalouser*, *se tracasser*, *tendre*, *graviter*, *circuler*, *poursuivre* et d'autres). (1986 : 228). Tandis que les participes passés des verbes non conclusifs ont une signification actionnelle, marquant le développement d'une action (*il est aimé*, *il est haï*),

les participes passés des verbes conclusifs expriment un état ou le résultat d'un état ou d'une action (*une porte fermée*). (1963 : 172).

La majorité des verbes, non seulement en français mais aussi dans d'autres langues romanes et dans les langues slaves, sont, selon la théorie de Šabršula, semi-conclusifs (amphibologues). Il s'agit de verbes dont les temps passés (sauf l'imparfait) désignent soit le perfectif soit l'imperfectif, selon le contexte ou selon la situation dans laquelle ils sont employés. Ces verbes sont, d'après lui, les plus nombreux. Il mentionne à titre d'exemple des verbes tels que *regarder, sauter, garder, écrire, voler*, etc. (1986 : 226). Dans les exemples cités ci-dessous, nous voyons bien que les verbes semi-conclusifs comme par exemple *garder* ou *écrire* peuvent être employés dans des contextes différents, pouvant impliquer de cette façon tantôt la perfectivité, tantôt l'imperfectivité :

*Il a gardé son secret.*    <>    *Quand il était jeune, il a gardé des troupeaux.*  
*J'ai écrit la lettre en une heure.*    <>    *J'ai écrit tout l'après-midi.*

D'après Šabršula, le caractère conclusif ou non conclusif peut être désigné par le radical du verbe, comme dans l'exemple des verbes : *chercher* <> *trouver*, *avoir* <> *recevoir*, *être* <> *devenir*. Parfois, le verbe non conclusif peut être transformé en verbe conclusif par un préfixe, par exemple : *porter* <> *apporter*, *courir* <> *accourir*. Par contre, certains préfixes n'ont rien à voir avec le caractère conclusif ou non-conclusif du verbe, par exemple : *unir* <> *réunir*, *emplir* <> *remplir*, *fuir* <> *s'enfuir* et d'autres. (1986 : 231).

Néanmoins, il faut remarquer que son système de classification des verbes ne fonctionne pas totalement. Il précise que certains verbes peuvent avoir plusieurs significations dont l'une peut être conclusive et l'autre non conclusive ou semi-conclusive, citant à titre d'exemple les phrases *j'ai trouvé la solution*, d'une part, et *je trouve le temps long*, d'autre part, ou bien *je suis tombé par terre* d'une part et *je tombais de fatigue* d'autre part.

À notre avis, comme la plupart des verbes français sont non marqués du point de vue aspectuel, il se révèle problématique de se décider sur l'aspect à partir de l'infinitif du verbe concret employé hors contexte. En effet, Šabršula souligne que le locuteur peut toujours concevoir une action identique de deux manières différentes : une fois comme conception globale, une autre fois comme « se déroulant sans limitation » (conception non globale)<sup>6</sup> et il cite, à titre d'exemple, la phrase suivante :

*J'allai à la fenêtre et je l'ouvris. Au moment où je l'ouvrais, midi sonnait partout.*

Dans l'exemple mentionné, la même action, qui s'est déroulée objectivement dans une période concrète et qui est exprimée par le verbe *ouvrir*, est conçue par le sujet parlant une fois d'une manière perfective, une autre fois d'une manière imperfective. De plus, il est évident que l'on ne peut pas établir des correspondances directes entre le système verbal français et le système verbal tchèque, car, si l'on traduit la phrase précédente en tchèque, on obtient la version :

<sup>6</sup> Cf. Šabršula (1986 : 225) et (1988 : 553).

*Šel jsem k oknu a otevřel jsem je. Když jsem jej otevíral, všude vyzvánělo poledne.*

Le verbe tchèque *jít* (*aller*) est imperfectif et, d'après la classification de Šabršula, non conclusif. Pourtant, dans ce contexte, il signifie plutôt *přijít, přistoupit* (*aller jusqu'à, arriver*). Le rôle du contexte dans l'expression de l'aspect est donc essentiel ce que, d'ailleurs, Šabršula a souligné dans plusieurs de ses ouvrages.

Šabršula n'est pas le seul linguiste à répartir les verbes en conclusifs et non conclusifs. Parmi les linguistes tchèques, il y a aussi Ducháček qui affirme que « en français, on peut constater une certaine connexité entre le sens de certains verbes et leur aspect » et distingue trois groupes des verbes, à savoir les verbes imperfectifs ou non conclusifs qui désignent les actions en cours dans tous les temps (*aller, courir, nager, chasser, circuler, rêver, raconter, consister, habiter, travailler, etc.*), les verbes perfectifs ou conclusifs qui désignent les actions achevées dans tous les temps passés sauf l'imparfait (*accourir, trouver, atteindre, naître, blesser, apercevoir, etc.*) et les verbes biaspectuels (aussi conclusifs) qui désignent selon le contexte ou la situation soit une action accomplie, soit une action non accomplie (*lire, connaître, croire, s'approcher, etc.*). D'autre part, Ducháček précise, en accord avec Šabršula, que les verbes imperfectifs ont un passif d'action (*Il est cherché*), tandis que les verbes perfectifs ont un passif d'état que l'on pourrait considérer comme résultatif, parce qu'il désigne le résultat d'une action accomplie (*Il est trouvé*). Concernant les verbes biaspectuels, ils ont les deux types d'aspect (*Cet arbre énorme est abattu avec beaucoup de précaution – Il est abattu déjà depuis hier*). (Ducháček, 1976 : 152). On voit que Ducháček met en parallèle le conclusif et le perfectif d'une part et le non conclusif et l'imperfectif d'autre part ; ce que Šabršula ne fait pas, constatant explicitement qu'il n'est pas possible d'associer les verbes conclusifs aux verbes perfectifs slaves. Les verbes tels que *lancer, trouver* ou *atteindre* ne sont pas nécessairement perfectifs, mais conclusifs, car n'importe quel de ces verbes peut devenir imperfectif, si l'on le met à l'imparfait de l'indicatif, par exemple *quand il lançait*. (1986 : 228).

Parmi les linguistes français, nous trouvons la même terminologie chez Maingueneau qui distingue les verbes conclusifs et non-conclusifs en relation avec le mode de procès, y trouvant des affinités avec les aspects perfectif et imperfectif. En effet, Maingueneau définit les verbes conclusifs en tant que verbes dont le procès tend vers son achèvement (*acheter, mourir*), tandis que les verbes non-conclusifs ne tendent pas vers un terme (*détenir, habiter*). Généralement, les verbes conclusifs mis au passé composé sont compatibles avec les adverbes tels que *maintenant, en ce moment* et d'autres encore, ce qui n'est pas possible en cas des verbes non-conclusifs : *\*Il a maintenant habité ici, \*Il a maintenant atteint le rivage, etc.* (1991 : 52).

Jusqu'à nos jours, plusieurs théories visant à répartir les verbes selon leur sémantisme ont été élaborées. L'intérêt des linguistes non slaves pour la catégorie de l'aspect se développe, en particulier, à partir des années 1960, en lien avec les travaux de Vendler. En effet, la classification vendlerienne repose sur la distinction de quatre types de procès de verbes du point de vue lexical, à savoir *states* (états), *activities* (activités), *accomplishments* (accomplissements) et *achievements* (achèvements ou plutôt verbes de résultat). (1967 : 106). Mais, avant lui, dans les années 1950, c'est Howard Garey, qui le premier

a utilisé les termes de télicité et d'atélicité en relation avec la signification des verbes en français. (1957 : 106). Les verbes téliques désignent des événements qui mènent vers un terme (tendent vers une limite), sont orientés vers un but ou expriment des événements ayant un certain terme ou une limite interne (compatibles donc avec des expressions telles que *en une heure*), tandis que les verbes atéliques désignent des événements qui n'y mènent pas, n'impliquant aucun but (et étant compatibles avec des expressions telles que *pendant une heure*).

*Přečetl tu knihu za hodinu* > *Il a lu le livre en une heure*  
*Četl tu knihu hodinu* > *Il a lu le livre pendant une heure*

Les exemples ci-dessus montrent qu'il n'est pas possible de déterminer l'aspect du verbe français ou de le classer dans une catégorie lexico-sémantique à partir de sa forme verbale isolée comme l'infinitif, car le rôle que joue le contexte dans l'expression de l'aspect est considérable.

#### 4. Conclusion

Jan Šabršula a créé un vaste ouvrage traitant la problématique de l'aspect verbal. Il insiste, notamment, sur la nécessité de distinguer l'aspect et l'Aktionsart et le rôle des moyens morphologiques, prémorphologiques, lexicaux et syntaxiques qui entrent en jeu pour codésigner l'aspect en français. Et, il souligne, plus particulièrement, le rôle du sémantisme du verbe en question pour en exprimer l'aspect et répartit les verbes selon qu'ils soient conclusifs, non conclusifs ou semi-conclusifs. En conclusion, nous constatons que l'expression de l'aspect est un phénomène très complexe que ce soit en français ou dans les langues slaves. Les deux systèmes verbaux fonctionnent d'une manière complètement différente et la comparaison du système verbal français et tchèque peut être, d'une part, enrichissante pour les études aspectuelles, mais, elle peut, aussi engendrer des confusions. Jan Šabršula en était conscient, soulignant que pour exprimer l'ordre du processus et l'aspect en français « la signification lexicale des verbes simples ou des locutions verbales, la grammaire et le contexte se complètent mutuellement ». (1963 : 167).

#### Bibliographie

- DUCHÁČEK, Otto ; BARTOŠ, Jozef (1976). *Grammaire du français contemporain*. Bratislava : Slovenské pedagogické nakladateľstvo.
- GAREY, Howard B. (1957). "Verbal Aspect in French". *Language*, 33.2, pp. 91-110. [online]. [cit. 10.11.2018]. Disponible sur : <https://user.phil-fak.uni-duesseldorf.de/~filip/Garey.1957.pdf>.
- GUILLAUME, Gustave (1929). *Temps et verbe*. Paris : Champion.

- KARLÍK, Petr ; NEKULA, Marek ; PLESKALOVÁ, Jana. *Nový encyklopedický slovník češtiny*. [online]. [cit. 10. 11.2018]. Disponible sur : <https://www.czechency.org/slovník>.
- LACA, Brenda (2002). *Temps et aspect. De la morphologie à l'interprétation*. Saint-Denis : Presses universitaires de Vincennes.
- MAINGUENEAU, Dominique (1991). *L'énonciation en linguistique française*. Paris : Hachette.
- ŠABRŠULA, Jan (1961). "Les équivalents de l'aspect slave en italien". *Philologica Pragensia*, 4, pp. 147-159.
- ŠABRŠULA, Jan (1962). *Nominálně verbální konstrukce a povaha děje ve francouzštině*. Praha: Univerzita Karlova. AUC Philologica.
- ŠABRŠULA, Jan (1963). "La signification des verbes français et les problèmes d'aspect (étude comparative : langue français et langues slaves)". *Beiträge zur Romanischen Philologie*, 1, pp. 166-179.
- ŠABRŠULA, Jan (1988). "Le sémantisme verbal et l'aspect de l'action en français et en tchèque". *Revue des études slaves*, 60, pp. 549-565. [online]. [cit. 10. 11.2018]. Disponible sur : [https://www.persee.fr/doc/slave\\_0080-2557\\_1988\\_num\\_60\\_3\\_5780](https://www.persee.fr/doc/slave_0080-2557_1988_num_60_3_5780).
- ŠABRŠULA, Jan (2006). "Označování vidu a povahy děje difúzními prostředky a postupy introflexivními". In : *Pocta Evě Mrhačové*. Ostrava : Filozofická fakulta Ostravské univerzity, pp. 229-239.
- ŠABRŠULA, Jan (1986). *Vědecká mluvnice francouzštiny*. Praha : Academia.
- TOGBEY, Knut (1965). *Structure immanente de la langue française*. Paris : Larousse.
- VENDLER, Zeno (1967). *Linguistics and Philosophy*. New York : Cornell University Press, Ithaca.

Zuzana Honová  
Katedra romanistiky  
Filozofická fakulta  
Ostravská univerzita  
Reální 5  
701 03 OSTRAVA  
République tchèque



## LES NUANCES MODALES DES ÉNONCÉS GÉNÉRIQUES EN FRANÇAIS MODERNE

Anna Kouléchova – Tamara Slastnikova

Université pédagogique de la ville de Moscou,  
Fédération de Russie  
*ksas3@yandex.ru, tomas59@mail.ru*

**Résumé.** Cet article traite de la question de l'expression de la modalité en français moderne. Les énoncés, appelés *génériques*, nous semblent les plus intéressants de ce point de vue. L'article définit le statut des énoncés identiques par rapport aux énoncés spécifiques, épisodiques. L'un des marqueurs qui aide à relever les énoncés en question est la modalité, qui se manifeste à la fois dans l'utilisation de certaines unités lexicales, des formes des phénomènes grammaticaux individuels ainsi que dans la sémantique de la phrase en général. L'article décrit en détail les niveaux sémantiques et syntaxiques de son expression. Une telle interprétation de la modalité nous paraît d'actualité.

**Mots clés.** Notion d'abstraction. Énoncé générique. Marqueurs grammaticaux de modalité. Marqueurs lexicaux de modalité.

**Abstract. Expressing Modality in Generalizing Statements in Modern French.** This article considers the issue of expressing modality in modern French. The generalizing statements are the most interesting. The article determines the status of such statements in comparison with specific, sporadic statements. One of the markers of the selection of the studied statements is modality, which manifests itself both in the use of certain lexical units, individual grammatical forms and phenomena, as well as in the semantics of the sentence as a whole. The article describes in detail the semantic and syntactic levels of expression. Such an interpretation of modality seems essential.

**Keywords.** Abstract concept. Generalizing statement. Grammatical markers of modality. Lexical markers of modality.

## 1. Introduction

N'importe quel texte peut contenir des énoncés qui ne parlent pas de faits et d'événements concrets mais qui expriment une idée, un jugement abstrait. Ces énoncés ayant la sémantique générique typent de différents phénomènes de vie, leur redonnent un caractère atemporel et universel. Les énoncés de ce genre ne précisent pas le lieu ou le temps de l'action et toute l'information de cet énoncé reçoit une valeur abstraite.

La généralité est une catégorie se manifestant dans le discours d'une double manière : dans l'utilisation des substantifs et dans la sémantique de l'énoncé. La généralité comme catégorie du nom est opposée à celle de la détermination / l'indétermination et se manifeste en français dans la sémantique particulière de l'article. La généralité en tant que catégorie de l'énoncé permet de diviser tous les énoncés en génériques et concrétisants ou épisodiques.

L'énoncé étant une unité syntaxique qui réalisent la sémantique générique du nom a la capacité de refléter des sens abstraits, c'est-à-dire que non seulement une notion peut être présentée d'une manière générique sous forme d'un mot mais aussi qu'un fait, qu'une circonstance, qu'une situation peut être présenté sous forme d'une affirmation qui réunit plusieurs phénomènes particuliers en annonçant une action en entier et crée ce type d'énoncé qu'on peut considérer comme générique. Le but de cet article est d'analyser des énoncés identiques dits génériques et les nuances modales de leur manifestation dans la langue française.

Ces énoncés sont très répandus en français moderne en représentant un moyen de communication vraiment important au cas où on veut exprimer une idée abstraite, une pensée de synthèse ce qui prouve que le sujet de l'étude est de mise aujourd'hui. Les énoncés génériques se caractérisent par l'ensemble de marqueurs montrant leur particularité. Pour comprendre et interpréter l'énoncé comme générique il faut prendre en considération un certain nombre de marqueurs sémantiques ainsi que leur interaction.

## 2. La catégorie de généralisation

Des logiciens, des philosophes et des linguistes sont depuis longtemps attirés par la problématique de la généralisation. D'après les philosophes et les psychologues, les termes de « généralisation » et d'« abstraction » ont un double sens: celui du processus de généralisation et d'abstraction et celui qui marque leurs résultats, c'est-à-dire des notions générales qui apparaissent (Gorski, 1961 : 20). La philosophie et la psychologie étudie la généralisation et l'abstraction comme des catégories logiques. Ils les considèrent comme deux processus intellectuels à part, et en outre, l'abstraction est primaire tandis que la généralisation est secondaire. Les propriétés essentielles des objets sont abstraites en premier lieu, après cela vient la généralisation de ces derniers. L'abstraction est un processus qui prépare le développement de la généralisation qui en suit (Kol'tsova, 1967 : 303).



Des logiciens et des linguistes ont des points de vue différents sur le problème en question. Pour les premiers, la généralisation est en même temps le dégagement mental des propriétés appartenant à une classe d'objets, et la formulation de la conclusion ayant lien avec tout objet de cette classe : la transition du particulier au général, du moins général au plus. Pour les seconds, la généralisation est un processus de transition du particulier au général basé sur le dégagement des indices communs des objets et simultanément le résultat de ce processus (Gouliga, 1979 : 29). Ils considèrent la généralisation comme une catégorie grammaticale (syntaxique) de la phrase, actualisée dans des modèles syntaxiques définis (Lomtev, 1972 : 62). Il y a des linguistes qui insistent sur le fait que les phrases génériques ne concernent pas des événements spécifiques, mais des états de choses généraux et habituels. Les phrases génériques ne sont pas événementielles, mais dénotent des vérités générales : elles sont gnomiques (Carlson, 1982 ; Dahl, 1985 ; Galmiche, 1985 ; Kleiber, 1985 ; Kuroda, 1973). J.-C. Anscombe est d'accord avec le fait *que* est générique une phrase qui :

- a) est vraie (en un sens qui reste à préciser) ;
- b) n'est pas événementielle.

Il examine aussi des phrases qui possèdent un syntagme sujet générique, habituellement de la forme *les N2*, proposant sa classification en étudiant en détail des phrases génériques vraies (ou présentées comme telles), parmi lesquelles il distingue les phrases vraies a priori, et les phrases synthétiques (Anscombe, 2002).

La généralisation est une catégorie qui se manifeste dans le discours de double façon : dans l'utilisation des substantifs et dans la sémantique de l'énoncé. La généralisation en tant que catégorie du nom est opposée à celle de détermination / indétermination et est exprimée en français moderne par la sémantique particulière de l'article. La généralisation comme catégorie de l'énoncé permet de diviser tous les énoncés en génériques et concrets (épisodiques).

En tant que catégorie du nom la généralisation se rapporte avec la catégorie de détermination / indétermination et elle en résulte. Toutes ces catégories en question n'appartiennent pas au mot tel quel. Un nom dans un dictionnaire ou bien dans une liste des mots n'est ni déterminé ni indéterminé, il le devient seulement dans un discours, dans un texte.

La notion d'un objet indéterminé est liée à quelque chose de nouveau, d'inconnu, tandis qu'un objet déterminé se rapporte à quelque chose de connu, à l'identification prémentionnée. Mais dans les deux cas le nom est identifié à l'objet qui se trouve dans la zone limitée du point de vue du temps et de l'espace, cela veut dire que nous nous heurtons à l'emploi relatif d'un mot. Quand nous voulons exprimer la généralisation, le nom est utilisé dans ce cas comme absolu et caractérise l'objet comme l'ensemble des propriétés hors du temps et de l'espace.

Quand il s'agit de la détermination / l'indétermination, le nom est référentiel, il désigne un objet concret, une personne, un événement, en accomplissant une fonction nominative, dénotative. Si c'est le cas de la généralisation, le mot exprime le contenu de la notion, en mettant en avant la fonction conceptuelle, caractérisante, significative. Autrement dit, dans un discours suivi le nom généralisant, ainsi que le mot d'un dictionnaire, un mot isolé, n'est pas référentiel. Cependant, ce nom représente une classe d'objets et toute unité de

cette classe. Précisons que l'unité dont on parle a toutes les propriétés caractéristiques d'objet de ce genre. Ainsi, peut-on dire que dans le contexte de la généralisation, la catégorie de détermination / indétermination est neutralisée, l'article perd sa fonction secondaire – celle de neutralisation. Ce faisant, l'article exprime une signification générale (généralisation), en désignant la notion dans tout son volume, c'est-à-dire la notion liée au genre.

L'énoncé étant une unité syntaxique, qui réalise la sémantique généralisée du nom, a la capacité d'exprimer le sens. Cela veut dire que non seulement une notion sous forme d'un mot peut être présentée d'une manière généralisante, mais aussi un fait, une circonstance, une situation sous forme d'une affirmation qui découle de l'ensemble de plusieurs phénomènes particuliers et annonce une action typique en créant ce type d'énoncé qu'on peut nommer générique.

La généralisation souligne la sémantique généralisante de la phrase correspondante, qui ne comprend pas la généralisation de quelque chose de limité, d'un nombre final de situations avec des coordonnées spatio-temporelles définies, mais la généralisation elle-même. Exemple :

*Tout le monde aime les compliments. La beauté, c'est une arme et un devoir.  
Il n'est pas si facile de juger quelqu'un. Lorsqu'il y a des femmes, l'endroit n'est pas bon.*

Dans les exemples donnés on peut observer le passage de la contemplation à la conclusion, et l'énoncé ne parle pas des « choses », mais des « idées », étant une interprétation de l'expérience de la vie. C'est cela qui exprime leur caractéristique cognitive.

La généralisation des expressions linguistiques se manifeste par le fait qu'elles peuvent être attribuées à tout l'ensemble de la classe et à chaque élément de la classe donnée, tout en généralisant les indices d'une classe d'objets entière.

Lorsqu'on définit un énoncé générique, il est préférable de se baser sur deux types de ces énoncés : général (générique) et spécifique. Les chercheurs français M. Galmische, G. Kleiber, M. Riegel divisent également tous les énoncés en deux grands groupes : des énoncés génériques et des énoncés spécifiques (concrets, épisodiques).

En divisant tous les énoncés en deux classes génériques et épisodiques, M. Galmische souligne que la base de l'énoncé générique est un jugement concernant le principal, une caractéristique permanente, qui est attribué à l'entité. Un énoncé épisodique, au contraire, est basé sur un jugement comprenant des signes temporaires, épisodiques, spécifiques à un sujet particulier. Dans le premier cas, il s'agit de l'actualisation du signe attribué au genre, dans le second – d'un type spécifique.

Entre les énoncés concrets et généralisantes il y a une importante différence, puisque n'importe quel objet concret est inépuisable, en possédant une multitude infinie de caractéristiques. Certaines d'entre elles sont constantes, d'autres sont transitoires, de nouvelles s'ajoutent à elles chaque minute. Et cet objet peut être décrit selon tous ces indices. Une classe d'objets ayant des caractéristiques communes est invariablement plus pauvre en caractéristiques. De cet homme, de cet étudiant, par exemple, on peut dire beaucoup plus que d'un homme en général. Mais les énoncés génériques ont un autre côté. Ils racontent

quelque chose sur la classe ouverte, où tous les objets sont inclus en fonction de certains signes, et tous les autres signes sont ignorés. Dans une telle classe infinie, on peut trouver des objets avec une grande variété de propriétés qui les distinguent, et l'ensemble de ces propriétés, possibles pour des objets individuels à l'intérieur d'une classe donnée, est également non – exhaustive, tout comme un ensemble de caractéristiques d'un objet particulier. De ce fait, les possibilités d'information des énoncés génériques non seulement les mêmes que celles des énoncés spécifiques, mais peuvent même être supérieures à celles-ci. Après tout, dans un objet particulier, il n'y a qu'une partie de ce qui peut être trouvé dans la classe entière.

Un énoncé générique est vrai pour toutes les situations possibles, un énoncé épisodique n'est vrai que pour la situation dans laquelle il est utilisé, estime J. Kleiber (1985).

En analysant la thèse de Reichenbach selon laquelle il est nécessaire de prendre en compte trois points de repères temporels pour décrire complètement les catégories de temps : le temps de l'énoncé, celui de l'événement décrit et le moment de référence du temps pour lequel le temps de l'événement est déterminé (Reichenbach, 1947), nous concluons qu'il n'y a pas de référence pour résumer l'énoncé : au moment de l'action et à la fois au moment du point de repère. Étant privé de la corrélation temporelle, l'énoncé généralisant s'avère vrai pour toutes les situations possibles, pour n'importe quel moment.

Les énoncés génériques sont opposés aux énoncés concrets. La localisation dans l'espace et le temps détermine le volume de l'événement, les situations qui correspondent à l'énoncé générique ne sont pas quantifiées. La localisation de l'événement dans l'espace et le temps dans les énoncés génériques est différente par rapport aux énoncés individualisés. Les énoncés génériques ont leurs coordonnées spatiales et temporelles, mais ces dernières sont quantifiées / réelles / non définies. En fait, le temps ne spécifie pas un certain segment qui pourrait être trouvé sur l'axe temporel, malgré le fait que la forme du verbe a le temps grammatical. L'impossibilité de localiser le temps, et non l'action elle-même sur l'axe temporel, se reflète dans la valeur du localisateur spatial qui acquiert également un caractère indéfini. Par conséquent tout l'énoncé devient généralisé.

### 3. Les indices formels des énoncés génériques

Bien que les énoncés génériques se caractérisent par l'absence d'un ensemble réglementé d'indicateurs formels ce qui représente leur caractéristique distinctive, nous allons essayer de relever les marques formelles grammaticales les plus récurrentes dans les énoncés du sous-corpus. Néanmoins, il est à noter que pour déterminer l'énoncé comme générique, il faut prendre en compte plusieurs indicateurs sémantiques qui se croisent et fonctionnent en conglomérat (Slastnikova, 2017 : 241). D'autre part, c'est bien souvent l'addition d'un ou plusieurs indices grammaticaux et d'une structure syntaxique qui attribue une portée généralisante à un énoncé (Doury, 2000). Parmi les marques en question on relève les suivantes :

## (1) Les marqueurs grammaticaux

– *Les pronoms*. Le pronom le plus répandu de l'énoncé générique est le pronom personnel indéfini "on" :

(1) Oui, le succès c'est dangereux, quand **on** commence à ne plus douter de soi. (Delacourt, 2012 : 144)

(2) Il part à Londres. Deux heures de train pendant lesquelles ses mains sont moites. Comme quand **on** se rend à un premier rendez-vous amoureux. (Delacourt, 2012 : 248)

Mais il est à noter que ce pronom **on** est fortement concurrencé par le **tu** / **vous** générique (Doury, 2000) ce que nous pouvons illustrer par des exemples ci-dessous :

(3) Il y a deux mois, on a vacciné toute l'école contre la méningite sous le grand préau. Si **tu** tombes malade des méninges, c'est grave, **tu** ne peux plus réfléchir il paraît. (Faye, 2016 : 30)

(4) Il n'y a que les blancs et les Zaïrois pour manger des crocodiles ou des grenouilles. Jamais **vous** ne verrez un Burundais digne de ce nom toucher aux animaux de la brousse ! (Faye, 2016 : 59)

– *Les syntagmes génériques*. Les syntagmes les plus courants sont ceux du type : article (défini ou indéfini) + nom d'une classe (les femmes, un père, les Français, etc.).

(5) Maman ! Mme Ladourd, une voisine, qui avait six enfants et ne connaissait rien de la situation, nous débrida l'imagination :

– **Une maman**, c'est encore bien mieux qu'une grand-mère ! (Bazin, 1972 : 14)

– Les temps verbaux. Le présent, dit gnomique ou générique, est le temps le plus propice à l'expression de la généralité d'un point de vue :

(6) **Il faut** croire que la plus grande inconscience de l'homme, c'est celle de sa propre vie.

**Il n'y a plus** d'hommes. **On ne peut plus** tomber amoureux. (Pancol, 2006 : 75)

Mais les types de temps ou de modes utilisés sont variés. On trouve :

- des infinitifs

(7) **Prendre** le temps, c'est important ! (Delacourt, 2012 : 145)

- des impératifs

(8) **Prenez** un laideron, **couvrez-le** d’amour et vous verrez l’inanité de votre théorie. (Nothomb, 2002 : 75)

- des conditionnels

(9) **Il y aurait dû** y avoir quelque chose comme :  
– Enchantée, monsieur. (Barbery, 2017 : 80)

- des futurs de l’indicatif

(10) Les officiers commandent, les bidasses obéissent mais personne n’est dupe de cette comédie à huis clos : un matin, **il faudra bien** aller mourir, les officiers comme les soldats, les abrutis comme les petits malins qui font du marché noir de cigarettes ou du trafic de PQ. (Barbery, 2017 : 49)

– *Les adverbes* : “en général”, toujours”, “souvent”, “jamais”

(11) Pourquoi faut-il **toujours** que la comédie se mue en tragédie ? (Barbery, 2017 : 79)

– *Les modalités déontiques*

(12) Il faut espérer, monsieur, conseilla-t-elle en posant sa main bienveillante sur l’épaule de son interlocuteur. (Musso, 2004 : 283)

## (2) Les structures phrastiques

– *Les structures avec présentatif*

- c’est

(13) **C’est ça**, fais comme chez toi, pensa Nathan, agacé. (Musso, 2004 : 17)

- existentiel du type :

*Il y a + syntagme nominal (article indéfini pluriel + nom) + relative.*

Ces formes d’énoncés se rapprochent de ceux auxquels Galmiche reconnaît la possibilité de recevoir une lecture générique parmi les énoncés présentant cette structure (sujet précédé de *il y a* et antécédent d’une relative), qui généralement l’interdisent. *Il y a un lapin qui mange des carottes* « accepte une lecture générique à condition que le nom désigne une

sous-espèce » (Galmiche, 1985 : 7). Dans nos énoncés, le nom est précédé d'un déterminant pluriel qui crée une catégorie :

(14) **Il y a des gens qui** se suicident en se jetant par la fenêtre du quatrième étage ou bien en avalant de la Javel ou encore en se pendant. (Barbery, 2017 : 2)

Les énoncés de ce type sont souvent pris dans une structure alternative :

(15) **Il y a des noms qui** étiquettent les choses que l'on voit et **ceux qui** étiquettent des choses qui existent mais qui demeurent invisibles, les sentiments par exemple : la colère, l'amour, la tristesse... (Orsenna, 2001 : 80)

– *Les structures impersonnelles* :

1) comme *il est + adjectif + de ...*, exprimant une appréciation ; *il reste + nom* :

(16) Le 22 avril, il prononce son dernier discours à des officiers de la Garde républicaine, disant, paraît-il, *si la patrie est perdue, il est inutile de vivre*. (Eco, 2015 : 67)

(17) Ça va parce qu'**il reste** encore quelques blancs au Zaïre pour faire tourner la boutique. (Faye, 2016 : 12)

2) contenant des verbes de mouvement :

(18) Mais il y avait urgence : tout le monde sait bien qu'**il arrive** un moment où les chiens deviennent indécollables. (Barbery, 2017 : 38)

3) incluant des verbes de développement, de changement :

(19) Vous comprenez, c'est difficile pour des êtres ordinaires comme moi d'apprendre qu'**il se produit** des choses aussi... extraordinaires. (Schmitt, 2007 : 111)

4) Les verbes et les expressions exprimant différentes nuances du modus (*il est dit que, il faut, il est nécessaire*)

(20) À semblable chapitre, **il est dit que** les concierges regardent interminablement la télévision pendant que leurs gros chats sommeillent et que le vestibule de l'immeuble doit sentir le pot-au-feu, la soupe aux choux ou le cassoulet des familles. (Barbery, 2017 : 6)

(21) Il me dit que c'était une bonne chose, moins importe qu'on ne le prétendît, mais qu'**il fallait** être aimé et aimer soi-même assez chaudement pour être heureux. (Sagan, 2004 : 20)

– *Les structures détachées avec reprise par un pronom (il, elle, ça).*

(22) Madame Rosa a bien vu que j'étais triste et elle m'a expliqué que la famille, ça ne veut rien dire et qu'il y en a même qui partent en vacances en abandonnant leurs chiens attachés à des arbres et que chaque année il y a trois mille chiens qui meurent ainsi privés de l'affection des siens. (Gary, 2007 : 8)

Rappelons que la liste des types de structures n'est pas complète et peut être élargie. En plus, il ne s'agit pas d'affirmer que tous les énoncés et toutes les formes mentionnées sont nécessairement génériques ; il s'agit simplement de formes qui apparaissent de façon récurrente dans des énoncés qui, par contraste avec le contexte, tendent vers le général.

#### 4. La modalité dans les énoncés génériques

Dans son utilisation courante, l'énoncé générique est employé normalement pour des raisons pratiques et pragmatiques : en les utilisant on argumente ses points de vue, on fait des prévisions, on exprime des doutes, on reproche, on s'excuse, on console quelqu'un etc. Cela prouve que tout énoncé générique a des nuances modales.

La modalité dans son sens plus large

reflète l'attitude du locuteur envers le contenu de l'énoncé et le contenu de l'énoncé envers la réalité. Dans la modalité, c'est le moment subjectif de l'énoncé qui est exprimé, l'interprétation d'un segment de la réalité objective par la conscience du locuteur. (Gak, 2000 : 641)

En résumant les valeurs modales connues actuellement, relevons les valeurs principales telles que :

- l'attitude de l'énoncé à la réalité du point de vue de sa réalité / irréalité (modalité aléatique) ;
- l'attitude du sujet de l'action par rapport à l'action elle-même du point de vue de ses possibilités, sa nécessité et son opportunité ;
- évaluation du degré de confiance de ses connaissances (modalité épistémique) ;
- évaluation positive ou négative du locuteur de l'action parlante (Tarasova, 1992 : 59-60).

Dans le même temps, la modalité, considérée comme une catégorie multidimensionnelle et complexe, interagit activement avec le système d'autres catégories fonctionnelles et sémantiques de la langue ainsi qu'avec celles du niveau pragmatiques.

L'expression de la modalité dans les énoncés génériques est d'habitude implicite par conséquent la plupart de ces énoncés ont la modalité implicite. Les moyens d'exprimer la modalité dans ce type d'énoncés sont assez variés (Kuleshova, 2015 : 226). Cependant, ils peuvent être combinés en deux groupes principaux : grammaticaux et lexicaux. Ce sont ces types de marqueurs que nous analyserons d'une manière détaillée. Outre cela nous mettrons l'accent sur le rôle du contexte pour interpréter un énoncé comme générique.

Un des marqueurs supplémentaires des énoncés génériques est la forme modale d'un verbe. On peut constater l'utilisation la plus répandue des nuances de possibilité et de devoir exprimées par l'emploi des verbes *devoir* et *pouvoir*. Par exemple :

(23) A quoi **peut** penser un être humain sur une plage vide, devant une mer vide, près de quelqu'un qui dort? (Sagan, 2004 : 81)

(24) Comment un bonhomme de cinquante-neuf ans, tout juste sorti de l'hospice, **pouvait-il** connaître les dernières tendances en matière d'Ecstasy ? Encore un mystère. (Grangé, 2003 : 185)

(25) Les conventions doivent être les conventions, surtout quand elles contrarient les autres. (Sagan, 2004 : 98)

(26) Ce qui devait arriver, arriva. (Sagan, 2004 : 113)

Pour prouver l'importance des verbes *pouvoir* et *devoir* dans la création des énoncés génériques, il suffit d'enlever ces premiers des phrases ci-dessous.

Cf : Une jeune fille **doit** être modeste. – Une jeune fille est modeste.  
Un homme **peut** trahir son ami. – Un homme trahit son ami.  
Un enfant **doit** obéir à ses parents. – Un enfant obéit à ses parents.  
Une jeune fille **peut** avoir de l'audace. – Une jeune fille a de l'audace.

Il en résulte que ces phrases perdent leur valeur générique. Et si on reconstruit les mêmes phrases selon le modèle suivant : *Une jeune fille est modeste car une jeune fille doit être modeste* il devient évident que la première partie est perçue comme épisodique tandis que la deuxième – comme générique. Selon le linguiste japonais N. Furukawa, l'effet modal des verbes *devoir* et *pouvoir* se manifeste dans la possibilité d'employer dans les énoncés génériques des syntagmes nominatifs avec l'article indéfini ce qui n'est pas ordinaire pour les énoncés de caractère générique (Furukawa, 1986).

Le même phénomène c'est-à-dire la dépendance de générosité de l'emploi modal des verbes, nous l'observons également dans le cas où les verbes *devoir* et *pouvoir* sont mis à la forme négative.

(27) **On ne doit pas** dire que l'Église est revenue sur ses positions concernant la rotation de la Terre, mais que le pape demande pardon à Galilée. (Eco, 2015 : 64)

(28) Quoi qu'il en soit, ou on traduit de l'allemand ou on réussit sa licence, **on ne peut pas** faire les deux choses à la fois. (Eco, 2015 : 8)



La nuance modale du *devoir* peut se faire voir non seulement dans l'emploi des verbes concrets, mais aussi de la proposition principale en entier. Dans l'exemple (29) la proposition principale **il faut** est égale au verbe modal **devoir**.

(29) En plus de la prouesse individuelle avec tout un tas de vrilles, de saltos et de retournements, **il faut que** les plongeurs soient synchrones. (Barbery, 2017 : 59)

Ajoutons que dans les propositions avec la tournure impersonnelle **il faut** la nuance modale du devoir est implicite.

(30) Par exemple, pour écrire une pensée profonde, **il faut que** je me mette dans une strate très spéciale, sinon les idées et les mots ne viennent pas (Barbery, 2017 : 92).

Les énoncés génériques avec la tournure impersonnelle **il faut** peuvent être transformés en rendant les nuances modales explicites :

Pour écrire une pensée profonde, **je dois** me mettre dans une strate très spéciale, sinon les idées et les mots ne viennent pas.

La présence des nuances modales est expliquée par le fait qu'en général, l'énoncé générique n'a pas de caractère prescriptif : si on élimine l'agent concret d'une situation définie, l'énoncé générique commence à s'orienter à tout agent de l'action qui agit ainsi dans une situation similaire.

Si la tournure **il faut** est utilisée dans l'énoncé générique qui constate, qui fait le bilan, qui transmet l'expérience obtenue, dans ce cas la nuance modale disparaît.

(31) Que **faut-il** mettre dans sa vie pour qu'elle devienne intéressante. (Pancol, 2006 : 241)

(32) Que **ne faut-il pas** faire pour élever ses enfants ! (Pancol, 2006 : 359)

(33) **Il faut** croire que la plus grande inconscience de l'homme, c'est celle de sa propre vie. (Levy, 2000 : 127)

La forme grammaticale des nuances modales dans les énoncés génériques se manifeste dans l'emploi du mode conditionnel. Si nous employons le mode indicatif, ces phrases perdent leur sens. C'est seulement le conditionnel qui permet de percevoir l'énoncé comme générique.

(34) Les nôtres, non, mais il est toujours utile d'assigner un âge à ses propres lecteurs : les nôtres **devraient avoir** plus de cinquante ans, être de bons et honnêtes

bourgeois partisans de la loi et de l'ordre, mais friands de cancons et de révélations sur les désordres en tout genre. (Eco, 2015 : 21)

Nous n'avons analysé que les formes lexicales et grammaticales de la manifestation de la modalité, c'est-à-dire des indicateurs qui permettent de distinguer ces énoncés génériques d'autres types. Il ne fait aucun doute que l'étude des nuances de la modalité implicite des énoncés génériques qui se manifestent dans le contexte, présente un intérêt considérable, car l'énoncé contient implicitement des informations plus larges que celles qui sont exprimées directement dans son texte. L'interprétation correcte des énoncés repose sur un réseau de relations associatives complexes qui vont au-delà du contexte linguistique.

Le locuteur peut donner à sa déclaration une forme linguistique subjective et objective, en y mettant à la fois un contenu objectif et subjectif. C'est la représentation de la valeur par le locuteur sous une forme généralisée et objective qui est reflétée dans les valeurs modales linguistiques, y compris les éléments de l'interprétation sémantique linguistique de la base sémantique du contenu exprimé. En utilisant des énoncés génériques, le locuteur a dans son thésaurus une certaine norme, formée à la suite de l'interaction non seulement des objets et des sujets, mais aussi des sujets qui transmettent de génération en génération un système de normes. La norme est un instrument défini par une personne qui opère constamment en communication avec le monde environnant. Un énoncé générique inclut l'opinion des autres, transmet l'expérience accumulée, exprime une évaluation subjective, remplit une fonction didactique.

## 5. Conclusion

L'étude menée a fait voir que le contenu de l'énoncé générique n'est pas lié à un moyen d'expression et peut être présenté par tous les types connus des phrases simples et complexes.

La construction la plus fréquente est la construction verbo-nominale dont le modèle structurel est tel :  $N_1 - V_{\text{copule}} - N_2$ . Ce modèle comprend les énoncés génériques classificatoires, ceux de caractérisation et des énoncés génériques tautologiques.

Le noyau informatif des énoncés de type *Une femme est une femme* dépend d'une situation concrète.

L'idée généralisante peut être exprimée par une structure nominative, où le sujet est représenté par un pronom indéfini-personnel *on* avec des pronoms personnels complément d'objet. D'où la conclusion suivante : il est généralement admis que la structure principale de la généralisation est une construction dans laquelle le pronom personnel indéfini « on » est erroné ; ce n'est qu'une des formes permettant d'exprimer un jugement générique.

Les prescriptions, les conseils, les indications de la norme de conduite sans s'adresser à une personne particulière sont exprimés dans des énoncés génériques présentés par des propositions impersonnelles qui transmettent des nuances modales.

Les nuances modales de la nécessité, de l'inévitable, du devoir sont rapportés par des constructions verbales utilisées dans le discours pour transmettre l'idée générique ; ce sont des constructions infinitives et des structures dans lesquelles le verbe est employé à l'impératif.

En français moderne contrairement à d'autres langues, au russe, par exemple, on utilise assez rarement la forme de l'impératif pour concevoir une idée générique. La phrase infinitive, représentant le plus grand degré d'abstraction, exprime un jugement sous une forme généralisée, sans être, cependant, une construction spécifiquement consacrée à l'expression de généralisation.

L'un des moyens de transmettre le générique au niveau syntaxique est la proposition elliptique et nominative utilisées parallèlement à d'autres structures. En ce qui concerne l'économie et la compacité de ces structures, il convient de noter que leur contenu conceptuel n'est identifié que dans le contexte de leur séquence discursive.

L'information qu'elle soit la même ou similaire peut s'exprimer par des structures grammaticales différentes, cela veut dire qu'il apparaît la possibilité de présenter les énoncés génériques à travers les constructions synonymes.

Toutes les formes grammaticales étudiées doivent être considérées dans un environnement contextuel, car ce n'est que dans le texte que les énoncés sont perçus comme génériques et ce n'est que là qu'ils obtiennent une interprétation sans équivoque.

## Bibliographie

- ANSCOMBRE, Jean-Claude (2002). *La nuit, certains chats sont gris, ou la généricité sans syntagme générique*. [online]. [cit. 20.01.2019]. Disponible sur : <http://journals.openedition.org/linx/558>.
- BARBERY, Muriel (2007). *L'Élégance du hérisson*. Paris : Gallimard.
- BAZIN, Hervé (1972). *Vipère au poing*. Paris : Le Livre de Poche.
- CARLSON, Greg N. (1982). "Generic Terms and Generic Sentences". *Journal of Philosophical Logic*, 11, pp. 145-181.
- DAHL, Östen (1985). "Remarques sur le générique". *Langages*, 85, pp. 55-60.
- DELACOURT, Grégoire (2013). *La liste de mes envies*. Paris : JC Lattès.
- DOURY, Marianne ; TRAVERSO, Véronique. (2000). "Usage des énoncés généralisants dans la mise en scène de lignes argumentatives en situation d'entretien". In : MARTEL, G. (éd.). *L'argumentation en situation de discours oral spontané*, Québec : Nota Bene Éditeur, pp. 23-47.
- ECO, Umberto (2015). *Numéro zéro*. Paris : Bernard Grasset.
- FAYE, Gaël (2017). *Petit pays*. Paris : Grasset.
- FURUKAWA, Naoyo (1986). *L'article et le problème de la référence en français*. Tokyo : France-Tosho.
- GAK, Vladimir G. (2000). *Teoreticheskaya grammatika francuzskogo yazyka*. Moskva : Dobrosvet.
- GALMICHE, Michel (1985). "Phrases, syntagmes et articles génériques", *Langages*, 79, pp. 2-39.
- GORSKI, Dmitri P. (1961). *Voprosi abstraktsii i poniatii*. Moskva : AN SSSR.
- GOULIGA, Elena V. (1979). "Realisatsia kategorii obobshenia na sintaksitsheskom urovne", *Voprosi russkogo iasikoznania*, 2, pp. 29-39.

- GRANGÉ, Jean-Christophe (2003). *L'empire des loups*. Paris : Albin Michel.
- KLEIBER, Georges (1985). “Du côté de la généricité verbale : Les approches quantificationnelles”, *Langages*, 79, pp. 61-88.
- KOL'TSOVA, Marionilla M. (1967). “Fiziologitsheskoe izutshenie iavlenia obobshenia i abstraksii”, *Iazik i mishlenie*. Moskva: Nauka, pp. 301-311.
- KULESHOVA, Anna V. (2015). “Modal'naya organizaciya analiticheskoy stat'i (na materiale francuzskoj pressy)”, *Chelovek. Yazyk. Vremya. Materialy XVII konferencii Shkoly-seminara im. L.M. Skrelinoj s mezhdunarodnym uchastiem*, pp. 225-227.
- KURODA, Sige-Yuk (1973). “The Categorical and the Thetic Judgments: Evidence from Japanese Syntax”, *Foundations of Language*, 9.2, pp. 153-185.
- LEVY, Marc (2000). *Et si c'était vrai*. Paris : Robert Laffont.
- LOMTEV, Timofěi P. (1972). *Predlogenie i iego grammatitsheskie kategorii*. Moskva : Moskovski universitet.
- MUSSO, Guillaume (2004). *Et après*. Paris : XO Editions.
- NOTHOMB, Amélie (2002). *Mercure*. Paris : Éditions Le Livre de Poche.
- ORSENNNA, Eric (2001). *La grammaire est une chanson douce*. Paris : Stock.
- PANCOL, Katherine (2006). *Les yeux jaunes des crocodiles*. Paris : Albin Michel.
- REICHERBACH, Hans (1947). *Elements of symbolic logic*. New York : Macmillan.
- SAGAN, Françoise (2004). *Un certain sourire*. Moskva : Menedger.
- SLASTNIKOVA, Tamara V. (2017). “Semantika obobshcheniya francuzskogo vyskazyvaniya”, *Fundamental'noe i aktual'noe v razvitii yazyka: kategorii, faktory, mekhanizmy: Sbornik statej. Materialy XVIII Mezhdunarodnoj konferencii Shkoly-Seminara imeni L.M. Skrelinoj*. Moskva : MGPU; Yazyki Narodov Mira, pp. 238-243.
- TARASSOVA, Anna N. (1992). *Kategoriya ehmfazy v sovremennom francuzskom yazyke*. Moskva : GPNTB.

Anna Kouléchova, Tamara Slastnikova  
Institut des langues étrangères  
Université pédagogique de la ville de Moscou  
Maliy Kazionny péréoulouk, 5B  
105064 MOSCOU  
Fédération de Russie

# FIGEMENT, VARIATIONS ET DÉFIGEMENTS : ENTRE SYSTÈME LINGUISTIQUE ET DISCOURS

Anna Krzyżanowska

Uniwersytet Marii Curie-Skłodowskiej  
Pologne  
*ae.krzyzanowska@umcs.pl*

**Résumé.** Le présent article vise à préciser trois phénomènes importants pour la description des unités phraséologiques : le figement, le défigement et la variation. La notion de *locution prototypique* a été définie à l'aide d'un ensemble de critères structurels, tropiques et pragma-sémantiques, dont chacun manifeste des degrés variables de pertinence. Le rapprochement de ces concepts a permis de mettre en évidence le caractère scalaire du figement, quelques modes de production de variantes par substitution, ainsi que les relations diverses d'ordre lexico-sémantiques et syntaxiques. Enfin, le problème de l'identification de la forme canonique par rapport aux variations discursives d'une séquence figée a aussi été signalé.

**Mots clés.** Séquences figées. Figement. Défigement. Variantes. Prototype.

**Abstract. Fixedness, Variations and Modifications: Between the Linguistic System and Discourse.** The aim of this paper is to explain three phenomena important for the description of phraseological units: fixedness, modification and variation. The notion of prototypical phraseological unit was defined using a set of structural, tropic and pragma-semantic criteria, each of which has a different degree of relevance. The analysis of these concepts made it possible to highlight a scalar character of the fixedness, some modes of production of variants, as well as the various lexico-semantic and syntactic relations. Finally, the problem of identifying the canonical form with respect to the discursive variations of phraseological units is also reported.

**Keywords.** Phraseological units. Fixedness. Modification. Variants. Prototype.

## 1. Introduction

Les diverses structures linguistiques ont tendance à se fixer dans un état ou une forme spécifique donnée, sous l'impact de facteurs externes et/ou internes. Cette caractéristique fondamentale, voire universelle, est considérée aujourd'hui comme propre à toutes les langues naturelles (Gréciano, 2003 ; Mejri, 2005). Le processus de fixation en langue coïncide avec le phénomène inverse, c'est-à-dire la tendance, l'aptitude d'une entité à la variation, aux changements ou aux modifications de sa forme ou de ses fonctions. Gréciano (1996 : 150) souligne que la coexistence de ces deux phénomènes résulte de « prédispositions du système linguistique à la complémentarité, à la réunion des contraires ». Dans cette perspective, le figement ne peut pas être considéré comme une valeur absolue, ni associé uniquement à l'idée de rigidité de la forme et du sens (Gross, 1982 ; Mejri, 1998 ; Perrin, 2013), mais il devrait être vu également en tant que phénomène susceptible de varier.

Les deux tendances centripètes dont il est question se manifestent visiblement dans le champ de la phraséologie. En témoigne, entre autre, un grand intérêt porté ces derniers temps au processus du figement et celui du défigement, ainsi qu'au phénomène de la variation des séquences figées.

Partant de la notion de *locutionnalité* et de celle de *locution prototypique*, mises en avant par Martin (1997 : 293), nous tenons à apporter quelques éléments de réflexion sur l'étendue et le rôle des phénomènes concernés pour la description des séquences figées. La question de la distinction parmi variantes, modifications et défigements n'a pas été jusqu'ici suffisamment développée et clarifiée, et de ce fait, mérite d'être approfondie afin de pouvoir mieux préciser les trois concepts évoqués.

## 2. Figement et locutionnalité

Pour Martin (1997 : 292), une *locution prototypique* se caractérise par les propriétés fondamentales suivantes :

- Les restrictions sélectionnelles qui sont de nature systémique ou normative. Elles déterminent des choix privilégiés effectués par les sujets parlants dans toute une gamme de possibilités et se manifestent à travers les limitations de l'étendue combinatoire et la sélectivité normative ;
- La non-compositionalité qui implique deux mécanismes principaux : l'enrichissement sémantique et la démotivation étymologique. Le premier peut prendre les diverses formes dont la plus productive est liée à la métaphore ; le deuxième n'est pas détecté au cours des échanges langagiers courants, et c'est pourquoi la séquence figée fonctionne en synchronie comme signe démotivé (opaque) ;  
La valeur intensionnelle et non pas référentielle de ses parties. Par exemple, à l'intérieur de la séquence verbale *prendre le taureau par les cornes*, le mot taureau ne dénote pas « mâle non castré de l'espèce bovine dont la femelle est la vache<sup>1</sup> » (Martin, 1997: 293).

---

<sup>1</sup> <https://www.cnrtl.fr/definition/taureau>.

Martin soutient que les facteurs de *locutionnalité* mentionnés sont susceptibles de degrés. En outre, ils se combinent de façon variable, «ce qui permet une gamme infinie de possibles»<sup>2</sup>, et ce qui peut générer un *modèle locutionnel*, plus ou moins productif<sup>3</sup>.

Le linguiste met aussi en évidence le rôle de la transposition métaphorique qui apporte un surcroît de signification propre à générer la *locutionnalité*. Celle-ci se mesure à l'aide de faisceau de critères structurels (morphosyntaxiques), tropiques, pragmasémantiques qui, eux-mêmes, peuvent présenter des degrés variables de figement. Il en ressort que la *locution prototypique* réunit en elle, au plus haut point, l'ensemble des propriétés dégagées.

Les recherches menées par Anscombe (2011 : 7) s'inscrivent dans le même ordre d'idées. Le linguiste soutient que le figement se manifeste à travers «de moules préétablis» aptes à engendrer des suites polylexicales différentes, mais de même structure<sup>4</sup>. Ainsi, les comparatives sont «des structures productives, qui coulent des relations sémantiques sur fond de parangons dans un moule préétabli» (Anscombe, 2011 : 32). On peut y repérer par exemple les paradigmes suivants : celui au niveau du comparant : *pâle comme (un linge + la mort + un mort + une feuille du papier + une endive)*, et celui au niveau du comparé : *(têtu+entêté+obstiné) comme une moule* ; le troisième est constitué d'un même comparant utilisé sous divers angles : *(sale + fier + moche + vexé) comme un pou*.

On voit bien qu'à l'heure actuelle, l'opinion majoritairement partagée par les linguistes est qu'il existe un continuum entre les expressions entièrement figées, les semi-figées et les expressions libres (Gross, 1988 ; Mejri, 2005). En témoigne, en autres, la définition qui met en évidence une relative stabilité structurale et sémantique d'une unité phraséologique, celle-ci étant «constituée de plusieurs mots, contigus ou non, qui présentent un certain degré de figement sémantique, un certain degré de figement lexical et un certain degré de fixité morphosyntaxique» (Lamiroy, 2008 : 97).

Les chercheurs s'accordent aussi à dire que l'une des raisons du caractère scalaire des expressions figées est que les critères de figement apparaissent, selon le cas, simultanément ou séparément. Par exemple, le blocage de la transformation négative caractérise un certain nombre d'expressions, mais pas toutes : *Les bras m'en tombent*, mais non *\*Les bras ne m'en tombent pas*. (Lamiroy, Klein, 2005 : 136).

Compte tenu de tout ce qui précède, nous tenterons d'examiner de plus près certains aspects de la variation et du défigement des expressions figées en nous appuyant sur les exemples tirés de sources lexicographiques françaises et de la presse écrite des années 2008-2018 (en version numérique).

<sup>2</sup> Voir Martins-Baltar (1997 : 31).

<sup>3</sup> L'idée de schème locutionnel est déjà présente dans Fiala (1987) ; cf. aussi Anscombe (2011) et sa conception des matrices lexicales, schèmes productifs comportant des unités linguistiques fixes et des variables linguistiques.

<sup>4</sup> Notons pourtant que certains chercheurs mettent en cause un caractère relatif du figement, par exemple Ibrahim (1998 : 373) définit ce processus comme : «Le produit d'une reformulation métaphorique régressive liée à des associations plus ou moins aléatoires qui ne sont pas prévisibles à partir de l'ensemble des propriétés lexicales, syntaxiques, sémantiques et même discursives d'un terme ou d'une séquence».

### 3. Variation et variantes

Pour Achard et Fiala (1997 : 273), le figement est étroitement lié à la variation «qui en est le présumé : il n’y a figement que lorsque la variation est pensable», par exemple, la variation morphosyntaxique, diachronique, sociolectale. Les chercheurs accordent une attention particulière à l’importance de données discursives – contextuelles, situationnelles, pragmatiques – pour la description des échelles de figement, reposant sur les variations syntagmatiques ou paradigmatiques.

Selon Mejri (2013 : 84-85), la variation des séquences figées relève des possibilités de la langue en s’inscrivant dans des paradigmes nécessairement fermés. Elle consiste dans la coexistence pour l’un des constituants d’au moins deux formes (*quelqu’un crie haro sur le baudet / sur les baudets*), ou dans la coexistence d’une forme complète et d’une forme raccourcie (*au petit bonheur la chance / au petit bonheur ; quelqu’un arrive comme un boulet de canon/quelqu’un arrive comme un boulet* (DEL, 1989).

Le problème qui se pose alors est de savoir comment déterminer la séquence canonique parmi les formes concurrentes, car la fixité de la forme et celle du sens conditionnent le statut même de la séquence en tant qu’unité intégrée telle quelle dans le code de la langue. Bolly (2011 : 37) soutient alors que «la détermination d’une forme prototypique repose sur des choix normatifs et est tributaire de mécanisme d’ordre cognitif».

Au sens restreint du terme, les variantes phraséologiques n’admettent que des changements de forme : les alternances ou modifications d’ordre phonétique, morphologique, morphosyntaxique ou graphique. Dans ce cas de figure, comme le montre Gross (1982 : 156-157), la personne et le nombre du possessif sont variables (*Max a cassé sa pipe. Nous casserons tous notre pipe un jour*) ; le mode du verbe n’est pas figé non plus (*Max va casser sa pipe. Je crains que Max n’ait cassé sa pipe*) ; on observe aussi diverses insertions entre le verbe et le complément (*Nous casserons tous notre pipe un jour. Tu casseras aussi ta pipe*) ; enfin, il arrive que la pronominalisation d’une composante nominale soit acceptable (*Luc a cassé sa pipe et tu la casseras un jour aussi*).

Au sens plus large, le phénomène de variation englobe aussi bien les changements sur le plan formel (de tout *son* poids/de tout *leur* poids) que sur le plan lexical et sémantique, par exemple, lorsque le terme standard *la tête* commute avec son synonyme sociolectal : fam. *la boule* dans *perdre la boule* (variation diastratique) ; *se mettre en colère* est substitué à fam. *se ficher en colère* (variantes diastratiques et expressives), ou bien l’on a affaire à des variantes aspectuelles tels que : *être dans une colère noire / entrer dans une colère noire* (variantes de type inchoatif) ; *être / demeurer / rester / vivre seul* (variantes aspectuelles de type statique).

La commutation, conditionnée syntagmatiquement, dépend de contraintes de sélection lexico-sémantiques au sein de la même classe fonctionnelle : *être / partir*, mais non *\*tomber sous les drapeaux : être dans de sales / mauvais draps*. On observe ici un choix limité de modificateurs (Danlos, 1988 : 30).

Pour Bernet (1992 : 334-337), la plupart des variations sont des faits proprement discursifs qui apportent un témoignage sur la vitalité des expressions sources. Parmi les modes de production de variantes particulièrement fréquents, le chercheur mentionne les procédés suivants :



- variations synonymiques et parasynonymiques (la substitution de synonymes ou de quasi-synonymes),
- variations à l'intérieur de classes distributionnelles (les termes ont le même sème générique),
- variations distributionnelles dans des classes ouvertes (les variantes dont le sémantisme même soutient la constitution d'une classe de mots *ad hoc*),
- variations par expansion (l'expansion constitue généralement un prolongement de la métaphore).

#### 4. Types de variation

La notion de variation est liée à l'idée de changement en constituant observable et empirique permettant de montrer comment les façons de parler se diversifient selon les activités que les locuteurs pratiquent lors de la communication (Gadet, 2007 : 13). En ce qui concerne le concept de variante, nous adoptons la définition d'après laquelle ce terme renvoie à une « forme différente d'une forme de référence et ayant la même nature fonctionnelle » (GRE). Notre étude se limite ici à l'analyse de trois types de variation : morphologique, lexico-sémantique et syntaxiques.

##### 4.1. Variantes morphologiques

Les séquences verbales : littér. *quelqu'un crie haro sur le baudet/quelqu'un crie haro sur les baudets* (s'élève violemment contre quelqu'un d'autre ou quelque chose) peuvent être traitées comme des variantes libres autorisées par le système linguistique, qui, tout en gardant leur valeur sémantique, diffèrent sur le plan formel. Il semble qu'on peut parler ici de la variation formelle usuelle,<sup>5</sup> car une modification du signifiant appliquée à la séquence est assez fréquente:

Un président de l'assemblée de Corse qui s'exprime en langue corse, ça, fait bien sûr trembler la République sur ses fondements. Normal, dès lors, que la France entière **crie haro sur le baudet**. Que la presse et certains éditorialistes se déchaînent. Mettent la Corse et les Corses à l'index. Mènent une campagne pas très glorieuse. Haineuse même<sup>6</sup>. (<https://www.corsenetinfos.corsica>, consulté le 15/02/2017)

Philippe Caubet **crie haro sur les baudets**

Philippe Caubet livre un pamphlet rageur contre la bêtise de notre époque, mais revigorant. En cause : le « principe de précaution », le téléphone portable – qu'il nomme « mortable » –, les modes d'emploi aussi bavards qu'inintelligibles, les SMS qui désacralisent les mots et massacrent le vocabulaire, les écrans omniprésents et

<sup>5</sup> Voir sur ce sujet (Pausé, 2017 : 223).

<sup>6</sup> [http://www.corsenetinfos.corsica/Quand-un-prefet-de-la-Republique-s-exprime-en-langue-corse\\_a19255.html](http://www.corsenetinfos.corsica/Quand-un-prefet-de-la-Republique-s-exprime-en-langue-corse_a19255.html), consulté le 02/03/2017.

triomphants, le virtuel qui prend le pas sur le spirituel. ([www.lexpress.fr](http://www.lexpress.fr), consulté le 23/03/2017)

L'exemple ci-dessous illustre le cas de la variation formelle occasionnelle<sup>7</sup>, où la modification du signifiant est liée au contexte d'emploi spécifique de la séquence :

François Fillon est glouton : depuis un peu plus de deux ans, il avale les couleuvres et **mange ses chapeaux** avec un appétit féroce. La dernière humiliation en date a eu lieu jeudi soir. ([www.liberation](http://www.liberation), consulté le 12/09/2018).

D'autres variantes morphologiques peuvent se distinguer par un affixe intracatégoriel qui opère sur une composante nominale ou verbale de la séquence, comme dans *quelqu'un crache au bassin / au bassin ; quelque chose chauffe / réchauffe le cœur*.

## 4.2 Variantes lexico-sémantiques

La variation lexico-sémantique affecte les séquences entre lesquelles il existe une relation synonymique. Dans ce cas de figure, les variantes phraséologiques font partie du schéma locutionnel comportant des éléments fixes et des variables. Les deux termes commutables (un nom ou un verbe) sont unis par une relation d'équivalence ou appartiennent au même champ sémantique. Les substitutions reposent donc sur des liens sémantiques et s'effectuent à l'intérieur d'une même classe distributionnelle.

### 4.2.1 Variation par substitution d'une composante nominale

Le nom est souvent remplacé par un synonyme diastratique :

Alex Harvey et Devon Kershaw sont venus à **un cheveu près** de réaliser l'exploit, lundi, au relais par équipe des Jeux olympiques de Vancouver 2010 (...). (<http://www.lapresse.ca>, consulté le 27/05/2017)

L'équipe féminine de football du LFA est passée à **un poil près** à côté de l'exploit lors des matchs éliminatoires des WKIII. Malchanceuse lors du tirage au sort, elle a dû dès le premier match affronter le grand favori, à savoir le lycée am Rothenbühl. (<http://dfg-lfa.org/fr/category/ags/fussball/>, consulté le 27/05/2017)

Dans ce type de variation, la commutation d'un modifieur est aussi possible: *second / deuxième souffle, Ce n'est pas une petite / mince affaire ; quelqu'un prend un bon / sacré / sale coup dans les dents* (DEL, 1989).

---

<sup>7</sup> Voir Pausé (2017 : 223).

#### 4.2.2 Variation par substitution d'une composante verbale

Ces variations se présentent sous deux formes :

- usuelle :

D'après Klein et Lamiroy (2005 : 86), ces substitutions sont d'autant plus fréquentes que la conception du figement inclut divers degrés de figement allant du très figé comme dans *casser sa pipe*, où toute variation est exclue, au moins figé comme dans *quelqu'un ne sait de quel côté tourner / aller ; quelqu'un dépasse / franchit / passe un cap ; quelqu'un se serre / se met / s'attache / se boucle la ceinture*, où certaines variations sont admises (DEL, 1989).

- occasionnelle en discours

C'était soir de party aux Chevaliers de Colomb. Croisant Max aux toilettes, Réal Séguin en a profité pour lui demander ce qui était arrivé avec Robert Tanguay, porté disparu depuis un certain temps. « **Il mange les pissenlits par la racine** », a répondu Max. (www.lapresse.ca, consulté le 13/12/2018)

Un jour qu'elles sirotaient un café bien noir au "P'tit Mag", entra un grand blond qui vint aussitôt s'asseoir à leur table. Ce n'est qu'aux myosotis de ses yeux que Chantal le reconnut. "Tu n'en as plus pour longtemps", constata Chantal. "Comment, tu me vois déjà dix pieds sous terre, **grignotant les pissenlits par la racine** ?", s'écria Ronald, terrorisé. (*Femme Actuelle*, n° 34, p. 78)

Dans l'exemple cité plus haut, il s'agit d'un acte subjectif du sujet parlant. L'effet ludique obtenu résulte du contraste entre la signification globale de l'expression (mourir) et celle du verbe *grignoter* (manger très peu, du bout des dents).

#### 5. Variantes syntaxiques

Les relations syntaxiques peuvent correspondre à des paires de séquences se caractérisant par l'ajout d'un actant (Klein, Lamiroy, 2005 : 85). Dans ce cas de figure, il s'agit souvent d'une relation sémantique de causativité : *quelqu'un a les jetons / des sueurs froides* (a peur) – *quelqu'un a donné les jetons / des sueurs froides à quelqu'un d'autre*<sup>8</sup>.

#### 6. Défigement et variation

Comme le signale Ben Amor (2015 : 37), le défigement et la variante peuvent être vus comme deux formes de variabilité phraséologique. En revanche, pour distinguer le

<sup>8</sup> Les exemples cités par Klein et Lamiroy (2005 : 85).

défigement lexical des variantes lexicales d'une même forme figée, un usager doit faire appel à sa compétence phraséologique et à sa connaissance des lois du discours.

Rappelons que l'identification de la forme canonique d'une expression figée se fait par rapport à la norme. L'usage normé implique une contrainte collective à laquelle adhèrent les locuteurs d'une communauté linguistique donnée. Il s'appuie sur les règles définissant ce qui doit être choisi parmi les usages d'une langue au nom d'un certain idéal esthétique ou socioculturel<sup>9</sup>. Le procédé de défigement constitue une déviance lorsque la modification utilisée n'est pas justifiée du point de vue fonctionnel. D'autres facteurs entrent également en jeu :

- les linguistiques – lorsque le défigement n'est pas conforme aux tendances du développement de la langue, au principe de l'économie, ou bien il ne répond pas au besoin de dénomination ;
- les extralinguistiques – portant sur la transgression de normes sociales consistant, entre autres, en la violation des règles de la bienséance.

Mejri (2013 : 85) met l'accent sur des aspects créatifs du défigement et soutient que ce phénomène relève des possibilités du discours, qui, tout en étant conditionnées par les possibilités de la langue, font preuve de l'activité du locuteur. Dans cette perspective, le processus en question n'est pas le contraire du figement ou un simple retour au sens littéral, mais c'est un phénomène discursif complexe, souvent associé à toute une série de procédés. C'est un jeu ludique visant un effet expressif, émotif et esthétique, dont le décodage implique des compétences linguistiques et culturelles de la part de l'interlocuteur (Krzyżanowska, 2017).

### 6.1 Variations discursives

Différentes variations discursives des expressions figées sont des réalisations concrètes renvoyant à des circonstances particulières. Elles peuvent se manifester à travers diverses modifications et font preuve de la pratique discursive volontaire ou involontaire. Nous ne nous intéressons ici qu'aux modifications linguistiques admises, c'est-à-dire celles qui sont justifiées du point de vue fonctionnel. Ainsi, la transformation passive permet de mettre en focus un constituant nominal sans porter atteinte à la globalité du sens :

Jusqu'où le trou se creusera-t-il ? Il y a un an à peine, quand il avait fallu combler les pertes gigantesques du Crédit lyonnais – qui se flattait alors d'être la première banque du monde ! – on s'était dit : cette fois, ça y est, **les écuries d'Augias sont nettoyées**. (www.lepoint.fr, consulté le 12/03/2012)

Les écuries d'Augias **ont été nettoyées**, non sans mal.

---

<sup>9</sup> <http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/affart.exe?43;s=501356520;b=1;r=1;i=1> ; consulté le 15/01/2019.

(leparisien.fr, consulté le 02/03/2017)

L'emploi de la forme interrogative sert à son tour à modaliser l'énoncé :

Denis Baupin **aurait-il mangé son chapeau ?**

«Si j'ai avalé des couleuvres, il faudrait me dire lesquelles», répond le maire adjoint (...). (www.liberation.fr, consulté le 02/10/2016)

À Levallois, Balkany appelle à voter pour la candidate macroniste contre LR  
Macron **nettoiera-t-il les écuries d'Augias?** (www.lefigaro.fr, consulté le 13/06/2017)

En revanche, la transgression des règles de la combinatoire lexico-sémantique mobilise des mécanismes plus complexes, ce qui peut avoir pour effet une extension du sens de la séquence. C'est le cas de *quelqu'un (tout) cousu d'or* qui, dans sa réalisation normative, n'admet qu'un argument [+hum] :

Tony Blair, un **retraité cousu d'or** (www.leparisien.fr, consulté le 12/08/2016)

Citons maintenant deux exemples d'emploi de cette expression pour illustrer le glissement de sens dont nous venons de parler :

Nom [+abstrait] + cousu d'or

Lillers : **un monde cousu d'or** pour Danièle et Michel  
(www.lavoixdunord.fr, consulté le 15/08/2013)

C'est aussi et **surtout une histoire cousue d'or**, avec notamment le seul essai catalan lors de la finale 2009 (www.lindependant.fr, consulté le 12/08/2016)

Un autre cas de figure se présente lorsque la reprise déviée du figement, effectuée à l'aide d'une modification par expansion, a pour effet de mêler une lecture globale (métaphorique) à une lecture compositionnelle. Le décrochage typographique de l'adjectif ajouté constitue ici un signe d'opération énonciative particulière<sup>10</sup> :

JO 2012 – Lucie Décosse **remet les pendules (olympiques) à l'or**  
(www.lepoint.fr, consulté le 01/08/2012)

Comme le signale Lecler (2005 : 106), le défigement «représente une étape discursive possible» de toute expression figée, en assurant sa stabilité dans le système linguistique.

---

<sup>10</sup> Voir Pétilion-Boucheron (2002 : 64-65).

## 7. En guise de conclusion

Dans cet article, nous avons tenté de préciser le rôle de trois phénomènes importants pour la description des unités phraséologiques : le figement, le défigement et la variation. La notion de *locution prototypique* de Martin, a été définie à l'aide d'un ensemble de critères structurels, rhétorique et pragma-sémantiques, dont chacun manifeste des degrés variables de pertinence. La mise en parallèle du figement et du défigement a permis, à son tour, d'affiner l'analyse des phénomènes qui se conditionnent mutuellement tant sur le plan du système linguistique que sur celui du discours. En outre, cette étude vient corroborer à nouveau, nous l'espérons, la thèse selon laquelle le figement a le caractère scalaire. Quant à la variation, considérée comme observable empirique à travers laquelle se manifeste la diversité des formes, elle apporte un témoignage sur la dynamique et la vitalité des unités phraséologiques. Le problème de l'identification de la forme canonique par rapport à la variation discursive d'une expression figée a aussi été signalé.

## Bibliographie

- ACHARD, Pierre ; FIALA, Pierre (1997). "La locutionnalité à géométrie variable". In : FIALA, Pierre ; LAFON, Pierre ; PIGUET, Marie-France (éds.). *La locution : entre lexicale, syntaxe et pragmatique*. Paris : Klincksieck, pp. 273-284.
- ANSCOMBRE, Jean-Claude (2011). "Figement, idiomatisme et matrices lexicales". In : ANSCOMBRE, Jean-Claude ; MEJRI, Salah (éds.). *Le figement linguistique : la parole entravée*. Paris : H. Champion, pp. 17-40.
- BEN AMOR BEN HAMIDA, Thouraya (2015). "La phraséologie : entre variante(s) et défigement". In : MOGORRÓN HUERTA, Pedro ; NAVARRO DOMÍNGUEZ, Fernando (éds.). *Fraseología, didáctica y traducción*. Frankfurt am Main : Peter Lang, 37-52.
- BERNET, Charles (1992). "Sur quelques expressions du français populaire d'aujourd'hui et leurs variantes". In : *Grammaire des fautes et français non conventionnel*. Paris : Presses de l'École Normale Supérieure, pp. 331-339.
- BOLLY, Catherine (2011). *Phraséologie et collocations. Approche sur corpus en français L1 et L2, GRAMM-R. Études de linguistique française*, 9. Brussels : European Interuniversity Press.
- DANLOS, Laurence (1988). "Les phrases à verbe support être Prép". *Langages*, 90, pp. 23-37.
- FIALA, Pierre (1987). "Pour une approche discursive de la phraséologie – Remarques en vrac sur la locutionnalité et quelques points de vue qui s'y rapportent, sans doute". *Langage et société*, 42, 27-44.
- GADET, Françoise (2007). *La variation sociale en français*. Paris : Ophrys.
- GRÉCIANO, Gertrud (1996). "La variance du figement". In : KLEIBER, Georges ; RIEGEL, Martin (éds.). *Les formes du sens. Études de linguistique française médiévale et générale offertes à Robert Martin à l'occasion de ses 60 ans*. Louvain-la-Neuve : Editions Duculot – De Boeck, pp. 149-156.

- GRÉCIANO, Gertrud (2003). "Le figement s'étend et s'enracine". *Cahiers de lexicologie*, 82, pp. 41-49.
- GROSS, Gaston (1988). "Degré de figement des noms composés". *Langages*, 90, pp. 57-72.
- GROSS, Maurice (1982). "Une classification des phrases « figées » du français". *Revue québécoise de linguistique*, 11.2, pp. 151-185.
- IBRAHIM, Amr Helmy (1996). "Constructions figées et constructions à supports". In : MEJRI, Salah ; GROSS, Gaston ; CLAS, André ; BACCOUCHE, Taïeb (éds.). *Le figement lexical*. Tunis : CERES, pp. 373-386.
- KLEIN, Jean-René ; LAMIROY, Béatrice (2005). "Relations systématiques entre expressions figées à travers quatre variétés du français". In : BOLLY, Catherine ; KLEIN, Jean-René ; LAMIROY, Béatrice (éds.). *La phraséologie dans tous ses états*, CILL, 31.2-4, pp. 77-92.
- KRZYŻANOWSKA, Anna (2017). "Innovations phraséologiques dans la presse écrite". *Synergies Pologne*, 14, pp. 121-132.
- LAMIROY, Béatrice (2008). "Le figement: à la recherche d'une définition". *Zeitschrift für Französische Sprache und Literatur*, 36, pp. 85-99.
- LAMIROY, Béatrice ; KLEIN, Jean-René. (2005). "Le problème central du figement est le semi-figement". *Linx*, 53, pp. 135-154.
- LECLER, Aude (2005). "J'ai la mémoire qui flanche, J'me souviens plus très bien... Le défigement : réinvestissement et réinitialisation dans le cycle phraséologique". In : BOLLY, Catherine ; KLEIN, Jean-René ; LAMIROY, Béatrice (éds.). *La phraséologie dans tous ses états*, CILL, 31.2-4, pp. 93-108.
- MARTIN, Robert (1997). "Sur les facteurs du figement lexical". In : MARTINS-BALTAR, Michel (éd.). *La locution : entre langue et usages*. Fontenay / Saint-Cloud : ENS Éditions. pp. 291-305.
- MARTINS-BALTAR, Michel (1997). "Présentation Repères dans les recherches actuelles sur la locution". In : MARTINS-BALTAR, Michel (éd.). *La locution entre langue et usages*. Fontenay / Saint-Cloud : ENS Éditions, pp. 19-52.
- MEJRI, Salah (1998). "Structuration sémantique et variation des séquences figées". In : MEJRI, Salah ; CLAS, André ; GROSS, Gaston ; BACCOUCHE, Taïeb (éds.). *Le figement lexical*. Tunis : CERES, pp. 103-112.
- MEJRI, Salah (2005). "Figement absolu ou relatif : la notion de degré de figement". *Linx*, 53, pp. 183-196.
- MEJRI, Salah (2013). "Figement et défigement : problématique théorique". *Pratiques*, 159-160, pp. 79-97
- PAUSÉ, Marie-Sophie (2017). *Structure lexico-sémantique des locutions du français et incidence sur leur combinatoire*. Nancy : Université de Lorraine.
- PERRIN, Laurent (2013). "De l'analysibilité au défigement des expressions figées". *Pratiques*, 159-160, pp. 109-126.
- PÉTILLON-BOUCHERON, Sabine (2002). *Les détours de la langue. Étude sur la parenthèse et le tiret double*, 52. Louvain-Paris : Éditions Peeters.
- REY, Alain (2005). *Le Grand Robert de la langue française*, version électronique, Le Robert / SEJER, www.lerobert.com (GRE).

REY, Alain ; CHANTREAU, Sophie (1989). *Dictionnaire des expressions et locutions*. Paris : Les usuels du Robert.

SOARE, Gabriela ; MOESCHLER, Jacques (2013). “Figement syntaxique, sémantique et pragmatique”. *Pratiques*, 159-160, pp. 23-41.

**Sitographie**

*Le Trésor de la langue française*, <http://atilf.atilf.fr>.

Anna Krzyżanowska  
Uniwersytet Marii Curie-Skłodowskiej  
Pl. Marii Curie-Skłodowskiej 4a  
20-031 LUBLIN  
Pologne



# VERS LA DÉFINITION PRAGMATIQUE DE LA COLLOCATION : MÉTHODES STATISTIQUES EXEMPLIFIÉES SUR LES ARTICLES JOURNALISTIQUES TRAITANT LA CRISE MIGRATOIRE

Michal Místecký

Université d'Ostrava  
République tchèque  
*mmistecky@seznam.cz*

**Résumé.** L'étude se focalise sur l'application des mesures d'association dans le domaine des textes journalistiques. Dans les articles du *Monde* qui se concentrent sur la crise migratoire, les métriques de la MI, de dés, et le score T ont calculé les collocatifs des expressions « migration », « migrant », « Méditerranée », « français / Français », et « mort ». La période de la recherche était octobre et novembre 2018. Pour que l'investigation soit effectuée sur un grand nombre d'articles, le logiciel *LancsBox*, développé par l'université de Lancaster, a été utilisé pour les calculs. Le but de l'étude est double : primo, de présenter les mesures d'association, et secundo, de les appliquer sur une recherche concrète d'un problème contemporain.

**Mots clés.** Collocation. Mesures d'association. Corpus. Journalisme. Migration.

**Abstract.** **Towards a Pragmatic Definition of Collocation: Statistical Methods Exemplified on the Newspaper Articles Dealing with the Migration Crisis.** The paper focuses on the application of association measures in the sphere of newspaper texts. In the articles of *Le Monde* which deal with the migration crisis, the metrics of MI, Dice, and t-score have calculated the modifiers

for the nodes “migration”, “migrant”, “Mediterranean [region]”, “French [both language, and adjective]”, and “dead / death”. The period of the research was October and November 2018. In order for the investigation to be carried out on a large number of articles, the *LancsBox* software, developed by the University of Lancaster, has been used for the calculations. The goal of the study is double: first, to present the measures of association, and second, to apply them in a piece of research focusing on a contemporary issue.

**Keywords.** Collocation. Association Measures. Corpus. Journalism. Migration.

## 1. Introduction

Parallèlement à l'évolution de la linguistique de corpus, l'on assiste à une quantification approfondissante des études langagières, qui amène avec elle une tendance à l'exactitude des définitions des termes linguistiques ; contrairement aux tentatives « métaphysiques », cette tendance est pourtant équilibrée par un accent porté sur l'usage pratique du langage, qui est réfléchi – de façon plus ou moins réussie – dans les corpus. La définition des unités langagières – telles morphèmes, phonèmes, mots et d'autres – ne doit donc pas se fonder sur les directives qui se différencient d'un linguiste à l'autre, mais peut gagner une valeur intersubjective ; ceci est atteint à travers l'usage des formules mathématiques partagées dans la communauté de chercheurs.

Le but de cette étude est d'exemplifier la méthodologie quantitative sur une recherche concrète, à savoir sur les articles du journal du *Monde* dans une période donnée, qui se portent sur le thème de la migration. Premièrement, la méthode du calcul sera présentée ; deuxièmement, on découvrira les paramètres de la recherche ; troisièmement, les résultats généraux de l'investigation seront traités ; quatrièmement, on montrera des visualisations graphiques des réseaux collocatifs et proposera quelques interprétations des chiffres obtenus ; et finalement, les conclusions du travail seront commentées.

## 2. Méthodologie

Dans la sphère des études du corpus, l'unité la plus discutée est la collocation. Il y avait plusieurs essais de la délimiter (cf. Firth, 1957 ; Coseriu, 1967 ; Manning et Schulze, 2000 ; Březina, McEnery et Wattam, 2015), mais étant donné ce qui a été mentionné, ce ne sont que les définitions intersubjectives qui peuvent être utiles dans l'étude sur le terrain. Quant à l'approche de Jan Šabršula, le linguiste, n'utilisant pas le terme de collocation, essaie d'unir toutes les locutions figées sous la dénomination *unité onomatologique complexe* (cf. Šabršula, 1983 ; Břiháková, 2013). Quoiqu'elle soit suffisamment générale, cette approche ne répond pas à la question importante – à savoir, si un tel syntagme est une collocation systémique.

Pour harmoniser les points de vue des auteurs individuels, on emploiera les formules qu'on appelle mesures d'association (cf. Křen, 2006). Il y en a plusieurs, chacune ayant et des qualités, et des désavantages ; pour cette étude, l'on fait usage de trois mesures – le score de l'information mutuelle (MI), le score de dés, et le score T.

En ce qui concerne la MI, c'est une des métriques les plus utilisées dans le domaine (cf. Cvrček, 2015). Se fondant sur la notion de l'entropie, la formule en est la suivante –

$$(1) \quad MI(xy) = \log_2 \frac{N * f(xy)}{f(x) * f(y)} ;$$

$N$  veut dire le nombre total des mots dans le corpus,  $f(x)$  la fréquence de l'occurrence du mot  $x$ ,  $f(y)$  la fréquence de l'occurrence du mot  $y$ , et  $f(xy)$  la fréquence de la co-occurrence des mots  $x$  et  $y$ . Les chiffres dépassant 7 sont associées aux collocations qui peuvent être considérées comme systémiques ; néanmoins, le désavantage de cette méthode est qu'elle préfère des co-occurrences des mots très rares.

La deuxième mesure est la métrique de dés. Cette formule est assez intuitive, donnant, comme résultats, la probabilité de la co-occurrence des deux mots dans la collocation. Si, par exemple, il y a 10 occurrences du mot  $x$  et 10 occurrences du mot  $y$ , et qu'ensemble, ils apparaissent cinq fois, la métrique compte la probabilité de 0.5. Mathématiquement –

$$(2) \quad Dés(xy) = \frac{2f(xy)}{f(x) + f(y)} ;$$

la signification des symboles est la même que dans la formule précédente.

Finalement, l'on utilisera la métrique du score T, qui est traditionnel dans le domaine de la statistique. La formule en est la plus compliquée ; voici –

$$(3) \quad T(xy) = \frac{f(xy) - \frac{f(x) * f(y)}{N}}{\sqrt{f(xy)}} ,$$

la signification des symboles étant la même que dans les formules précédentes. Le désavantage du score est le contraire de celui de la MI : les chiffres élevés apparaissent dans les collocations à haute fréquence dans le corpus ; celles-ci sont donc plutôt des colligations (cf. Firth, 1957) – des locutions figées à valeur grammaticale (par exemple « ces quatre pommes »).

### 3. Le corpus étudié et les principes de la recherche

Les métriques ci-haut mentionnées ont été appliquées dans la recherche des articles traitant la crise migratoire. Du *Monde*, quotidien français prestigieux, l'on a choisi tous les articles se trouvant sous la section « Immigration en Europe » (voir la Bibliographie) et publiés du 10 octobre jusqu'au 10 novembre 2018 (19 au total). En dehors de ces paramètres, l'on a exclu les reportages en images, les articles réservés pour les abonnés, et les discussions pour les internautes. En ce qui concerne les textes, les titres, les sous-titres, et les questions dans les entretiens font partie du corpus, parce que les collocations sont des expressions de tous ceux qui participent à la création d'un article. Pour que la collocabilité des mots soit

recherchée, leur occurrence minimale doit être *trois* dans tout le corpus ; les mesures vont couvrir un espace de cinq mots à gauche du mot-clé jusqu'à cinq mots à sa droite. Cela veut dire qu'on ne limite pas le terme de collocation à des expressions se trouvant l'une à côté de l'autre.

Les mots de tête<sup>1</sup> recherchés sont « migration », « migrant », « Méditerranée », « français / Français », et « mort ». La sélection est déterminée par l'orientation des articles de même que sur la base du sondage préliminaire dans le corpus. Donc, il s'agit d'une combinaison de mots qui sont généralement utilisés dans le contexte étudié et des expressions à valeur actuelle. La différence entre ces deux groupes se manifeste aussi dans les interprétations présentées.

La recherche elle-même s'effectuera à l'aide du logiciel *LancsBox*, qui a été désigné par l'Université de Lancaster pour les analyses du corpus (cf. Březina, McEnery et Wattam, 2015).

#### 4. Résultats généraux

Pour délimiter un niveau de signification, on a décidé de prendre en compte les collocations gagnant  $MI > 7$ ,  $dés > 0.1$ ,  $score T > 3$ . Il faut souligner que dans le cas de la MI, la limite est le standard dans le domaine (voir ci-dessus), tandis que les niveaux des dés et du score T ont été choisis pour qu'on puisse obtenir d'autres résultats et présenter des orientations différentes de ces méthodes par rapport à la MI. Ces considérations sont à retenir pendant la recherche.

Les résultats sont récapitulés dans le Tableau 1. Pour commencer, il faut mentionner la prévalence du collocatif « SOS », nom d'une organisation humanitaire qui s'occupe du sauvetage en mer, opérant avec le navire *Aquarius*<sup>2</sup> ; ceci est assez fréquent, d'après tous les calculs, dans l'environnement du lexème « Méditerranée ». Ce qui est particulier est le fait que c'est le seul collocatif qui a réussi à pénétrer dans le tableau avec ce lexème, cela indiquant une certaine « occupation » de la région géographique par l'affaire connectée avec cet ensemble.

L'occurrence de l'organisation SOS s'harmonise avec l'importance d'un autre groupe, Organisation internationale pour les migrations (OIM), selon les métriques de la MI et de dés. Depuis 2016, elle fait partie des Nations unies en tant qu'une des agences<sup>3</sup> ; sa mission est de traiter la question de la migration et de défendre les droits des migrants. De même, d'autres collocatifs – « organisation » et « internationale » – sont liés à l'OIM. L'idée est que dans les articles, il peut y avoir une tendance de souligner les activités des groupes pro-migratoires.

En revanche, les collocatifs apparaissant à la proximité de l'expression « français / Français » montrent un autre phénomène. Les formules de la MI et des dés ont découvert la fréquente co-occurrence de l'expression avec le nom de Mamoudou Gassama, un migrant

---

<sup>1</sup> Le « mot de tête » est une traduction littérale du terme *headword*, qui est utilisé par le logiciel *LancsBox* (voir ci-dessus). Il veut dire le noyau (mot-clé) d'une collocation ; autour de lui, il y a des collocatifs.

<sup>2</sup> Pour en savoir plus, il est possible de consulter <https://sosmediterranee.org/>.

<sup>3</sup> Pour en savoir plus, il est possible de consulter <https://www.iom.int/fr>.

malien qui a sauvé un enfant après avoir escaladé quatre étages d'un immeuble parisien.<sup>4</sup> Cela lui a valu la nationalité française et le sobriquet de presse « Spider-Man français », ceci étant à l'origine de sa prominence dans la présente recherche. La focalisation sur l'histoire exceptionnelle d'un individu est un autre trait des journaux modernes<sup>5</sup> ; ici, la fonction en est de souligner la contribution que les immigrés peuvent apporter à la société française. Donc, elle vise le même but que celui recherché dans le paragraphe précédent.

La parole à comportement particulier est « mort » ; cela apparaît et comme le mot de tête, et comme un collocatif avec l'expression « migrant » (voir la métrique de dés). Comme les articles sont focalisés sur un évènement qui s'est déroulé fin octobre, le lexème colloque avec les enfants, les nombres, et la localité (« la Méditerranée »). Les journalistes s'occupent d'une affaire à valeur négative qui promet de gagner l'attention des lecteurs avec des opinions différenciées.<sup>6</sup> De cette façon, les articles gardent leur position de compassion avec des immigrés, utilisant, en même temps, une stratégie attaquant les émotions. De plus, le nombre des collocatifs du « mort » (d'après la métrique de dés) montre que le traitement de l'affaire est répétitif.

Pour conclure, il faut se concentrer sur la quasi-absence des collocatifs trouvés à travers le calcul du score T. Ce fait peut se comprendre, étant donné que cette formule ne découvre que des collocations très fréquentes, qui semblent absentes du corpus recherché. La présence de l'organisation « SOS », mentionnée ci-dessus, relève d'une exception qui a été déjà interprétée.

Mot de tête	MI	Dés	Score T
<i>migration</i>	OIM ; internationale ; organisation	internationale ; organisation ; OIM	–
<i>migrant</i>	–	mort ; plus	–
<i>Méditerranée</i>	SOS	SOS (70 %)	SOS
<i>français / Français</i>	Mamoudou ; Gassama ; intérieur	Mamoudou ; Gassama ; intérieur ; ans ; frontière	–
<i>mort</i>	treize ; enfants ; bord	treize ; enfants ; bord ; Méditerranée ; deux	–

**Tableau 1** : Les résultats généraux des trois métriques utilisées dans la recherche.

<sup>4</sup> Pour en savoir plus, consultez <http://www.leparisien.fr/paris-75/paris-il-escalade-un-immeuble-pour-sauver-in-extremis-un-enfant-suspendu-dans-le-vide-27-05-2018-7738266.php>.

<sup>5</sup> Le point de vue critique est présenté ici : <http://www.mediaculture.fr/le-story-telling-contre-linformation/>.

<sup>6</sup> Ceci est commenté, par exemple, ici : <https://www.theguardian.com/commentisfree/2018/feb/17/steven-pinker-media-negative-news>.

Un autre point de vue, plus minutieux, est présenté dans le Tableau 2. Ici, il y a la liste de collocatifs rangés d'après les valeurs de la MI ; le montant du chiffre indique le niveau du caractère systémique de la collocation. Comme déjà mentionné, l'on trouve que les organisations internationales qui s'occupent de l'aide proposée aux migrants se lient avec les mots de tête très étroitement ; il semble que la tendance vers les collocations est assez saillante dans le cas de « migration », qui prend les trois premiers rangs sur quatre. Ceci peut être expliqué par la focalisation des articles sur la situation actuelle, mais aussi par la structure de l'abréviation (« OIM » veut dire « Organisation internationale pour les migrations »). Au contraire, il n'y a aucune collocation systémique avec « migrant » – en tant qu'adjectif ou même substantif –, ce qui indique un usage varié des expressions qui se trouvent dans sa proximité. La faiblesse de sa force collocative peut signifier une polysémie du terme et son adaptabilité contextuelle.

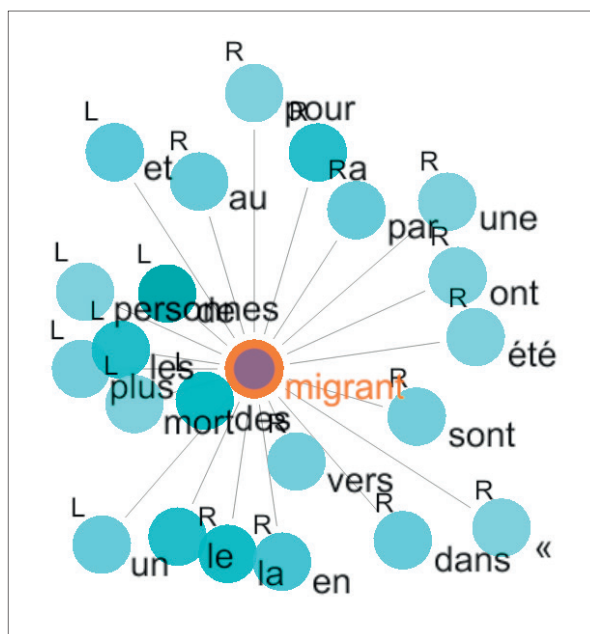
<b>Mot de tête</b>	<b>Collocatif</b>	<b>MI</b>
<i>migration</i>	OIM	9.68
<i>Méditerranée</i>	SOS	9.27
<i>migration</i>	internationale	8.9
<i>migration</i>	organisation	8.81
<i>mort</i>	treize	8.68
<i>mort</i>	enfants	8.46
<i>français / Français</i>	Mamoudou	7.76
<i>français / Français</i>	Gassama	7.76
<i>français / Français</i>	intérieur	7.6
<i>mort</i>	bord	7.4
<i>migrant</i>	–	0

**Tableau 2 :** Les chiffres de la MI des collocations les plus systémiques.

## 5. Visualisations graphiques et commentaires

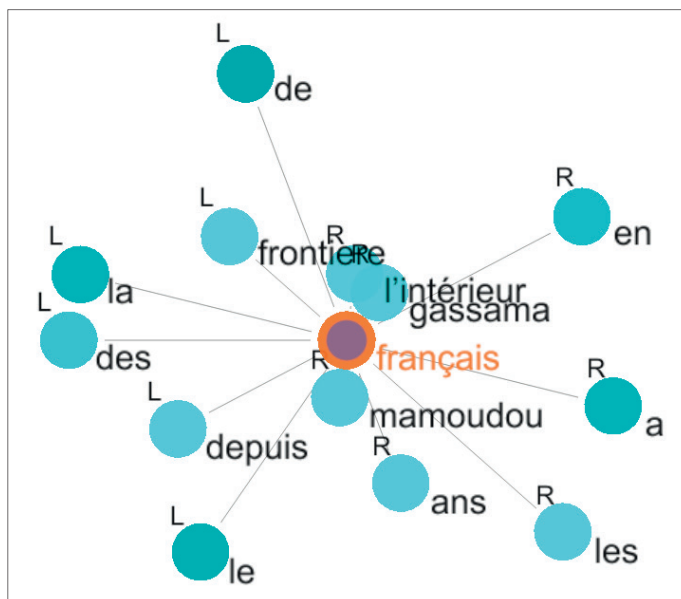
Pour que l'on puisse bien s'orienter dans les résultats, on les complétera avec des visualisations graphiques. Celles-ci comprennent le mot de tête, autour duquel il y a des rayons indiquant les collocatifs, la saturation de la teinte signifiant leurs fréquences dans le corpus. Les collocatifs sont rangés de gauche (L) à droite (R) ; si rien n'est marqué, la position est variable. Ces visualisations permettent d'analyser les résultats plus en profondeur.

À titre d'exemple, la Figure 1 représente le réseau collocatif de l'expression ci-haut mentionnée, « migrant », selon la métrique de dés ; contrairement aux principes de la recherche, la fréquence minimale de l'occurrence d'un collocatif a été déterminée à 5 ( $f > 5$ ), pour que la visualisation soit plus observable. Ici, on peut voir que les collocatifs les plus importants – « personnes », « mort » (L tous les deux) – sont très proches du mot de tête, le traitant soit comme adjectif, soit comme substantif. De plus, la plupart des collocatifs sont des expressions grammaticales – auxiliaires, prépositions, ou articles ; il y a peu à dire à propos de leurs occurrences, excepté l'usage du verbe « avoir » (« a », « ont »), qui exprime le passé composé des actions des migrants. Néanmoins, il est probable que l'usage de ce temps verbal est caractéristique du langage journalistique en général.



**Figure 1** : Le réseau collocatif du mot de tête « migrant » (métrique de dés,  $f > 5$ ).

Ensuite, on traitera le réseau collocatif du mot « français / Français », toujours selon la métrique de dés. À l'exception des collocatifs déjà analysés, il y a aussi des expressions comme « frontière » et « l'intérieur », qui font penser à la protection du pays et à une politique plus stricte envers la migration. Ici, on peut donc voir deux tendances idéologiques opposées : primo, il y a l'acte héroïque de Mamoudou Gassama, et secundo, il y a des débats sur la situation en Méditerranée et la coopération entre les ministres de l'Intérieur français et espagnol quant à la défense des frontières. Le réseau semble donc plus dichotomique que dans le cas des collocatifs du mot « migration ».



**Figure 2 :** Le réseau collocatif du mot de tête « français / Français » (métrique de dés).

## 6. Conclusions

En somme, les résultats de l'étude sont présentés dans les points suivants.

1° En ce qui concerne la comparaison des métriques, il semble que la MI et les dés trouvent les mêmes collocatifs, les réseaux des dés étant plus riches ; toutefois, ceci est causé par de différents niveaux de signification choisis (voir ci-dessus). L'absence des collocatifs dans le score T induit qu'il n'y a pas assez de colligations dans les textes. Il est possible que le discours journalistique ait tendance à varier par défaut, et pas seulement dans le contexte étudié.

2° Les résultats mettent en lumière la focalisation étroite des articles ; la prédominance est gagnée par les organisations qui s'occupent des immigrants, et par des faits divers à valeur négative (le naufrage). Ce souci de détail est dû à la période assez courte qui est couverte par la présente recherche, à la tendance générale du journalisme moderne, et au fait que les articles plus interprétatifs peuvent avoir été exclus de la recherche, étant réservés aux abonnés. La négativité est le principe globalement répandu dans les journaux d'aujourd'hui.

3° Dans le cas du mot de tête « français / Français », la métrique de dés a montré des collocatifs à orientations idéologiques opposées (le personnage de Mamoudou Gassama contre « frontière » et « intérieur »), ce qui évoque une hétéroglossie présente dans les articles. Ceci ne paraît pas être le cas du mot « migration ».



4° Par rapport aux collocations, le mot de tête « migrant » prend le nombre minimal de collocatifs ; cela s'explique par le caractère vague de l'expression, son fonctionnement double (comme adjectif et substantif), et la multitude de contextes dans lesquels elle se trouve.

5° Quant aux interprétations, il faut toujours distinguer le trait stylistique du trait thématique. Bien qu'il soit peu probable que le style d'un auteur importe dans les textes, il se peut qu'il y ait des phénomènes qui sont typiques du journalisme en tant que sphère stylistique, de même que ceux qui partent d'un thème particulier. Pour que l'on puisse distinguer ces deux motivations, il faut procéder à des recherches plus étendues et suivant une direction différente.

## Bibliographie

- BREZINA, Vaclav ; Tony McENERY ; WATTAM, Stephen (2015). "Collocations in Context: A New Perspective on Collocation Networks". *International Journal of Corpus Linguistics*, 20.2, pp. 139-73.
- BRŇÁKOVÁ, Jana (2013). "« L'Unité onomatologique complexe » de Jan Šabršula". *Studia Romanistica*, 13.1, pp. 19-25.
- COSERIU, Eugenio (1967). "Lexikalische Solidaritäten". *Poetica*, 1, pp. 293-203.
- CVRČEK, Václav (2015). "Asociační (kolokační) míry". [online] Disponible sur : [https://wiki.korpus.cz/doku.php/pojmy:asociacni\\_miry](https://wiki.korpus.cz/doku.php/pojmy:asociacni_miry) [cit. 2019-01-14].
- FIRTH, John Rupert (1957). "Modes of Meaning". In: FIRTH, John Rupert. *Papers in Linguistics*. London : Oxford University Press, pp. 190-215.
- FRANK, Cyrille. "Le «story-telling» contre l'information". [online] Disponible sur : <http://www.mediaculture.fr/le-story-telling-contre-linformation/> [cit. 2019-01-14].
- Immigration en Europe*. [online] Disponible sur : <https://www.lemonde.fr/immigration-en-europe/> [cit. 2019-01-14].
- IOM – OMI*. [online] Disponible sur : <https://www.iom.int/fr> [cit. 2019-01-14].
- KŘEN, Michal (2006). "Kolokační míry a čeština: srovnání na datech Českého národního korpusu". In : ČERMÁK, František ; ŠULC, Michal (éds.). *Kolokace*. Praha : NLN, pp. 223-248.
- MANNING, Christopher D. ; SCHÜTZE, Hinrich (2000). *Foundations of Statistical Natural Language Processing*. Cambridge, Massachusetts : MIT Press.
- "Paris : il escalade un immeuble pour sauver un enfant suspendu dans le vide". [online] Disponible sur : <http://www.leparisien.fr/paris-75/paris-il-escalade-un-immeuble-pour-sauver-in-extremis-un-enfant-suspendu-dans-le-vide-27-05-2018-7738266.php> [cit. 2019-01-14].
- PINKER, Steven. "The media exaggerates negative news. This distortion has consequences". [online] Disponible sur : <https://www.theguardian.com/commentis-free/2018/feb/17/steven-pinker-media-negative-news> [cit. 2019-01-14].

*SOS Méditerranée*. [online] Disponible sur : <https://sosmediterranee.org/> [cit. 2019-01-14].  
ŠABRŠULA, Jan (1983). *Základy francouzské lexikologie*. Praha : SPN.

Michal Místecký  
Katedra českého jazyka  
Filozofická fakulta  
Ostravská univerzita  
Reální 5  
701 03 OSTRAVA  
République tchèque

## LES ANGLICISMES SÉMANTIQUES : UN TRAIT DU NÉOFRANÇAIS DU XXI<sup>E</sup> SIÈCLE ?

Radka Mudrochová – Karolína Lipská

Université Charles de Prague

République tchèque

*radka.mudrochova@ff.cuni.cz, kajalip@seznam.cz*

**Résumé.** L'article porte sur la réception progressive des anglicismes sémantiques qui font l'objet de nombreuses études surtout sur le français du Canada. Notre article vise à compléter cette recherche par l'analyse du français européen. Le travail suit un double objectif. La première partie compare les différentes conceptions du terme néofrançais et analyse la réflexion théorique actuelle des emprunts sémantiques en néofrançais. La deuxième partie présente une étude de cas sur deux anglicismes sémantiques, « réaliser » et « assumer », effectuée dans le corpus web *Araneum Francogallicum Maius*. Les résultats de la recherche indiquent que, bien que les deux verbes soient parfois employés dans leur signification motivée par l'anglais, et que cet emploi serve même à créer de nouvelles structures syntaxiques, la signification originelle reste toujours prédominante en français européen.

**Mots clés.** Anglicismes. Emprunts sémantiques. Néofrançais. Champ sémantique. Corpus *Aranea*.

**Abstract. Semantic Anglicisms: A Feature of Néofrançais in the 21<sup>st</sup> Century?** The paper deals with the progressive adoption of semantic anglicisms. A number of studies have been conducted on semantic anglicisms, mostly with Canadian French. Our paper intends to complete the research by an analysis with European French. The aim of the study is twofold. In the first part we compare different conceptions of the term *néofrançais* and we analyse the current theoretical reflection of semantic borrowings in *néofrançais*. The second part presents a case study of two

semantic anglicisms, ‘*réaliser*’ and ‘*assumer*’, conducted on a web corpus *Araneum Francogallicum Maius*. Its results show that, despite the fact that the two verbs can be used in the English meaning, and that this use even creates new syntactic structures, the original meaning is still prevailing in European French.

**Keywords.** Anglicisms. Semantic borrowings. *Néofrançais*. Semantic field. *Aranea Corpora*.

## 1. Introduction

Dès leur premier contact, les langues anglaise et française n’ont probablement jamais cessé d’influer l’une sur l’autre. Au cours de l’histoire, c’était surtout l’anglais qui a subi l’influence de la langue de ses voisins de La Manche, laquelle, avec le latin, a fourni une large partie du lexique anglais. Aujourd’hui, la situation s’est inversée. L’anglais pénètre de plus en plus dans l’espace public ainsi que dans la communication privée et se voit entrer dans quasi toutes les langues du monde globalisé.

L’objectif de cet article ne consiste pas en une présentation de l’influence exercée par l’anglais sur d’autres langues, voire cultures, mais nous voudrions évoquer, par cette étude préliminaire<sup>1</sup>, l’aspect sémantique des anglicismes qui se reflète dans le lexique existant dans la langue cible, le français. L’anglicisme sémantique sera ici compris et présenté en tant que type d’élargissement du champ sémantique d’un mot dont le concept plus détaillé, en outre mis dans le contexte de l’emprunt ou de l’anglicisme, sera évoqué dans les chapitres 2 et 3. Une analyse du corpus (les corpus *Aranea* : cf. chapitre 4.3 dans cet article) plus explicite sera appliquée aux verbes *réaliser* et *assumer*, dont l’emploi dans la signification anglaise est aussi attesté. L’analyse du corpus permettra de quantifier la proportion de cet emploi ; notamment pour le français d’Europe, en contraste avec le français du Québec dans lequel ce phénomène a déjà été observé et étudié (cf. notamment Meney, 1994 ; Forest, 2006). Nous présumons que, dans le monde globalisé, l’influence sémantique des mots anglais sera observable non seulement au Canada, mais de plus en plus également en français européen.

Nous nous rendons compte que la France et le Canada, voire le Québec, représentent deux contextes sociolinguistiques distincts avec des politiques de l’emprunt pas toujours unanimes et identiques, néanmoins l’article vise à faire ressortir des tendances de nouveaux emplois sémantiques, sûrement plus présents et perceptibles au Québec qu’en France, qui, sous l’influence de la *lingua franca*, se propagent tout au long de la variété du français. À savoir, le contexte québécois ne nous sert que de point de départ (une description détaillée plus loin) pour pouvoir effectuer une recherche des anglicismes sémantiques en français

---

<sup>1</sup> Cette étude fait partie d’un projet plus large dont l’objectif vise à décrire d’une manière quantitative ainsi qualitative les emprunts sémantiques en français de France et du Québec. L’article s’inscrit dans le Projet Européen du Développement Régional « Créativité et adaptabilité comme conditions du succès de l’Europe dans un monde interconnecté » (No. CZ. 02.1.01/0.0/0.0/16\_019/0000734) et a bénéficié du soutien du projet de l’Université Charles « Progres Q10 : Le langage dans les changements de temps, d’espace et de culture » et du projet « GA UK No. 622218 Contrastive study of neological borrowings in Czech and in French in the field of Internet-based communication » de la Faculté des Lettres de l’Université Charles.

de France. Il faut aussi souligner que cette contribution, représentant une étude préliminaire, ne reflète que le début, voire un morceau, de nos recherches sur ce point. Cependant elle permet de signaler certaines tendances qui seront développées, par la suite, dans nos travaux.

Pour souligner le côté du français contemporain et le phénomène actuel des emprunts sémantiques, nous avons opté pour la dénomination *néofrançais* empruntée à Jan Šabršula qui le comprend comme la dernière étape du français moderne (Šabršula, 1986 : 13). Cependant, le mot lui-même, avec l'orthographe néo-français, a été inventé par Raymond Queneau, et utilisé pour la première fois dans son livre *Bâtons, chiffres et lettres* publié en 1950 (Chabanne, 2003). Si le dictionnaire *Wiktionnaire* et l'encyclopédie *Wikipédia* proposent des définitions du *néofrançais* (forme d'écriture d'*a priori* selon la rectification orthographique datée de 1990) en citant notamment l'auteur de l'Oulipo et son concept de vouloir remplacer le français standard écrit par de nouvelles techniques d'écriture inspirées par le langage parlé et la phonétique, nous ne trouvons aucune mention dans les dictionnaires traditionnels comme le *Petit Robert*, le *Larousse* ou le *Trésor de la langue française*. Il y a donc une nuance terminologique. D'une part, Šabršula parle du néofrançais comme de l'état de la langue actuelle dans toute sa variété et d'autre part, Queneau le comprend comme une nouvelle écriture basée sur la production orale qui pourrait être comparée au langage SMS, voire à la communication médiée par ordinateur, ou par exemple aux créations de Phil Marso (cf. Mudrochová, 2016). La compréhension de Šabršula (1965, en ligne) ressort, probablement, du raisonnement de Jean Dubois (1961 : 52) qui souligne que le néo-français n'est pas « une nouvelle langue obtenue par la destruction de l'ancienne ; mais le développement de certains éléments et le dépérissement d'autres, à l'intérieur du système de la langue [...] aboutissent à former une structure fondamentalement différente de la précédente » et évoque des phénomènes qui y apparaissent : « envahisseur étranger » ou « malencontreux glissement de sens », « oubli des structures essentielles », donc les emprunts sémantiques y compris. D'où également le choix terminologique apparu dans le titre de cette contribution. Cependant, le *néofrançais* porte, d'après nous, une valeur de nouveauté au moment d'étude de la langue et ne se limite donc pas seulement à sa première apparition terminologique, mais comporte chaque nouvelle évolution de la langue touchant ses différents composants langagiers qu'ils soient grammaticaux, lexicaux, orthographiques sémantiques ou d'autres. Enfin, ce choix terminologique permet d'assembler sous une seule notion toutes les tendances néologiques du français qui s'opposent ou / et développent les règles et les normes, existantes jusqu'à présent ancrées notamment mais pas seulement dans les corpus métalinguistiques.<sup>2</sup> L'une de ces tendances, que nous allons aborder plus en détail dans cette contribution, est représentée par l'élargissement du champ sémantique des verbes choisis dont le corpus est puisé dans la variété diatopique du français québécois, car elle contient plus de calques et d'emprunts sémantiques attestés par des autorités linguistiques (cf. chapitre 4.1) et nous permet d'avoir un corpus de départ pré-existant dont les données peuvent être appliquée à une recherche plus détaillée.

<sup>2</sup> Pour la problématique de la définition de néologisme et des tendances néologiques en français contemporain cf. notamment les travaux du linguiste, néologue Jean-François Sablayrolles (à titre d'exemple 2000, 2017, 2019).

## 2. Emprunt, un envahisseur étranger

En linguistique française, les emprunts sont compris comme des innovations indépendantes qui forment une seule matrice, matrice externe, mise à part par rapport aux autres matrices lexicogéniques du français (cf. notamment : Sablayrolles, 2017 ; Jacquet-Pfau, Sablayrolles, Humbley, 2009 ; Kacprzak, Mudrochová, Sablayrolles, 2019).

Pour ce qui est de la définition de l'emprunt, à titre d'exemple observons quelques-unes proposées par des linguistes cités *supra*. Tandis que Šabršula (1983 : 57) définit l'emprunt comme l'adoption d'un signe d'une langue par une autre langue, Sablayrolles (2017 : 74) parle de : « l'importation dans une langue dite cible, d'un élément appartenant à une autre langue, dite langue source ». Quant à Dubois (1999 : 177), son concept correspond à la définition suivante : « un parler A utilise et finit par intégrer une unité ou un trait linguistique qui existait précédemment dans un parler B (dit langue source) et que A ne possédait pas ».

Si nous limitons la définition aux anglicismes, les auteurs du *Dictionnaire de lexicologie française* (Tournier, Tournier, 2009 : 36) nous apprennent qu'un anglicisme est un « mot ou locution emprunté à l'anglais, avec ou sans modification de la forme, ou encore traduit littéralement et constituant un calque [...] l'emprunt peut aussi ne concerner que le sens : emprunt sémantique », dans ce dernier cas mentionné « seul le signifié est emprunté » (Tournier, Tournier, 2009 : 127).

Un concept plus large de l'anglicisme est proposé par Bogaards (2008 : 57-58) qui inclut dans sa définition non seulement des mots/locutions/expressions mais également d'autres influences de l'anglais qui se répercutent sur d'autres plans que celui du lexique :

Si la définition [de l'anglicisme] doit couvrir tout l'ascendant que l'anglais a exercé et exerce sur le français, il ne suffit pas de parler en termes d'emprunt et il ne faut pas penser aux seuls éléments lexicaux. [...] L'anglicisme devrait donc en premier lieu être défini comme une tendance, une habitude qu'on peut découvrir chez les locuteurs du français et qui se traduit de façons assez diverses dans la langue. [...] Au niveau de la langue même, l'anglicisme peut être défini comme l'ensemble des phénomènes et tendances qui traduisent l'influence de l'anglais sur le français. Et cela va donc des changements dans l'image graphique, via les innovations phonologiques, lexicales, syntaxiques et discursives, aux développements morphologiques récents.

Revenons au concept de l'emprunt sémantique en mentionnant encore Šabršula qui signale que la forme extérieure du mot informe qu'il s'agit d'un emprunt (Šabršula, 1983 : 57). Cependant, cette règle n'est pas applicable à l'emprunt sémantique car « comme ce type d'emprunt n'affecte pas la forme du mot, il passe inaperçu pour la plupart des locuteurs », un constat évoqué par les linguistes Courbon et Paquet-Gauthier (2014). En plus, Paquet-Gauthier précise que l'anglicisme sémantique peut être caractérisé comme : une acception de mot qui intègre des caractéristiques sémantiques propres à un mot de même étymon en anglais (cf. Paquet-Gauthier, 2018).

### 3. Élargissement du champ sémantique : le verbe *supporter* et les recommandations officielles de son emploi en France et au Québec

Même si la détection des emprunts sémantiques est plus difficile que celle des emprunts lexicaux, ils n'échappent pas aux linguistes, puristes, académiciens ou lexicographes qui les intègrent régulièrement dans les corpus métalinguistiques. Prenons l'exemple de notoriété, le verbe *supporter*. En français, le verbe garde le sens du latin classique « porter » et du latin chrétien « endurer », « tolérer » (le *Petit Robert* (PR) 2014) ; en anglais le verbe *to support* signifie entre autres « soutenir qqch, qqn », « donner son appui », « encourager » ou « aider » (*The Oxford Dictionary*, en ligne). Connaissant la signification anglaise, les locuteurs français attribuent cette nouvelle signification également au verbe français. Aussi, la palette de significations du verbe français *supporter* a été également enrichie des significations anglaises. La solution de facilité est trouvée et un anglicisme sémantique est né, dont la datation remonte, d'après le PR, jusqu'en 1963.

Cependant, l'Académie française (AF), et d'autres instances d'État chargées de la protection de la langue, critiquent ou déconseillent l'emploi du verbe en question. Sur le site de l'AF (en ligne) nous trouvons un article, publié en 2011, à propos de *supporter* : « on évitera d'employer ce verbe, formé à partir de l'anglais « to support », pour parler de rencontres sportives et, à plus forte raison, d'autres « compétitions » avec des exemples d'emploi approprié (cf. tableau 1).

On dit	On ne dit pas
<i>Soutenir une équipe, encourager un candidat</i> <i>Soutenir, appuyer un candidat, un parti, leur apporter son appui, son concours</i>	<i>Supporter une équipe, un concurrent</i> <i>Supporter un candidat, un parti</i>

**Tableau 1 :** « On dit / On ne dit pas » du verbe *supporter* (AF, en ligne)

Or, l'AF (*ibid*) ajoute que « le substantif Supporteur peut être employé, sous cette forme francisée et non sous la forme anglaise Supporter, dans le langage sportif ». Nous pouvons lire la même recommandation sur le site *France Terme* (en ligne). Si le verbe *supporter* est complètement déconseillé dans son emploi d'origine anglaise, son dérivé nominal, *supporteur / supportrice*, peut être utilisé sous la forme francisée.

Néanmoins, cette norme n'est pas applicable au Québec où l'Office québécois de la langue française a publié en 2003 sa recommandation pour le verbe *supporter* et ses dérivés :

même si l'emprunt à l'anglais *supporter* ainsi que ses variantes francisées *supporteur* et *supportrice*, qui ont déjà fait l'objet de critiques, sont aujourd'hui couramment employés en français et sont d'ailleurs consignés dans les ouvrages de langue générale, ils sont déconseillés puisqu'ils ne comblent aucune lacune terminologique (citation reprise du site du *Grand dictionnaire terminologique*, en ligne).

Sur la même page, nous trouvons des termes privilégiés pour remplacer la famille *supporter*, dans sa signification empruntée à l'anglais : *partisan* (n. m.), *partisane* (n. f.), *soutien* (n. m. ou f.), *tenant* (n. m.), *tenante* (n. f.) et dans certains contextes aussi le nom *souteneur* (n. m.).

Si nous appliquons la terminologie de Šabršula à l'exemple du verbe *supporter*, nous pouvons constater que le verbe a ainsi élargi son champ sémantique, ce dernier défini par Šabršula (1965 : 263) comme un « système des sens d'un mot ». Il emploie l'approche sémasiologique, en procédant d'une forme à ses différentes fonctions, dans ce cas-là à ses diverses significations. Dans ses *Questions de la macrosémantique* (1965), Šabršula se sert de la notion du *sens d'un mot* sans autres précisions. Une définition plus élaborée est à trouver dans l'article de Ducháček (1963) qui figure parmi les références bibliographiques de Šabršula :

Le sens d'un mot est une réalisation de l'ensemble de la dominante (généralement notionnelle, exceptionnellement expressive) et des composants secondaires notionnels, expressifs [...], grammaticaux [...] et fonctionnels [...]. La difficulté principale est le fait que leur nombre, leur importance et leur rapport n'est pas, en règle générale, constant. Il existe des différences générationnelles, dialectologiques, de couche [...], voire individuelles. [...] »<sup>3</sup> (Ducháček, 1963 : 241)

En ce qui suit, Ducháček affirme que, lors du développement d'une langue, les composants secondaires peuvent prendre de l'importance et devenir par la suite la dominante. Le résultat de ce processus est le changement dans le sens du mot. Appliquons cette définition sur la question des anglicismes sémantiques. Nous pouvons présumer que les significations anglaises entrent au fur et à mesure dans le néo français et, en tant que leurs composants secondaires notionnels, elles élargissent le champ sémantique des mots en question ; pourtant, elles ne sont probablement pas, pour l'instant, devenues la dominante. L'analyse suivante, ou plutôt son échantillon, nous permettra de vérifier si, et dans quelle mesure, cette supposition est vraie.

---

<sup>3</sup> *Význam slova je realizací souhrnu dominanty (zpravidla nocionální, výjimečně expresivní) a vedlejších komponentů nocionálních, expresivních (afektivních a volních), gramatických (příslušnost k určitému druhu slov, charakter slovního skladu) a funkčních (např. možnost užití jen v určitých kontextech, situacích nebo společenských prostředích). Hlavní potíž je v tom, že jejich počet, závažnost a vzájemný poměr není zpravidla zcela konstantní. Rozdíly bývají generační (časové), dialektické (místní), vrstevné (podle společenských tříd a podle skupin lidí určitého zaměstnání nebo určitého společného zájmu) a dokonce i individuální (podle vzdělání, zkušeností, povahy, společenského nebo náboženského přesvědčení atd.) a příležitostně (afektivní zbarvení dané okolnostmi). Nous traduisons et simplifions.*



## 4. Analyse du corpus - une étude de cas

### 4.1 Les « vieux » vs les « nouveaux » anglicismes

La deuxième partie de l'article vise à étudier les anglicismes sémantiques de manière empirique et confronter la base théorique présentée *supra* avec les données sur le vrai usage<sup>4</sup> de la langue actuelle, fournies par le corpus web *Araneum* (cf. chapitre 4.3. dans cet article). Vu le grand nombre de lexèmes français pour lesquels la tendance d'adopter le sens anglais<sup>5</sup> a déjà été observée, nous avons opté pour une étude de cas, focalisée sur deux verbes.

Dans la première partie de l'analyse du corpus nous avons choisi un anglicisme sémantique de notoriété, le « vieux » anglicisme : le verbe *réaliser*, employé dans le sens anglais *to realise* (« se rendre compte »). Tout comme l'anglicisme sémantique *supporter*, il n'est ni rare, ni particulièrement nouveau<sup>6</sup>, donc, quant à ces deux verbes, nous ne pouvons plus parler de néologismes. Le statut néologique d'un mot est évidemment une notion très problématique et jamais strictement délimitée ; pour l'instant, nous la réservons aux mots – ou, dans ce cas-là, aux significations – attestés, mais pas encore enregistrés dans un dictionnaire de référence (Sablayrolles, 2000). L'anglicisme sémantique *réaliser* a ainsi été analysé en tant que phénomène pas du tout récent, mais très actuel, peut-être plus que jamais, vu l'influence omniprésente de l'anglais dans le monde globalisé.

Pour la seconde partie, nous avons cherché d'autres cas, moins connus, bien que déjà observés au moins pour le Québec. L'observation de la situation au Québec nous a servi de point de départ pour le travail sur le français européen, notamment en offrant une base des données solide des anglicismes potentiels à examiner. C'est la *Banque de dépannage linguistique (BDL)* canadienne (*BDL*, en ligne) qui nous a considérablement facilité cette tâche, en ayant déjà publiée la liste des anglicismes sémantiques attestés au Québec. De cette liste, présentée dans le chapitre suivant, nous avons choisi un verbe pour notre analyse, à savoir le verbe *assumer*, que l'on peut appeler un anglicisme sémantique « nouveau », n'étant pas attesté dans le dictionnaire de référence (*PR* 2019, en ligne).

### 4.2 Base des données des verbes – anglicismes sémantiques

La *BDL* enregistre les anglicismes attestés au moins au Québec, dont 148 sont les emprunts sémantiques (*BDL*, en ligne). Nous n'avons réservé notre étude qu'aux verbes. Le tableau suivant montre (cf. tableau 2) tous les 47 verbes – anglicismes sémantiques, enregistrés par la *BDL*, dont les verbes *réaliser* et *assumer* ont été choisis pour l'analyse du corpus. Leur emploi est d'habitude jugé fautif sur le site. Les verbes en gras figurent parmi les

<sup>4</sup> C.-à-d. l'emploi attesté dans le corpus de la langue actuelle (ici : *Araneum Francogallicum Maius*, voir *infra*).

<sup>5</sup> Notamment au Québec (*BDL*, en ligne), cf. le tableau 2.

<sup>6</sup> *PR* (2014) le date déjà de 1895 (*réaliser*).

anglicismes sémantiques mentionnés par Meney (1994 : 936) quand il présente différents types des anglicismes en français du Canada<sup>7</sup>.

<b>verbe</b>	<b>sens de l'anglicisme sémantique</b>
<i>accommoder</i>	rendre service consentir, loger ( <i>to accommodate</i> )
<i>acter</i>	jouer, interpréter, agir, intervenir ( <i>to act</i> )
<i>adresser</i>	aborder (un problème), s'attaquer (à une tâche), parler à qqn ( <i>to address</i> )
<i>affecter</i>	concerner, toucher, viser, intéresser ( <i>to affect</i> )
<i>anticiper</i>	prévoir, espérer, s'attendre à, appréhender ( <i>to anticipate</i> )
<i>apprécier</i>	souhaiter, aimer - <i>j'apprécierais</i> ( <i>to appreciate</i> )
<i>assumer</i>	penser, croire, supposer, présumer, considérer que ( <i>to assume</i> )
<i>aviser</i>	donner un avis, des conseils ( <i>to advise</i> )
<i>charger</i>	facturer, faire payer, demander un prix ( <i>to charge</i> )
<i>collecter</i>	recueillir les impôts - percevoir, se faire payer ( <i>to collect</i> )
<i>compléter</i>	remplir, exécuter, réaliser, accomplir ( <i>to complete</i> )
<i>couper</i>	expressions telles que <i>couper les dépenses, les prix</i> ( <i>to cut</i> )
<i>disposer</i>	jeter, régler, éliminer, se débarrasser de, réfuter ( <i>to dispose of</i> )
<i>élaborer</i>	développer, commenter, discourir, expliquer ( <i>to elaborate</i> )
<i>encourir</i>	subir, engager, contracter - en finances ( <i>to incur</i> )
<i>endosser</i>	approuver, appuyer, se porter garant de ( <i>to endorse</i> )
<i>exonérer</i>	libérer d'une accusation, disculper, innocenter ( <i>to exonerate</i> )
<i>identifier</i>	indiquer son identité, se présenter, nommer ( <i>to identify</i> )
<i>ignorer</i>	ne pas tenir compte de, négliger ( <i>to ignore</i> )
<i>initier</i>	être à l'origine de qqch, amorcer, prendre l'initiative ( <i>to initiate</i> )
<i>interférer</i>	s'immiscer, se mêler de ce qui ne regarde pas qqn, s'ingérer ( <i>to interfere</i> )
<i>joindre</i>	devenir membre d'une association, adhérer à un parti ( <i>to join</i> )
<i>localiser</i>	trouver, découvrir, joindre, retrouver ( <i>to localise</i> )
<i>loger</i>	<i>loger</i> + COD ( <i>loger un appel, un grief, une plainte</i> ), déposer ( <i>to lodge</i> )
<i>nominer</i>	sélectionner - <i>nominé</i> = sélectionné, cité, en lice ( <i>to nominate</i> )
<i>opérer</i>	exploiter, faire affaire, exercer ses activités ( <i>to operate</i> )
<i>partir</i>	fonder, créer, lancer (ne organisation) - certaines expressions
<i>placer</i>	passer (une commande), inscrire, formuler (un grief), faire
<i>pratiquer</i>	s'exercer à une activité, <i>se pratiquer</i> ( <i>to practice</i> )

<sup>7</sup> Meney (1994 : 936) parle encore des verbes *paver* (goudronner) et *seconder* (appuyer) qui ne sont pas présents dans la BDL. Néanmoins, les listes dans Meney (1994) ne sont pas complètes et servent pour illustration seulement ; il est ainsi fort probable qu'un nombre considérables d'autres anglicismes du tableau 2 ont été employés au Canada déjà en 1994 (l'année de parution de l'article de Meney).

<i>prévaloir</i>	exister, se produire, avoir cours ( <i>to prevail</i> )
<i>procéder</i>	sans complément : commencer, entreprendre, poursuivre ( <i>to proceed</i> )
<i>questionner</i>	mettre en doute, douter de, contester, s'interroger sur ( <i>to question</i> )
<i>rapporter</i>	dénoncer, déclarer, signaler ; pron. se présenter, se porter ( <i>to report</i> )
<i>réaliser</i>	se rendre compte, prendre conscience ( <i>to realise</i> )
<i>reconditionner</i>	remettre en bon état, à neuf, réviser, restaurer
<i>référer</i>	envoyer à, diriger vers, adresser à, faire allusion à
<i>regarder</i>	sembler, avoir l'aire, s'annoncer - ça regarde bien, calque de <i>to look</i>
<i>relocaliser</i>	déménager, déplacer, reloger, transférer qqn ( <i>to relocate</i> )
<i>rencontrer</i>	faire ce qu'une situation demande, régler, répondre à un besoin ( <i>to meet</i> )
<i>résulter en</i>	être la cause de, mener à ( <i>to result in</i> )
<i>sauver</i>	épargner, économiser, ménager, sauvegarder ( <i>to save</i> )
<i>se faire carter</i>	ou <i>carter</i> , (se faire) demander ses cartes d'identité ( <i>to card</i> )
<i>s'enregistrer</i>	pour les personnes : s'inscrire (à l'hôtel)
<i>suggérer</i>	recherche, statistique : (sembler) indiquer, porter à croire ( <i>to suggest</i> )
<i>supporter</i>	encourager, soutenir, appuyer ( <i>to support</i> )
<i>transférer</i>	affecter à un poste, changer de véhicule, mettre en communication
<i>venir (être offert)</i>	être fabriqué, proposé, servi, exister, se vendre ( <i>to come with, in...</i> )

**Tableau 2 :** Les anglicismes sémantiques – verbes, attestés au Québec (*BDL*)

Ces anglicismes sémantiques ont été observés au Québec<sup>8</sup>. La question se pose s'ils sont à trouver également dans le français d'Europe qui fait notamment l'objet de notre étude.

### 4.3 Recherche dans le corpus

Dans l'objectif d'obtenir le matériel linguistique le plus récent possible, nous avons opté pour le corpus *Araneum Francogallicum Maius, version 15.03*<sup>9</sup> (*AFM* ; Benko, 2015) regroupant des textes automatiquement tirés de différents sites Internet, datés des années 2013-2015<sup>10</sup>. L'avantage de ce corpus est notamment sa taille et le fait qu'il contient des textes de la langue actuelle. En revanche, le problème général des corpus web est leur représentativité (Čermák, 2017 : 83). De plus, il faut naturellement tenir compte que les

<sup>8</sup> Certains verbes sont évidemment des emprunts de longue date et sont employés également en France, dont les plus connus *réaliser* et *supporter*, d'autres sont plus récents, p.ex. l'emploi motivée par l'anglais du verbe *localiser* (*BDL*, en ligne). Pour plus de détails sur chaque verbe cf. *BDL*, en ligne.

<sup>9</sup> *French Web* (crawled in 2013 & 2015, version 1.3.00) 1,20 G (build #a045), 1 200 004 721 tokens (*Available corpora*, en ligne).

<sup>10</sup> Les sites eux-mêmes peuvent évidemment dater des années précédentes. Pourtant, nous considérons les textes des sites Internet globalement comme représentant la langue actuelle.

corpus ne présentent qu'un échantillon de l'usage de la langue. Cela est particulièrement pertinent pour notre sujet qui touche l'*existence* même des anglicismes sémantiques. Une analyse sémantique des données est par son caractère nécessairement une analyse qualitative et il faut toujours interpréter les résultats avec prudence. L'apparition d'un anglicisme sémantique ne signifie pas du tout la disparition du sens originel et, d'un autre côté, l'absence de l'anglicisme dans notre échantillon ne constitue pas une preuve négative du phénomène en question. Cependant, nous voyons dans les corpus un outil très pratique qui fournit de précieuses informations sur les structures linguistiques employées dans l'usage réel. De surcroît, le caractère actuel du corpus *AFM* en fait une source unique pour la recherche de divers phénomènes néologiques. Dans notre travail nous nous sommes servis de l'interface *KonTex*<sup>11</sup> du Département du Corpus national tchèque permettant un accès facile dans le corpus *Araneum*.

Les séquences recherchées étaient pareilles pour les deux verbes, *réaliser* et *assumer*. Nous avons cherché le lemme *réaliser* et *assumer* en forme non pronominale<sup>12</sup> et la recherche a été limitée par les métadonnées uniquement aux domaines *.fr*, *.be*, *.ch*, *.lu*, *.mc*. Les séquences recherchées (requêtes en CQL) étaient les suivantes :

```
[!lemma=<<me|te|se|nous|vous>>][lemma=<<réaliser>>]13
[!lemma=<<me|te|se|nous|vous>>][lemma=<<assumer>>]
```

La première requête a généré 144 098 occurrences, dont l'échantillon de 500 a été analysé. La deuxième requête a trouvé 13 000, dont l'échantillon de 500 a été analysé.

Pour chacun des verbes nous nous sommes posées deux questions principales :

1. Peut-on enregistrer des emplois qui signifieraient qu'il s'agit d'un anglicisme sémantique en français d'Europe ?
2. Les occurrences de l'emploi dans le sens anglais, ont-elles quelque chose en commun (contexte, site Internet, structure syntaxique...) ?

#### 4.4 Résultats

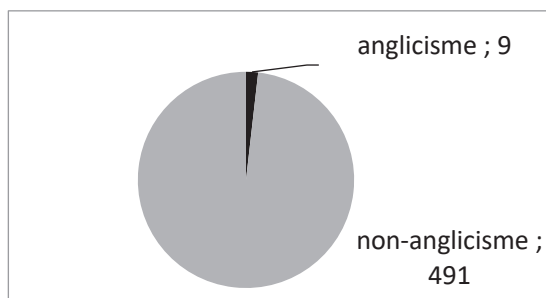
##### Le verbe *réaliser*

Quant au verbe *réaliser*, bien qu'il soit attesté comme un anglicisme sémantique depuis déjà 120 ans, cet emploi semble toujours très minoritaire dans le corpus. Sur 500 occurrences analysées, seulement 9 ont été jugées avec certitude d'avoir une signification anglaise (voir le graphique 1).

<sup>11</sup> Pour plus d'informations voir Cvrček, Richterová (2017).

<sup>12</sup> Les formes pronominales (*se réaliser*, *s'assumer*; PR 2014) ont été exclues car nous n'avons pas attendu de les trouver dans une signification anglaise.

<sup>13</sup> Il faut noter que l'étiquetage du corpus *AFM* est souvent imprécis, voir fautif, et que la recherche des lemmes ne trouve pas toutes les occurrences du lexème en question. Néanmoins, pour notre étude, limitée aux échantillons de 500 occurrences au maximum, la recherche des lemmes paraît suffisante.



**Graphique 1** : La proportion des emplois anglais et français de *réaliser*

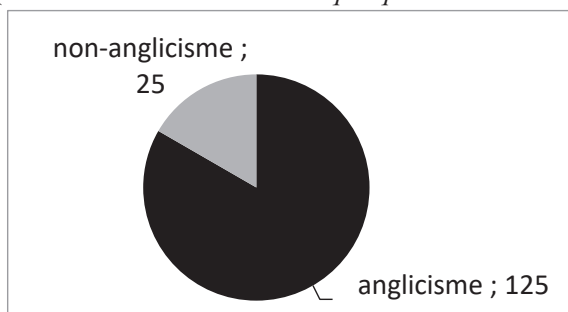
Sur 9 occurrences de la signification anglaise, 7 sont apparues dans la structure syntaxique *réaliser que*, correspondant à *to realise that* en anglais, où le verbe a été suivi par une complétive, cf. l'exemple [1] :

[1] *Aujourd'hui, je réalise que cette attente est vaine.* (AFM)

Dans deux cas<sup>14</sup>, le verbe *réaliser* a été suivi par un GN COD. Toutes les 9 occurrences ont été révélées dans la voix active. Suite à ces résultats, nous avons encore analysé la structure *réaliser que*. La séquence recherchée

[!lemma=<<me|te|se|nous|vous>>][lemma=<<réaliser>>][lemma=<<que>>]

a donné 2 864 résultats, dont l'échantillon de 150 a été analysé. Et effectivement, la structure *réaliser que* + une complétive ne semble apparaître dans l'emploi anglais. Dans plus de 83 % des occurrences de cette structure, le verbe a été employé dans la signification motivée par l'anglais (graphique 2). La signification française était présente surtout dans la structure *ne que* (comme dans « *il n'a réalisé que quatre bâtiments* »).



**Graphique 2** : La proportion des emplois anglais et français de *réaliser que*

<sup>14</sup> *Je réalise la chance que j'ai de pouvoir le faire [...]* (AFM) et *Mais ne parler que des échecs sans réaliser tout ce qui fut obtenu [...]* (AFM).

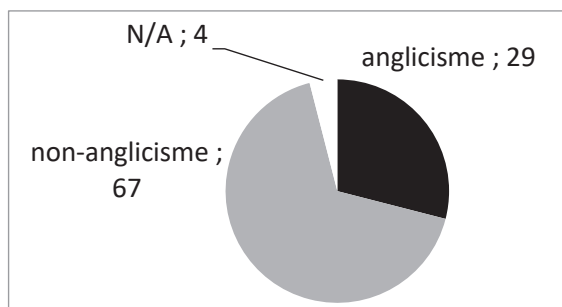
Nous pouvons ainsi constater que, pour ce qui est du verbe *réaliser*, en général, l'emploi avec la signification motivée par l'anglais est toujours minoritaire par rapport à l'emploi originel, ce qui indique que la dominante notionnelle reste intacte. Néanmoins, l'anglicisme sémantique a créé une structure syntaxique particulière de *réaliser que* par laquelle la valence du verbe a été élargie de la subordonnée complétive.

### Le verbe *assumer*

Quoique le verbe *assumer* figure sur la liste des anglicismes sémantiques de la *BDL*, la signification anglaise de *penser*, *supposer* ou *présumer* n'a été observée avec certitude que pour 2 sur 500 occurrences, à savoir dans les phrases suivantes :

- [2] *Et assumer qu'un Premier secrétaire issu de la faveur du prince n'aura ni légitimité ni autorité pour s'imposer comme un partenaire du gouvernement ni comme arbitre de nos affaires internes ? (AFM)*
- [3] *Avec un volume de 100 Mt sur 500 Mt, cette hypothèse est discutable sauf si l'on assume que le matériau n'est produit que s'il trouve sa place sur le marché. (AFM)*

Cependant, contrairement au verbe précédent, il a été plus difficile de distinguer les deux emplois, car, *primo*, les significations française et anglaise sont plus proches l'une de l'autre et, *secundo*, les deux peuvent entrer dans la même structure *assumer que*. Quand nous recherchons cette structure précise, le corpus offre exactement 100 résultats (pour les domaines francophones européens), dont presque un tiers ont été identifiés comme ayant la signification anglaise, cf. le graphique 3 (vu la proximité des deux significations, dans 4 cas nous n'avons pas pu décider pour l'une ou l'autre) :



**Graphique 3** : La proportion des emplois anglais et français d'*assumer que*

Nous avons discerné que, bien qu'enregistré par la *BDL* pour le français canadien, la signification anglaise du verbe *assumer* semble plutôt sporadique en français européen, quoiqu'il y existe. Tout comme le verbe *réaliser*, le verbe *assumer* est dans sa signification anglaise lié à une structure concrète reflétant celle de la langue source (*assumer que – to assume that*).

La question se pose si la différence dans la proportion de la signification motivée par l'anglais pour les deux verbes (9 sur 500 pour *réaliser* et 2 sur 500 pour *assumer*) a une signification statistique, c.-à-d. s'il est possible de conclure que le verbe *réaliser* est employé dans le sens anglais plus fréquemment que le verbe *assumer*. Pour trouver la réponse, nous nous sommes servis du test paramétrique khi carré ( $\chi^2$ )<sup>15</sup> qui sert à calculer la probabilité de pouvoir rejeter l'hypothèse nulle, donc d'attribuer une signification statistique à la différence observée dans la série des données (Volín, 2007 : 124-125). Le  $\chi^2$  élevé corrèle négativement avec la probabilité de l'hypothèse nulle. Pour nos données, le  $\chi^2$  s'élève à 4,5041 et la probabilité de l'hypothèse nulle (p) à 0,033814. Globalement, ces chiffres indiquent une certaine signification statistique (p < 0,05) des données ; pourtant, en raison du nombre tellement négligeable des anglicismes, il est plus pertinent de dire que la différence se trouve plutôt au seuil de la signification que d'en être supérieure.

En guise de conclusion de l'analyse du corpus, il est à constater que les deux verbes analysés se comportent de manière semblable. Bien que le « vieux » anglicisme sémantique *réaliser* soit légèrement plus fréquent, le nombre de résultats pour les deux (9 et 2) est trop dérisoire pour recevoir une plus grande signification statistique. Les deux verbes sont toujours plus fréquents dans leur emploi français, néanmoins, dans les structures particulières qui sont exigées par l'anglicisme, la proportion de la signification motivée par l'anglais est considérable, voire majoritaire – pour le verbe *réaliser*.

## 5. Conclusion

La question de recherche principale, que nous avons formulée, était si et dans quelle mesure l'adoption des anglicismes sémantiques est reflétée dans le corpus du français européen actuel. L'analyse indique que les anglicismes sémantiques pénètrent au fur et à mesure le néofrançais d'Europe, tout comme ils le font, depuis des décennies, au Canada. Seule la présence des anglicismes dans le corpus indique que cet emploi est *possible*, donc il doit être pris en considération par les linguistes. De plus, dans le cas des deux verbes analysés il a été montré que les anglicismes sémantiques exigent des structures particulières qui reflètent les structures anglaises ; ici : *réaliser que* et *assumer que*, dont la première semble réservée uniquement à la signification motivée par l'anglais.

La présente étude est loin d'être exhaustive. Le but principal consistait surtout dans le fait d'attirer l'attention au phénomène des anglicismes sémantiques qui, n'étant pas nouveaux, gagnent de plus en plus en actualité dans la langue d'aujourd'hui et des recherches qui seront poursuivies de cette manière pourront apporter plus de résultats, ou de lumière sur ce phénomène fort intéressant au sein de la matrice externe.

<sup>15</sup> Utilisant le calculateur en ligne (*Chi-Square Calculator*, en ligne).

## Bibliographie

- Available corpora. *KonText* [online]. © Institute of the Czech National Corpus, © Lexical Computing Ltd., © NLP Centre FI MU, 2018 [cit. 2018-12-15]. Disponible sur : <https://kontext.korpus.cz/corpora/corplist>.
- BDL : *Emprunts sémantiques. Banque de dépannage linguistique* [online]. Office québécois de la langue française [cit. 2019-01-21]. Disponible sur : [http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit\\_bdl.asp?Th=1&Th\\_id=266](http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit_bdl.asp?Th=1&Th_id=266).
- BENKO, Vladimír (2015). *Araneum Francogallicum Maius, verze 15.03*. Ústav Českého národního korpusu FF UK, Praha 2015 [cit. 2018-12-15]. Disponible sur : <http://www.korpus.cz>.
- BOGAARDS, Paul (2008). *On ne parle pas français : la langue française face à l'anglais*. Bruxelles : De Boeck Duculot.
- Chi-Square Calculator. *Social Science Statistics* [online]. Jeremy Stangroom [cit. 2019-01-21]. Disponible sur : <https://www.socscistatistics.com/tests/chisquare2/default2.aspx>.
- COURBON, Bruno ; PAQUET-GAUTHIER, Myriam (2014). “Faux amis / vrais ennemis : réutilisations de la notion d'anglicisme dans le discours métalinguistique au Québec”. In : Lecolle, Michelle (coord.). *Le discours et la langue 6-1, Métalangage et expression du sentiment linguistique profane*, pp. 143-173.
- CHABANNE, Jean-Charles (2013). “Queneau et la linguistique. Partie 2 : Queneau lecture de J. Vendryès. De la linguistique à la philosophie du langage”. In : *Actes du Colloque Raymond Queneau et les langages* (Thionville, octobre 1992). Temps Mêlés-Documents Queneau, 1993, pp. 39-55. <hal-00921911> .
- CVRČEK, Václav; RICHTEROVÁ, Olga (2017). “KonText Interface Manual”. *WIKI Český národní korpus* [online]. Czech National Corpus (LM2015044; 2016-2019) [cit. 2018-12-15]. Disponible sur : <http://wiki.korpus.cz/doku.php/en:manualy:-kontext:index>.
- ČERMÁK, František (2017). *Korpus a korpusová lingvistika*. Praha: Univerzita Karlova, Nakladatelství Karolinum.
- DEROY, Louis (1956). *L'emprunt linguistique*. Paris : Les Belles Lettres.
- DUBOIS, Jean. (1999). *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*. Paris : Larousse.
- DUBOIS, Jean. (1961). “Le “Néo-français”. Réalité ou illusion”. *La Pensée*, 96, pp. 52-67 [cit. 2018-12-15]. Disponible sur : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5816197q/f54.item.r=n%C3%A9o->.
- DUCHÁČEK, Otto (1963). “Různé typy významových vztahů a problematika jazykových polí”. *Slovo a slovesnost*, 24.4, pp. 238-244.
- FOREST, Jean (2006). *Les anglicismes de la vie quotidienne des Québécois : essai*. Montréal (Québec) : Triptyque.
- JACQUET-PFAU, Christine ; NAPIERALSKI, Andrzej ; SABLAYROLLES, Jean-François (2018). *Emprunts néologiques et équivalents autochtones. Études interlangues*. Łódź : Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego.



- JACQUET-PFAU, Christine ; SABLAYROLLES, Jean-François ; HUMBLEY, John (2009). “Emprunt, créations “sous influence” et équivalents”. *Passeurs de mots, passeurs d’espoir : lexicologie, terminologie, traduction face au défi de la diversité*, Lisbonne : Éditions des Archives Contemporaines et Agence universitaire de la francophonie, pp. 325-339.
- KACPRZAK, Alicja ; MUDROCHOVÁ, Radka ; SABLAYROLLES, Jean-François (éds.) (2019). *L’EMPRUNT EN QUESTION(S), conceptions, réceptions, traitements lexicographiques*. Limoges : Lambert Lucas.
- MENEY, Lionel (1994). “Pour une typologie des anglicismes en français du Canada”. *The French Review*, 67 (6 Special on Québec), pp. 930-943.
- MUDROCHOVÁ, Radka (2016). “Réécritures de Phil Marso – un cours de SMS/PMS sur l’exemple de *la font’Nj’M*”. *Studia Romanistica*, 16.2, pp. 59-72.
- PAQUET-GAUTHIER, Myriam (2018). “Changements sémantiques sous l’influence de l’anglais : le cas de quatre « emprunts de sens » en français au Québec (1992-2012)”. *Emprunts néologiques et équivalents autochtones. Études interlangues*. Łódź : Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego, pp. 199-226.
- QUENEAU, Raymond (1950). *Bâtons, chiffres et lettres*. Paris : Gallimard.
- REY, Alain et al. (2014). *Le Petit Robert*. Paris : Petit Robert.
- REY, Alain et al. (2019). *Le Petit Robert*. Paris : Petit Robert [cit. 2018-12-15]. Disponible sur : <https://pr.bvdep.com/robert.asp>, 12.09.2018.
- SABLAYROLLES, Jean-François (2000). *La néologie en français contemporain. Examen du concept et analyse de productions néologiques récentes*. Paris : H. Champion.
- SABLAYROLLES, Jean-François (2017). *Les néologismes. Créer des mots français aujourd’hui*. Le Monde, Garnier.
- ŠABRŠULA, Jan (1965). “K některým otázkám makrosémantiky (Na okraj romanistických prací o tzv. sémantických polích)”. *Slovo a slovesnost*, 26.3, pp. 262-267.
- ŠABRŠULA, Jan (1983). *Základy francouzské lexikologie*. Praha : SPN.
- ŠABRŠULA, Jan (1986). *Vědecká mluvnice francouzštiny*. Praha : Academia.
- TOURNIER, Nicole ; TOURNIER, Jean. (2009). *Dictionnaire de lexicologie française*. Paris : Ellipses.
- VOLÍN, Jan (2007). *Statistické metody ve fonetickém výzkumu*. Praha : Epoque.
- WINTER-FROEMEL, Esme (2009). “Les emprunts linguistiques. Enjeux théoriques et perspectives nouvelles”. *Neologica*, 3, pp. 79-122.

### Sitographie

- France Terme*, <http://www.culture.fr/franceterme>, consulté le 12.12.2018.
- Grand dictionnaire terminologique*, <http://www.granddictionnaire.com>, consulté le 18.12.2018.
- Académie française*, <http://www.academie-francaise.fr>, consulté le 23.12.2018.
- Larousse*, <http://www.larousse.fr>, consulté le 11.10.2018.
- Oxford English Dictionary*, <http://www.oed.com>, consulté le 12.12.2018.

*Wikipédia*, <http://www.wikipedia.fr>, consulté le 23.12.2018.

*Wiktionnaire*, [http://www. https://fr.wiktionary.org/](http://www.https://fr.wiktionary.org/), consulté le 16.11.2018.

*Trésor de la langue française*, <http://atilf.atilf.fr>, consulté le 15.09.2018.

Radka Mudrochová, Karolína Lipská  
Ústav románských studií  
Filozofická fakulta  
Univerzita Karlova  
Nám. Jana Palacha 2  
116 38 PRAHA 1  
République tchèque

## LA PLACE DE LA SYNTAXE DANS LA CONCEPTION ŠABRŠULIENNE DE LA LANGUE

Ondřej Pešek

Université de Bohême du Sud  
République tchèque  
*onpesek@ff.jcu.cz*

**Résumé.** Jan Šabršula a formulé une théorie originale de la langue, cette théorie représente une école à part au sein du foyer structuraliste pragois. Le modèle qu'il propose est un modèle stratificationnel basé sur le programme sémiologique saussurien. L'objectif de cette étude est de montrer les spécificités de cette conception šabršulienne : après en avoir esquissé les caractéristiques générales, nous nous concentrons plus particulièrement sur la syntaxe et sur la place qu'elle occupe au sein de cette théorie. Nous analysons les notions qui apparaissent dans les passages šabršuliens relatifs à la syntaxe et qui sont, en même temps, fondamentales pour d'autres théories syntaxiques modernes (modèles et règles ; valence ; l'aspect génératif).

**Mots clés.** Jan Šabršula. Syntaxe. Sémiologie. Structuralisme. Modèle stratificationnel. Romanistique tchèque.

**Abstract. The Place of Syntax in Šabršula's Model of Language.** Jan Šabršula formulated an original theory of language, this theory represents a particular school within the Prague structuralist centre. The model he proposes is a stratificational model based on Saussure's semiological program. The aim of this study is to show the specifics of Šabršula's concept: after having outlined the general characteristics, we focus more particularly on syntax and the place it occupies within this theory. We analyse the notions that appear in the passages in which J. Šabršula deals with syntax and which are, at the same time, fundamental for other modern syntactic theories (models and rules; valency; generative aspect).

**Keywords.** Jan Šabršula. Syntax. Semiology. Structuralism. Stratificational model. Czech Romance studies.

## 1. Introduction

Jan Šabršula, linguiste éminent et penseur hardi, a formulé une théorie originale de la langue, cette théorie représente une école à part au sein du foyer structuraliste pragoise<sup>1</sup>. L'objectif de cette étude est de montrer les spécificités de cette conception šabršulienne : après en avoir esquissé les caractéristiques générales, nous nous concentrerons plus particulièrement sur la syntaxe et sur la place qu'elle occupe au sein de cette théorie.

## 2. La base sémiologique

La théorie de J. Šabršula, qui procède de la tradition structurale et fonctionnelle pragoise, remet au centre d'intérêt le programme sémiologique saussurien. J. Šabršula souligne avec beaucoup d'insistance que l'analyse et la description des faits linguistiques ne peuvent être effectuées que sur la base d'une théorie scientifique du signe. Inspiré par Mathesius (1961 : 10), J. Šabršula affirme que la langue est un système de potentialités qui s'actualisent dans les textes. C'est précisément sur la base de cette distinction entre le système virtuel et le texte actuel que J. Šabršula propose de nuancer la dichotomie saussurienne signifiant – signifié en distinguant d'un côté le couple dénotant – dénoté, qui relève du système, et de l'autre côté le couple désignant – désigné, qui relève du texte. Comme le précise J. Šabršula (1989 : 285) :

Le dénotant est la « forme » virtuelle du signe (engramme dans le système nerveux), le signifiant est l'expression (forme) du signe réalisé ; le dénoté est le corrélat notionnel du signe dans le système, dans la langue. Le signe ainsi constitué fonctionne comme désignant dans le texte, son contenu, précisé dans le contexte, en parole, est désigné. Le désignant avec son désigné sont reliés par la relation de désignation.

La conception globale de la langue de J. Šabršula est basée sur ce principe sémiologique. Il est au cœur de toutes ses réflexions théoriques, qui se distinguent par une cohérence scientifique remarquable. La place que réserve J. Šabršula à la syntaxe dans le système et dans le fonctionnement de la langue est donc tributaire de ce modèle global.

## 3. Modèle stratificationnel de J. Šabršula

Au niveau général, le modèle šabršulien de la langue est un modèle stratificationnel. Conformément à la tradition pragoise, J. Šabršula affirme que la langue est un système de

---

<sup>1</sup> Les termes « école » et « foyer pragoise » sont employés ici conformément à l'usage de Hoskovec (2008).

systèmes hiérarchisé, comportant plusieurs niveaux<sup>2</sup> d'éléments constructionnels et délimités selon le principe sémiologique (cf. ci-dessus). La terminologie qu'utilise J. Šabršula pour nommer ces éléments est particulière et originale. Ces choix terminologiques inusités représentent d'ailleurs l'une des raisons principales pour lesquelles la conception šabršulienne n'a jamais connu une grande diffusion et n'a pas été communément adoptée, ne fût-ce que dans le cercle étroit de romanisants tchèques. Il faut cependant admettre que vu ses positions théoriques et méthodologiques, J. Šabršula ne pouvait pas procéder autrement. En proposant une théorie personnelle du fonctionnement du signe linguistique, il a postulé de nouvelles catégories notionnelles et en les nommant, il voulait éviter la confusion avec d'autres approches établies. Ensuite, J. Šabršula a été très soucieux de la motivation étymologique des termes, soulignant que les termes proposés dans le cadre d'une théorie devraient tenir compte des propriétés définitoires des phénomènes que les termes sont censés de nommer. C'est ainsi qu'il refuse le terme de « phonème<sup>3</sup> » et propose de le remplacer par le terme de « plème<sup>4</sup> » : « phonème » est lié uniquement à la forme sonore, alors que les éléments distinctifs non significatifs du plan de l'expression peuvent être réalisés par d'autres moyens formels – les graphèmes par exemple. Pour les mêmes raisons étymologiques, il ne retient pas non plus le terme de « morphème ». En effet, cette dénomination traditionnelle renvoie à la forme uniquement<sup>5</sup>, alors que le trait définitoire du « morphème » est de signifier. Le modèle stratificationnel de J. Šabršula comporte trois niveaux, chacun de ces niveaux correspond à un type d'unité constructionnelle postulée conformément à la théorie du fonctionnement du signe linguistique :

1. Unités distinctives non significatives : les plèmes. Les plèmes de la norme orale sont des phonèmes, les plèmes de la norme écrite sont des lettres.
2. Unités significatives non énonciatives : les sémions et les sous-sémions.<sup>6</sup>
3. Unités significatives énonciatives : les épisémions<sup>7</sup>. Les épisémions regroupent les sémions et les retotalisent au niveau de la désignation. Résultats de l'activité énonciative, les épisémions sont d'une complexité différente.<sup>8</sup>

<sup>2</sup> Dès la période classique, la linguistique pragoise conçoit la langue comme un système des systèmes hiérarchisé (cf. Havránek, 1940), cette hiérarchie systémique étant représentée à l'aide de plusieurs modèles stratificationnels. Nous pouvons citer ceux de Bohumil Trnka (1966), de Petr Sgall (1967) ou de František Daneš (1971). À propos de la notion de niveau dans la linguistique tchèque cf. Prouzová (1988).

<sup>3</sup> Du grec ancien φωνή, « voix », « son ».

<sup>4</sup> Il s'agit d'un terme utilisé par Jacques Pohl, lié à la racine grecque πλή- que l'on trouve par exemple dans πλήρης, « plein ».

<sup>5</sup> Du grec ancien μορφή, « forme ».

<sup>6</sup> Cf. ancien grec σημείον, « signe ». Les sous-sémions sont aussi appelés plérèmes (ancien grec πλήρης, « plein »). Les sous-sémions représentent des parties des sémions, mais ils ne diffèrent pas qualitativement de ceux-ci. Les sous-sémions sont de trois sortes : 1) lexicaux (*chant-* dans *chantons, bien, chez, mais...*) ; 2) affixaux (affixes dérivationnels) ; 3) désinentiels, flexionnels (*-ons* dans *chantons*). Les sémions sont des unités fondamentales de ce niveau et peuvent être réalisés par un mot ou par une unité onomatologique complexe.

<sup>7</sup> Cf. ancien grec ἔπος, du déverbal de εἶπον, « dire », « parler ».

<sup>8</sup> Cf. Šabršula (1989 : 287) : ... *c'est le texte entier, une déclaration, une communication, une lettre, un roman ... qui est l'épisémion véritable.*

#### 4. La syntaxe dans le modèle šabršulien

En considérant le modèle šabršulien, qui met en jeu les unités constructionnelles envisagées dans une perspective sémiologique, nous constatons que contrairement aux autres conceptions stratificationnelles pragoises, celles de B. Trnka ou de F. Daneš en particulier, la syntaxe ne constitue pas un niveau à part dans ce modèle. J. Šabršula affirme que la syntaxe est un ensemble de principes combinatoires, et en tant que telle, elle opère à tous les niveaux, tout en restant spécifique de chacun d'entre eux. Autrement dit, les unités de chacun des trois niveaux peuvent se combiner, la syntaxe spécifie les règles selon lesquelles les différentes unités sont mises en relation.

Aussi n'est-il pas surprenant que, dans sa *Vědecká mluvnice francouzštiny* (Šabršula, 1986), il n'y a pas de chapitre particulier qui serait appelé « Syntaxe » ou assimilé. Les phénomènes que les manuels de grammaire traitent traditionnellement dans le cadre d'une section de ce type<sup>9</sup> sont présentés sous le chapitre intitulé « *Úroveň epísemionu* » [*Le niveau de l'épísemion*]. Rappelons que l'épísemion constitue un signe linguistique dont le contenu est uniquement actuel, c'est au niveau de l'épísemion que se réalise le potentiel du système. Les épísemions sont ainsi des signes actualisés qui « désignent », l'analyse de leur fonctionnement est du ressort de la sémantique occurrentielle et concerne le niveau du texte. Néanmoins, J. Šabršula (1986 : 327-328) se hâte de souligner que l'épísemion est « engendré sur la base de la compétence, par l'actualisation des potentialités, schèmes, modèles, sur la base d'une combinabilité lexico-syntaxique et suprasegmentale qui est ancrée dans le système ».<sup>10</sup> – La syntaxe se voit donc attribuer un statut systémique.

Ces remarques préliminaires concernant le cadre général du modèle šabršulien de la langue nous permettent de dégager un ensemble de traits saillants qui caractérisent la place de la syntaxe au sein de ce modèle :

1. la syntaxe n'est pas un niveau à part dans le système stratificationnel de la langue ;
2. la syntaxe est un principe qui sert à mettre ensemble les unités linguistiques à tous les niveaux : à partir d'unités simples sont créées des unités complexes ;
3. la syntaxe est un dispositif qui met en jeu des schèmes, des modèles et des règles ;
4. ces schèmes et ces modèles font partie de la langue, du système potentiel et supra-individuel qui s'actualise lors du processus de l'énonciation ;
5. au niveau de l'épísemion, J. Šabršula utilise le terme d'engendrement [*generování*] : les schèmes sont des principes génératifs qui font partie d'une compétence. Ainsi, J. Šabršula intègre dans sa conception l'aspect créatif de la langue.

<sup>9</sup> Typiquement, la « syntaxe », en tant que phénomène et en tant que partie de la grammaire, est conçue comme un ensemble de principes servant à former des « phrases ».

<sup>10</sup> C'est nous qui traduisons les extraits du tchèque cités dans cet article. Soulignons que dans la version tchèque, le terme *engendré* correspond au terme *generován*, le terme *modèle* au terme *vzorec*.

Nous allons maintenant développer certains de ces aspects en apportant des commentaires à propos des notions qui apparaissent dans les passages šabršuliens relatifs à la syntaxe et qui sont, en même temps, fondamentales pour d'autres théories syntaxiques modernes. Nous examinerons successivement les éléments suivants : 1) les notions de modèles, schèmes et règles ; 2) la notion de valence ; 3) l'aspect génératif de la syntaxe šabršulienne.

## 5. Modèles, schèmes, règles

Les termes utilisés par J. Šabršula dans le passage cité ci-dessus (1986 : 327-328) trahissent une double influence : celle de la tradition syntaxique danešienne – le terme de modèle [*vzorec*] – et celle de la linguistique générative chomskyenne – le terme de règle [*pravidlo*]. Du point de vue général, les positions de F. Daneš et de J. Šabršula paraissent très semblables. Tant pour F. Daneš que pour J. Šabršula, la syntaxe est générative, dans la mesure où elle représente un système de principes qui permet de créer un nombre théoriquement infini de structures à partir d'un nombre relativement réduit de modèles, cf. Daneš, 2017 : « En appliquant un ensemble de règles dérivationnelles facultatives (règles de développement, d'extension, de substitution) qui relèvent de la récursivité de la langue, il est possible d'engendrer, sur la base d'un nombre relativement réduit de modèles, un ensemble théoriquement infini de leurs dérivés. » Jan Šabršula (1976 : 159) lui aussi met en exergue cette propriété de la langue lorsqu'il affirme que « L'aspect créatif de la langue est compris ici comme une compétence des locuteurs à créer et à comprendre des phrases ou des syntagmes qui n'ont pas été formulés jusque-là et aussi comme une capacité de la langue d'exprimer les mêmes messages par des modèles énonciatifs différents. »<sup>11</sup> Une question évidente se pose : quelle est la nature de ces modèles ? Pour F. Daneš, la définition et l'analyse des modèles représentent l'enjeu principal de sa théorie, qui relève d'une approche valencielle moderne<sup>12</sup>. J. Šabršula, quant à lui, ne mentionne le terme de « modèle » que dans sa définition générale de la syntaxe (cf. ci-dessus, 1986 : 327-328) et ne le développe pas davantage. Dans d'autres passages de la *Vědecká mluvnice francouzštiny* relatifs à la syntaxe, il parle principalement de règles. Il donne de celles-ci la définition suivante (1986 : 330) :

Ce sont des règles de relations formelles générales concernant la compatibilité des sémions et des fonctions syntaxiques [*větných členů*] au niveau du discours, présentant des différences spécifiques relativement aux classes lexico-syntaxiques concrètes.

Les règles sont donc formulées en termes de relation tripartite mettant en correspondance les sémions, les fonctions syntaxiques et les classes lexico-syntaxiques (parties du discours). Cette conception est loin de l'approche chomskyenne avec laquelle elle ne partage

<sup>11</sup> Le passage des *Základy francouzské skladby* dans lequel se trouve cette citation est inspiré des théories de S. K. Šaumjan, notamment de sa « théorie dynamique de la linguistique structurale ».

<sup>12</sup> La théorie de F. Daneš est connue sous l'appellation « dvourovinná valenční syntax » – la syntaxe valencielle à deux niveaux (cf. Daneš, 2017 ; Daneš – Hlavsa, 1981).

qu'un élément de base : les règles sont des instructions systémiques qui spécifient les conditions sous lesquelles les éléments particuliers se mettent ensemble et qui, étant en nombre fini, permettent d'engendrer un nombre théoriquement infini de structures bien formées. Nous verrons ci-après que la conception šabršulienne des règles fait partie intégrante de sa théorie relative à la genèse de la parole.

## 6. Valence

Si les approches tchèques dominantes en syntaxe à l'époque<sup>13</sup> mettent au centre de leur intérêt le principe de la valence, la syntaxe šabršulienne privilégie les fonctions syntaxiques traditionnelles. La valence, en tant que phénomène, n'est mentionnée dans la *Vědecká mluvnice francouzštiny* que dans le cadre de l'exposé relatif à la morphosyntaxe du verbe. La place que J. Šabršula réserve à ce terme est marginale, la valence n'est jamais thématisée en tant qu'élément clé de sa conception syntaxique. La valence est assimilée à ce que J. Šabršula appelle la compatibilité lexico-syntaxique du verbe (1986 : 273). Il affirme (ibidem) que « la catégorie de la valence [*valentnost*] se superpose à la catégorie de la transitivité », ce qui permet à J. Šabršula de postuler des classes de compatibilités entre un verbe et ses compléments. La valence est ainsi ramenée au problème des fonctions syntaxiques. Inspiré de L. Tesnière<sup>14</sup>, J. Šabršula parle d'actants (1986 : 333) qu'il identifie, fidèle à sa conception de base, au sujet et aux compléments d'objet. Il évoque aussi la question des rôles sémantiques qui résultent, selon lui, de la synergie des facteurs syntaxiques, morphologiques et lexicaux (1986 : 333). Quoiqu'il admette que le verbe détermine la structure syntaxique de la phrase, il partage la conception traditionnelle qui postule l'existence de deux « fonctions de base » [*základní větné členy*] que sont le sujet et le prédicat. Il diffère en ceci de L. Tesnière et également de la tradition de la bohémistique tchèque moderne (P. Sgall ou F. Daneš) qui proposent un modèle verbocentrique de la syntaxe phrastique. La conception šabršulienne reste également traditionnelle dans le détail d'analyse, car dans les passages de la *Vědecká mluvnice francouzštiny* ou des *Základy francouzské skladby* relatifs à la syntaxe de la phrase simple en français, J. Šabršula traite successivement des différentes fonctions syntaxiques<sup>15</sup> dont il décrit les propriétés concrètes.

<sup>13</sup> En particulier celles de F. Daneš, de M. Grepl – P. Karlík ou de P. Sgall.

<sup>14</sup> Dans ses travaux, J. Šabršula se réfère abondamment à L. Tesnière, notamment pour ce qui est de la notion de transformation. J. Šabršula souligne que la conception transformationnelle de L. Tesnière est injustement peu reflétée alors qu'elle lui semble à bien des égards plus adéquate que le distributionnalisme américain qu'il qualifie de « mécanique ». Les citations plutôt ponctuelles témoignent du fait que J. Šabršula, dans les années 70, a bien suivi la production française (M. Gross, N. Ruwet), influencée à l'époque par l'école de Z. Harris et de N. Chomsky. Il garde tout de même une position réservée vis-à-vis de ces approches : nous lisons entre autres dans son compte rendu de la *Grammaire fonctionnelle* d'A. Martinet et al. que cette grammaire vient tout à fait à propos puisque le public français « commence à être fatigué par les travaux peu féconds relevant de l'approche transformationnelle-généraliste » (Šabršula, 1980).

<sup>15</sup> Les fonctions syntaxiques représentent également le principe selon lequel l'exposé est structuré en chapitres et sous-chapitres.



## 7. Aspects génératifs de la syntaxe šabršulienne

Si nous avons qualifié l'approche šabršulienne de traditionnelle, ce n'était que pour caractériser l'exposé concret consacré à la description des fonctions syntaxiques. Car pour ce qui est de la conception globale, elle est d'une originalité incontestable et, qui plus est, s'efforce de refléter des principes avancés par d'autres courants modernes. Ainsi, l'accent que met Jan Šabršula sur l'existence de règles dans la langue trahit le souci qu'il a de surmonter les critiques fustigeant le caractère statique du système saussurien<sup>16</sup>. Cet aspect créatif, que revendique avec insistance N. Chomsky, se manifeste lors de la genèse de l'épémion qui est le lieu de la corrélation entre les besoins communicatifs et les règles syntaxiques. J. Šabršula propose ainsi une conception fonctionnelle de la genèse de l'énoncé. La ressemblance avec la conception chomskyenne ne se limite toutefois qu'aux termes utilisés [*generovat, generováni*]. Pour Chomsky en effet, le dispositif génératif de la langue est réduit à la syntaxe même, aux structures syntaxiques dont la sortie est le point de départ du processus génératif. J. Šabršula, quant à lui, propose de concevoir l'engendrement « à l'envers » en prenant comme point de départ la situation de communication. Il est également symptomatique que J. Šabršula emploie le terme de genèse [*geneze*] qui trahit l'influence de G. Guillaume. Si le modèle de J. Šabršula peut être appelé génératif, ce n'est donc pas dans le sens chomskyen du mot : J. Šabršula est inspiré davantage par les travaux de S. K. Šaumjan, de V. Hrabě et P. Adamec ou de G. Guillaume. C'est dans ce sens que le modèle génératif šabršulien peut être considéré comme un modèle cognitif de la communication langagière.

La genèse de la parole<sup>17</sup> comprend plusieurs phases ordonnées dans le temps :

1. La première phase correspond à une relation extralinguistique : le contenu externe apparaît dans la conscience du sujet parlant. Cette apparition est appelée, suivant G. Guillaume, « idéation notionnelle ». Les éléments de cette idéation notionnelle sont des « sémoglyphes<sup>18</sup> », ce sont des éléments élémentaires hypothétiques du contenu non formé qui apparaissent ainsi lors du premier instant de l'acte de parole. Le but de l'activité langagière est de communiquer cette idéation notionnelle, c'est-à-dire de lui donner une forme linéaire qui serait compréhensible pour le sujet interprétant. Pour modéliser cette linéarisation, J. Šabršula postule trois fonctions qui s'appliquent successivement en tant que choix opéré par l'émetteur.
2. Aux sémoglyphes sont corrélées des unités dénотatives-désignatives (typiquement lexicales) de la langue : fonction F1.

<sup>16</sup> Il faut toutefois admettre que ces critiques résultent d'une lecture quelque peu hâtive du *Cours de linguistique générale*, cf. T. de Mauro dans son édition critique du *Cours* (Saussure, 2005 : 400-404, 461).

<sup>17</sup> Le terme est la traduction du tchèque « *geneze jazykového projevu* », cf. Šabršula (1986 : 26-27). En effet, à propos de l'aspect créatif de la langue, J. Šabršula utilise les termes « *generovat* », « *generováni* », « *geneze* ».

<sup>18</sup> Cf. l'ancien grec γλύφειν, « graver ».

3. Les unités dénotatives corrélées aux sémoglyphes se voient attribuer, dans l'épisémission en train d'être engendré, une fonction syntaxique – ce choix détermine la structure syntaxique de l'épisémission : fonction F3.
4. Selon le choix au niveau F3, l'émetteur opte pour une partie du discours qui, corrélée à la fonction syntaxique, reçoit une forme concrète (substantif au nominatif, verbe conjugué, adverbe, etc.) : fonction F2.
5. Après ce dernier choix, la phrase reçoit sa forme superficielle.

Ce processus peut être illustré à l'aide de l'exemple suivant (cf. Šabršula, 1986 : 27). Soit un phénomène météorologique « pluie incessante ». Une communication assertive relative à ce phénomène, qui « se passe » simultanément à l'acte de la parole, peut prendre en français plusieurs formes : 1. *La pluie continue*. 2. *Il ne cesse de pleuvoir*. 3. *Il pleut sans cesse*, etc. Ces formes linéarisent, à travers le processus décrit ci-dessus, les mêmes sémoglyphes (« pleuvoir<sup>19</sup> » « continuité » « maintenant » « assertion » « affirmation » « imperfectivité »), mais à chaque fois, ces sémoglyphes sont réalisés à l'aide de choix linguistiques différents (fonctions F1, F2, F3). Dans le premier exemple, le sémoglyphe « pleuvoir » est exprimé par le lexème *pluie* qui est le sujet de la phrase (F3) et donc réalisé par un substantif placé avant le verbe (F2). Les sémoglyphes « continuité » « maintenant » « assertion » « affirmation » « imperfectivité » sont rendus par la forme verbale *continue*. Dans le troisième exemple, le sémoglyphe « pleuvoir » est corrélé au prédicat verbal dans la forme impersonnelle *il pleut* qui réalise également les sémoglyphes « maintenant » « assertion » « affirmation » « imperfectivité ». Le sémoglyphe « continuité » est réalisé par *sans cesse*, qui est un complément circonstanciel (F3) et reçoit donc la forme d'un syntagme prépositionnel (F2).

La genèse de l'épisémission est donc un parcours génératif qui va de l'idéation notionnelle à la structure superficielle de l'épisémission. La genèse est ancrée cognitivement et relève de l'usage de la langue, de l'actualisation du potentiel systémique. On comprend mieux maintenant l'enjeu de la définition šabršulienne des règles présentée ci-dessus (Šabršula, 1986 : 330). Les règles fonctionnent au sein de ce modèle cognitif, car les éléments constitutifs de ces règles / sémissions – fonctions syntaxiques – classes lexico-syntaxiques / correspondent aux fonctions F1 – F3 – F2 du modèle. Si donc J. Šabršula, à la différence des approches valenciennes de la syntaxe (F. Daneš, P. Sgall), met l'accent sur les fonctions syntaxiques, c'est parce qu'elles représentent un élément clé de son modèle génératif de la production de l'épisémission.

## 8. Conclusion

Les théories de Jan Šabršula se distinguent par une cohérence remarquable. Les analyses détaillées de phénomènes concrets sont toujours référées à la charpente générale de la théorie linguistique pour laquelle Jan Šabršula a opté et qu'il a lui-même innovée. Néanmoins,

<sup>19</sup> Ce n'est que par défaut que les sémoglyphes sont représentés par les unités linguistiques. Faisons remarquer que la conception šabršulienne de la genèse de la parole est à rapporter aux concepts de la « masse amorphe » saussurienne et de « purport » hjelmslevien.

sa théorie linguistique en générale et sa théorie syntaxique en particulier n'ont pas connu une grande diffusion à l'échelle mondiale ou européenne. Il y a plusieurs raisons à cela ; nous n'en mentionnerons qu'une seule, décisive. En effet, Jan Šabršula a ciselé sa théorie tout au long de sa carrière académique active, la théorie n'a donc reçu son expression achevée que vers la fin des années 1980 (notamment Šabršula, 1986 et 1989). À ce moment-là, suite aux changements politiques majeurs survenus en Tchécoslovaquie, la linguistique tchèque, à l'instar d'autres domaines de la vie privée ou publique, s'ouvrait vers le monde et se trouvait confrontée à une multitude d'approches différentes, jusque-là peu diffusées dans le milieu tchèque. L'attention des linguistes tchèques s'était portée vers ces inspirations étrangères, souvent préférées à la tradition locale. La pluralité d'approches, symptomatique de la linguistique actuelle, ainsi que la nécessité pour les linguistes tchèques de s'adapter à l'état et aux « discours » de leur discipline au niveau international ont minoré la diffusion du modèle šabršulien, qui représente ainsi une étape historique de la tradition linguistique tchèque. Pour les raisons que nous avons évoquées dans cet article, l'œuvre de Jan Šabršula mérite cependant toute notre attention, non seulement en tant que patrimoine de la romanistique tchécoslovaque, mais surtout en tant que source d'inspiration pour la recherche contemporaine.

## Bibliographie

- DANEŠ, František (1971). "On linguistic strata (levels)". *TLP*, 4, pp. 127-144.
- DANEŠ, František – HLAVSA, Zdeněk (1981). *Větné vzorce v češtině*. Praha : Academia.
- DANEŠ František, (2017). "Dvourovinná valenční syntax". [online]. In : KARLÍK, Petr ; NEKULA, Marek ; PLESKALOVÁ, Jana (éds.). *CzechEncy – Nový encyklopedický slovník češtiny*. [cit. 10. 1. 2019]. Disponible sur : [https://www.czechency.org/slovník/dvourovinná\\_valenční\\_syntax](https://www.czechency.org/slovník/dvourovinná_valenční_syntax).
- HAVRÁNEK Bohuslav (1940). "Strukturální lingvistika". In : *Ottův slovník naučný nové doby* VI/1, pp. 455-457.
- HOSKOVEC, Tomáš (2008). "Od významu v jazyce ke smyslu v textu. O dobrodružství strukturalistické cesty". *Slovo a slovesnost*, 69.1-2, pp. 110-130.
- HRABĚ, Vladimír ; ADAMEC, Přemysl (1971). *Transformační syntax současné ruštiny*. Praha : Státní pedagogické nakladatelství.
- MATHESIUŠ, Vilém (1961). *Obsahový rozbor současné angličtiny na základě obecně lingvistickém*. Praha : Academia.
- PROUZOVÁ, Hana (1988). "K pojmu rovina v českém lingvistickém myšlení (K vývoji pojetí některých základních lingvistických pojmů a termínů)". *Slovo a slovesnost*, 49.4, pp. 329-341.
- SAUSSURE, Ferdinand de (2005). *Cours de linguistique générale*. Éd. critique par T. De Mauro. Paris : Payot.
- SGALL, Petr (1967). *Generativní popis jazyka a česká deklinace*. Praha : Academia.
- ŠABRŠULA, Jan (1976). *Základy francouzské skladby*. Nouvelle éd. remaniée. Praha : SPN, 254 p.

- ŠABRŠULA Jan (1980). "Nová Martinetova „funkční mluvnice“ francouzštiny [Martinet, *Grammaire fonctionnelle du français*]." *Jazykovědné aktuality*, 17, pp. 36-37.
- ŠABRŠULA, Jan (1986). *Vědecká mluvnice francouzštiny*. Praha : Academia.
- ŠABRŠULA, Jan (1989). *Nové kapitoly z rozboru moderní francouzštiny IV*. Praha : SPN.
- TRNKA, Bohumil (1966). "On the Linguistic Sign and the Multilevel Organisation of Language". *TLP*, 1, pp. 33-40.

Ondřej Pešek  
Ústav romanistiky  
Filozofická fakulta  
Jihočeská univerzita v Českých Budějovicích  
Branišovská 31a  
370 05 ČESKÉ BUDĚJOVICE  
République tchèque

## PERSPECTIVE LEXICOGRAMMATICALE DE JAN ŠABRŠULA ET ANALYSE ASPECTUELLE DU VERBE SUPPORT + UN + NOM PRÉDICATIF EN FRANÇAIS

Alena Venušová

Université de Bohême du Sud  
Université Charles de Prague  
République tchèque  
*venusova@ff.jcu.cz*

**Résumé.** Le prédicat verbonominal à verbe support (PVS) apparaît comme l'un des objets principaux de l'École lexicogrammaticale, fondée par Maurice Gross dans les années 70, qui postule entre autres l'inséparabilité du lexique de la grammaire et la phrase simple en tant qu'unité minimale. Une dizaine d'années plus tôt, Jan Šabršula avait déjà examiné le rôle de certaines constructions verbonominales dans l'expression de « l'ordre du procès » en français. Son travail est remarquablement compatible avec la conception lexicogrammaticale française, c'est pourquoi il pourrait être qualifié de pionnier lexicogrammatical. Cette contribution analyse la valeur aspectuelle qu'amène un PVS avec le déterminant singulier *un / une*. Une telle construction correspond régulièrement à la semelfactivité dont le sens de numéral (une fois) prend son origine dans plusieurs explications (un résultat, une action etc.). Cependant, l'article indéfini n'introduit pas toujours un nom comptable et la construction respective s'explique selon d'autres valeurs aspectuelles en termes de (petite) quantité ou en termes de télicité. Cet article préconise l'approche lexicogrammaticale mais y apporte, également, plusieurs modifications, surtout sous l'angle de l'aspect lexical, grâce aux corpus linguistiques.

**Mots clés.** Aspect lexical. Itérativité. Lexique-grammaire. Ordre du procès. Semelfactivité. Télicité.

**Abstract. Lexicogrammatical Perspective of Jan Šabršula and Aspectual Analysis of French Light Verb + Article un + Noun.** Light verb constructions (LVC) represent an important object of study of the French Lexicogrammatical school. This school was founded by Maurice Gross in 1970 on principles such as the phrase being the minimal unit of analysis and the inseparability of lexis and grammar. About ten years prior to that, Jan Šabršula examined the aktionsart of French LVC. Since his approach is remarkably compatible with the French Lexicogrammatical school, he can be called a lexicogrammatical pioneer. The objective of this contribution is to deepen Jan Šabršula's analysis by imposing lexical aspect tests and using the real corpora contexts. The article *un / une* in singular is generally interpreted in terms of semelfactive aspectuality. However, with the primary numeral sense being weakened, the light verb construction is explained by telicity or (small) quantity. This work justifies the lexicogrammatical approach by looking at the aspect as a sum of all the relevant elements in the phrase.

**Keywords.** Aktionsart. Iterativity. Lexical aspect. Lexicon-grammar. Semelfactivity. Telicity.

## 1. Introduction

En 1962, Jan Šabršula a publié une monographie dont le sujet était assez original : *La construction verbonominale et l'ordre du procès en français*. Pour l'époque, son travail était considérablement révolutionnaire. L'auteur a analysé une étendue exceptionnelle d'exemples et s'est attaché à la semelfactivité, à l'itérativité ou à la notion de télicité (la conclusivité šabršulienne).

Plus tard, dans les années 70, Maurice Gross a fondé son École lexicogrammaticale qui, conformément à ses principes scientifiques, traite l'ordre du procès des verbes supports et, de façon secondaire, d'autres valeurs aspectuelles.

Malgré ce décalage temporel et les activités séparées des auteurs<sup>1</sup>, les deux approches sont remarquablement compatibles. C'est pourquoi nous osons qualifier la monographie šabršulienne de travail lexicogrammatical pionnier.

Dans cet article, nous présenterons brièvement ces deux auteurs, surtout les motifs pour lesquels ils ont choisi de traiter les constructions verbonominales et nous assimilerons Jan Šabršula aux lexicogrammairiens. Dans la partie empirique, nous testerons les exemples semelfactifs en termes de télicité et nous reprendrons plusieurs analyses auxquelles nous apporterons d'importants approfondissements. Ces approfondissements nous sont permis grâce aux progrès de la recherche contemporaine et en prenant en considération deux éléments : les modifications faites dans le domaine de l'aspectualité et l'usage des corpus linguistiques (plusieurs exemples figurant dans le cinquième chapitre sont tirés du corpus *InterCorp*, v11). L'affinement classificatoire de l'ordre du procès et surtout la prise en compte de la télicité ouvrent une nouvelle perspective. L'usage de corpus, impossible pour Jan Šabršula et refusé par Maurice Gross, permet de dépasser les limites de la recherche basée uniquement sur l'introspection.

---

<sup>1</sup> Autant que nous sachions, ces deux auteurs ont fait leur recherche absolument indépendamment, dans l'ignorance de l'autre, même sans avoir consulté le travail de l'autre. Comme Jan Šabršula a écrit sa monographie en tchèque, son accessibilité est logiquement rendue impossible.

## 2. La place de Jan Šabršula parmi les lexicogrammairiens

Le prédicat verbonominal à verbe support (PVS) a été traité en France par l'École lexicogrammaticale de Maurice Gross, une dizaine d'années après que Jan Šabršula a publié sa monographie. Les deux approches contiennent un grand nombre d'idées similaires et cela malgré des objectifs différents.

Jan Šabršula appréhende ce sujet en tant que lexicologue et aspectologue. Ainsi, il s'intéresse aux spécificités aspectuelles des constructions verbonominales et met en opposition principalement les exemples verbonominaux et leurs équivalents synthétiques tels que : *faire la connaissance de qn.* versus *connaître qn.*, *apporter des modifications à qc* versus *modifier qc*. (Šabršula, 1962 : 74-75).

Maurice Gross quant à lui mène sa recherche en tant que syntacticien. Il a d'ailleurs publié plusieurs œuvres au sujet de la syntaxe<sup>2</sup> transformationnelle et de son approche prend son origine dans la grammaire transformationnelle.<sup>3</sup> Ainsi, il transforme les constructions à verbe support à travers les procédés de relativisation (l'insertion d'un pronom relatif en b) et bb), d'effacement du verbe support en c), d'expression de l'agent par un déterminant possessif en d). Ces transformations servent à élaborer des tests de distinction entre le verbe support et le verbe distributionnel.<sup>4</sup>

- a) *Luc fait une analyse de ce texte*
- b) *L'analyse que fait Luc de ce texte*
- bb) *L'analyse qui a été faite de ce texte par Luc*
- c) *L'analyse de ce texte par Luc*
- d) *Son analyse de ce texte* (Gross, M., 1996 : 8)

Dans ce sens, le prédicat verbonominal à verbe support (PVS) diffère du verbe distributionnel accompagné par son COD, car *Luc fait une analyse de ce texte* (PVS) équivaut à *L'analyse de ce texte par Luc*, tandis que *Luc lit une analyse de ce texte* (verbe distributionnel) ne l'égal pas car il ne peut pas être effacé. Au cours d'une transformation, seul l'effacement de morphème vide est autorisé, l'effacement de morphème plein ne peut jamais se produire (Gross, M., 1975 : 27).

- L'analyse de ce texte par Luc = Luc fait une analyse de ce texte*
- L'analyse de ce texte par Luc ≠ Luc lit une analyse de ce texte*

<sup>2</sup> L'intérêt syntaxique de la méthode lexicogrammaticale se voit à travers tous ses travaux : l'analyse de pronominalisation du nom prédicatif, la double analyse de Jacqueline Giry-Schneider et la collecte systématique des prépositions (*mener l'enquête sur cette affaire*), etc.

<sup>3</sup> Le terme de transformation s'associe également à la Grammaire générative de Noam Chomsky. En effet, Gross et Chomsky ont la même expérience initiale, car ils ont tous les deux étudié chez Z. S. Harris, dont la grammaire transformationnelle a incontestablement influencé leurs concepts. La conception de Maurice Gross contraste toutefois avec le générativisme qu'il critique largement. Il s'en distingue parce qu'il met l'accent sur les formes attestées et la base de sa description se trouve dans des données linguistiques systématiquement recueillies.

<sup>4</sup> Jan Radimský (2010) a approfondi ces tests de reconnaissance des verbes supports et les a appliqués à la langue tchèque. Les tests ont encore été récemment révisés par Václava Kettnerová (2017) en termes de structure de surface et structure profonde.

Le tableau suivant récapitule les points de départ des deux auteurs et rappelle que les motifs linguistiques déterminant le choix des verbonominaux comme objet de recherche étaient différents.

Jan Šabršula	Maurice Gross
Lexicologue, aspectologue	Syntacticien
Traits aspectuels spécifiques	Traits transformationnels spécifiques
Verbe + nom <i>versus</i> verbe synthétique	PVS <i>versus</i> verbe distributionnel + COD

Vu les divergences que suggèrent leurs points de départ, il est d'autant plus intéressant de voir les analogies qui existent entre ces deux auteurs au niveau théorique et au niveau des analyses d'exemples. Ces analogies tiennent globalement dans la conviction que la séparation de la grammaire et du lexique est contre-productive. Jan Šabršula et Maurice Gross pensent que l'on ne peut rien dire de consistant sur le lexique sans avoir exploré la grammaire et vice-versa. Jan Šabršula insiste sur le fait qu'il faut comprendre correctement le rapport mutuel entre les expressions grammaticales et lexicales (1962 : 10) et déclare que la grammaire et le lexique créent ensemble un système de compréhension bien plus complexe que l'on ne l'admet dans des essais de saisissement du système (1962 : 60). La mise en place de la méthode lexicogrammaticale amène la critique directe ou indirecte des travaux syntaxiques qui se concentrent uniquement sur l'identification de règles générales. Ces généralisations sont sujettes à de fortes contraintes lexicales et ne s'appliquent qu'à une classe peu étendue de mots (voir la critique adressée au générativisme par M. Gross). Les deux auteurs soulignent l'importance du contexte et ils instaurent la phrase simple en tant qu'unité minimale. Maurice Gross (1975 : 17) ne traite pas les phrases complexes mais les unités isolées ne lui suffisent pas non plus. Jan Šabršula (1962 : 58) souligne que la valeur aspectuelle est déduite du contexte et que l'infinitif est peu pertinent. Cette revendication méthodologique entraîne une conséquence majeure: grâce à l'analyse contextuelle, le problème des unités sous-déterminées se réduit car le contexte contribue à une univocité plus élevée.

### 3. Concept théorique de l'aspect

Même si les trois perspectives aspectuelles (aspect grammatical<sup>5</sup>, lexical et ordre du procès) sont connues des deux auteurs, l'ordre du procès prédomine dans leur travail. Les exemples suivants illustrent des analyses typiques (Gross M., 1998 : 3-5 ; Gross G., 1996 : 66-69 ; Šabršula, 1962 : 77-84) : l'aspect dans la construction verbonominale est considéré à la lumière du concept de l'ordre du procès et il reflète le changement du nombre grammatical du nom prédicatif ou la distribution lexicale du verbe support.

*Tu as donné un coup à Paul.* → semelfactif  
*Tu as donné des coups à Paul.* → itératif

<sup>5</sup> L'aspect grammatical se trouve hors de notre intérêt dans cette étude. Il découle de la logique des temps verbaux.



*Tu as asséné un coup à Paul.* → intensif  
*Tu lui as flanqué une claque.* → semelfactif  
*Tu lui as reflanqué une claque.* → itératif  
*Ce texte perd de l'importance.* → terminatif

Selon nous, il faut prendre en compte une terminologie plus fine et aborder une analyse aspectuelle plus complète. Dans notre recherche, l'ordre du procès contient alors la phase de l'action et les modifications de quantité et de qualité de l'action. Ensuite, nous testons l'aspect lexical, dont la télécité et l'atélicité.

#### Ordre du procès

Phase	Inchoative
	Terminative
Quantité	Semelfactive
	Itérative
Qualité	Intensive
	Diminutive

Définie depuis 1957, la télécité trouve son origine dans la sémantique événementielle. Selon Howard Garey (1957 : 91-110), qui a introduit le terme, les verbes téléciques sont des verbes qui expriment une action orientée vers un but. Ce but est considéré comme atteint au passé simple et au passé composé, mais contingent à l'imparfait.<sup>6</sup> Les verbes atélicques, en revanche, sont des verbes qui n'impliquent aucun but et dénotent des actions réalisées aussitôt qu'elles ont commencé. Par exemple, il n'y a pas de différence entre *il mangea* et *il mangeait* : le verbe *manger* est atélicque.

Pour tester l'aspect lexical, nous nous appuyons sur ces trois tests complémentaires : (1) l'usage des prépositions *en* et *pendant*, (2) le test d'interruption et (3) la décomposition sémantique de F. Daneš (1981). Le premier, en particulier, a un statut problématique<sup>7</sup> parce que les prépositions menacent d'influencer le déroulement du test. On les comprend parfois plutôt comme des (a)télécisateurs que des tests à part entière. Nous essayons de réduire cette menace et insistons sur le caractère substitutionnel de ce test. Autrement dit, nous substituons systématiquement une préposition par une autre et interprétons minutieusement chaque exemple.

<sup>6</sup> Cette définition est d'une importance majeure, car elle établit la différence entre l'aspect lexical et l'aspect grammatical : la télécité s'exprime indépendamment de l'aspect grammatical qui, quant à lui, ajoute des valeurs propres à lui-même mais ne cause pas de transition entre la télécité et l'atélicité.

<sup>7</sup> Une position critique est par exemple présentée par Dorota Sikora (2013).

Dans nos analyses, nous approfondissons les examens aspectuels, soit parce que l'analyse actuelle nous a semblé insuffisante, soit parce que nous avons enrichi l'échantillon par de nouveaux exemples ayant des valeurs aspectuelles spécifiques. Il peut sembler disproportionné de comparer la semelfactivité et l'atélicité, appartenant l'une et l'autre successivement à l'ordre du procès et à l'aspect lexical. Étant donné la complémentarité de ces deux catégories, ce problème de disproportion n'est plus véritablement pertinent. Notre volonté est d'attribuer aux verbonominaux des descriptions aspectuellement plus complètes. Malgré toutes les modifications que nous apportons, nous n'entrons pas en contradiction avec la méthode lexicogrammaticale, qui demeure particulièrement porteuse dans la recherche sur l'aspect. Elle permet d'examiner les catégories grammaticales (surtout le nombre grammatical) et l'interprétation respective pour un lexique donné, ce qui nous semble en principe insurmontable.

#### 4. Singulier indéfini semelfactif

L'article indéfini au singulier sert en français fréquemment d'outil semelfactif transparent. De même, le passage entre la semelfactivité et l'itérativité est assez régulier. Même si le nom prédicatif est comptable et s'interprète semelfactivement, la semelfactivité s'explique cas par cas. Prenons les trois groupes suivants, tous les trois sont semelfactifs, mais chacun de façon particulière. Le nom prédicatif, ou bien tout le groupe nominal, fait référence à un résultat (*faire une photocopie, faire un film*), à un objet touché par ladite action (*faire un emballage, faire un pansement*) et à une quantité d'action (*faire un câlin, faire un essayage*).

<b>un N = 1 résultat</b>
<i>Il a laissé ses documents d'identité dans le coffre de l'hôtel mais avant de partir, il a fait une photocopie du passeport en 3 minutes / *pendant trois minutes.</i>
<b>un N = 1 objet touché par l'action</b>
<i>La vendeuse a fait un très bel emballage en une minute / pendant une minute.</i>
<b>un N = 1 quantité d'action</b>
<i>Il y a une relation amoureuse entre les deux. *En cinq minutes / pendant cinq minutes elle lui a fait un câlin.</i>

À l'intérieur de chaque groupe, nous avons testé la télélicité de plusieurs exemples et nous pouvons conclure que seul le premier groupe connaît une certaine régularité : en général ces exemples sont très facilement combinables à la préposition *en*. La valeur numérale calcule effectivement le résultat, ici concrètement le nombre de *photocopies*, de *films*.

Le deuxième groupe est fréquemment ambigu entre l'interprétation télélique et atélique et les prépositions *en* et *pendant* imposent l'interprétation voulue (une action télélique est réussie et l'action atélique est saisie dans son déroulement).

La semelfactivité des constructions du troisième groupe n'est liée ni à un résultat, ni à un objet. Dans ce groupe se trouve l'exemple de *faire un essayage* dont l'article indéfini

n'est pas directement associé au nombre d'objets essayés, mais à l'action *essayer une fois*.<sup>8</sup> Ce groupe est fréquemment interprétable avec *pendant* mais il est parfois compliqué à tester. Concrètement, la construction *faire un câlin* sert à parler de l'action elle-même et de son déroulement. Cette interprétation est propre à la préposition *pendant*. L'exemple avec astérisque (*\*en cinq minutes, elle lui a fait un câlin*) est difficilement interprétable. Son acceptabilité ressort de l'invention d'un télos possible. Ici nous dirions à la limite : *en cinq minutes elle lui a fait un câlin et... elle a réussi à le rassurer*.

Cette courte récapitulation montre la variété d'exemples regroupée sous le concept de semelfactivité. Il en ressort que l'article indéfini singulier n'est pas automatiquement lié à l'interprétation téléquie.

## 5. Singulier indéfini non semelfactif

### 5.1 *Faire un saut*

L'affinement de l'analyse aspectuelle permet d'expliquer plusieurs oppositions autrement ignorées. Nous prenons pour exemple le verbonominal comprenant (*un*) *saut*. Une fois que le nom prédicatif *saut* est dénombrable (*un saut, un saut périlleux* dans les phrases 1 et 2), il passe pour un semelfactif au singulier indéfini.

1) *Alors, le coq devint furieux. Il fit un saut qui le porta tout contre l'oie et cria de toute sa voix : – Vieille imbécile ! Je suis plus beau que toi !* (Aymé, Marcel. *Les contes du chat perché*.)

2) *Passepartout, dans sa joie de toucher enfin la terre américaine, avait cru devoir opérer son débarquement en exécutant un saut périlleux du plus beau style.* (Verne, Jules. *Le tour du monde en 80 jours*.)

Ce n'est plus le cas de l'exemple 3 dont la lecture est nécessairement actionnelle (et atélique). La raison en est l'introduction de l'article partitif.

3) (...) *tu serais obligé de faire du saut à l'élastique en combinaison vert fluo, ou du roller-blade avec des genouillères grotesques, (...)* (Beigbeder, Frédéric. *99 francs*.)

Nos données ont montré de façon convaincante que l'usage de l'article partitif entraîne l'interprétation atélique où toute l'attention s'oriente vers l'action elle-même : *Philippe a fait du saut à l'élastique pendant 15 ans / \*en 15 ans*.

L'exemple 4, qui aborde la capacité des chiens à accomplir une certaine performance, comprend l'article défini. Le nombre grammatical étant hors de tout intérêt, d'autres

<sup>8</sup> Ce groupe comprend des occurrences non culminantes ou bien les activités bornées par la catégorie grammaticale de comptabilité, voir la terminologie de Pauline Haas et Richard Huyghe (2010).

articles (singulier indéfini, pluriel défini et indéfini) seraient acceptables et pourtant du point de vue de l'aspect, le sens serait plus ou moins constant.

4) *Il lui fit visiter le Parc, et lui présenta (...) les trois chiens Fifi, Mimi et Titi, tous des fox capables de faire le saut périlleux en arrière (...)* (Queneau, Raymond. *Pierrot mon ami.*)

Nous voudrions rappeler que l'analyse du lexème *sauter* accompagne une certaine disparité dans les études d'aspect. Le problème ne se trouve pas au niveau de l'ordre du procès. Celui-ci connaît une description claire : si *sauter* peut être ambigu quant au nombre de sauts effectué, les verbonominaux *faire un saut / des sauts* servent à désambiguïser. Néanmoins, l'analyse de l'aspect lexical représente la pomme de la discorde entre plusieurs linguistes. Il n'est pas évident de définir en quoi résiderait son télos ou comment le décomposer en transfert danešien.<sup>9</sup> Dans le sens semelfactif, la construction verbonominale résiste aux tests de télicité, étant trop courte pour être interrompue. Pour P. M. Bertinetto, L. Dini (1995) ou L. Brinton (1991), cet exemple (de même que celui de *éternuer*, *botter* et d'autres) constitue un nouveau groupe classificatoire. Ils ont une position critique vis-à-vis de Zeno Vendler qui, à leurs yeux, ne s'est pas clairement positionné sur la question. On admet généralement, que ces constructions sont bornées car comptables. D'après nous, ce bornage ne devrait pas être compris en tant que télique, il s'agit effectivement d'un type de bornage non télique.

Nous pouvons pourtant trouver un contexte où l'usage de la forme *faire un saut* s'explique téliquement et cela par l'insertion d'un complément circonstanciel de lieu.

5) *Souvent, en fin d'après-midi, à la sortie du lycée, je faisais un saut chez elle avant de rentrer à la maison.* (Depestre, René. *Alléluia pour une femme-jardin.*)

6) *Quelques jours plus tard, je fis un saut à l'entreprise où je fus accueilli par Bernard Bidault, le bras droit d'Anna.* (Dubois, Jean-Paul. *Une vie française.*)

Ces exemples téliques se combinent uniquement avec la préposition en : *?Pendant trois heures / en trois heures, j'ai fait un saut aux boutiques.* En souligne la vitesse du déroulement (*aller rapidement quelque part*), *pendant* est peu logique. Ce sens nécessite l'article indéfini singulier dont le remplacement par *le* ou *des* n'est jamais possible.

Si la raison d'être du prédicat verbonominal *faire un saut* s'explique habituellement par l'ordre du procès, ainsi que par la désambiguïstation numérale du verbe synthétique *sauter*, la télicité entre également en jeu et permet d'interpréter les exemples atteignant une cible, tels que *faire un saut aux boutiques*.

<sup>9</sup> *Un saut* ne peut être compris comme télique que dans le sens explicite de changement de position (« l'événement complexe » de František Daneš). Un tel contexte contiendrait la notion du lieu où finit l'action mentionnée (*faire un saut chez qqn*, plus d'information dans le texte principal) ou de l'objet franchi : /être devant/ ↔ /être derrière/, par exemple : *Le fourrier trébucha contre quelque chose qu'il enjamba d'un saut.* (*Furýr zakopl o něco, povyskočil a přeskočil to.*) (Durych, Jaroslav. *Requiem*).

## 5.2 Faire un tour

La télélicité est également le critère décisif pour différencier les constructions *faire un tour* et *faire le tour*. Le dictionnaire ne traite pas ces deux constructions séparément en deux entrées (la source est unique : TLFi, entrée *tour*), mais nous avons regroupé les paragraphes selon le contenu adéquat.

<i>Faire un tour</i>	<i>Faire le tour</i>
(Petit) déplacement, promenade où l'on revient à son point de départ. Synon. balade (fam.), excursion, sortie. <b>Faire un tour</b> chez qq; <b>faire un tour</b> dans les bois, au/dans le jardin, en montagne, dans le quartier, en ville; <b>faire un tour</b> à pied, en voiture; <b>faire un grand, un petit tour</b> ; <b>faire un tour</b> avec son chien.	Mouvement, déplacement (à peu près) circulaire où l'on revient au point de départ. Synon. révolution. Faire le <b>tour de</b> sa chambre, de la cour, du jardin, du lac, du parc, de la pièce, de la place, de la salle, de la ville; (...). Ainsi se parlait David, en <b>faisant deux ou trois tours</b> dans la chambre, les mains sur le dos (ERCKM.-CHATR., Ami Fritz, 1864, p. 214). Périple, voyage où l'on revient généralement à son point de départ. Synon. circuit. <b>Faire le tour</b> de l'Europe. Une femme qui a <b>fait le tour</b> du monde, visité les sauvages, roulé sur les mers (Bernanos, <i>Crime</i> , 1935, p. 817). TLFi, <i>tour</i>

Ce regroupement ne facilite pas l'analyse, car les définitions opèrent avec des expressions comparables. La construction *faire un tour* dénote un déplacement, une promenade, l'autre dénote un déplacement circulaire ou un voyage. Il semble qu'elles soient assez similaires : sémantiquement, toutes les deux comprennent la notion du retour au point de départ. Distributionnellement, les deux constructions introduisent des expressions de lieu, celles-ci sont néanmoins énoncées à travers une syntaxe différente (*dans*, *à* versus *de*). Seul l'adjectif *petit* mis entre parenthèses fait une allusion prometteuse à une différence quantitative (alors ordre du procès – une petite quantité) pour *faire un tour* tandis que *faire le tour* est non marqué. Nous trouvons cependant que la distinction réside également dans le critère de télélicité, c'est pourquoi nous examinons le rôle du point de départ qui est particulièrement significatif.

7) *Pourvu que le jars n'aille pas faire un tour à l'étang avant de se décider, dit Delphine.* (Aymé, Marcel. *Les contes du chat perché*.)

8) *Ravel va faire un tour à Hollywood où il rencontre quelques stars, Douglas Fairbanks qui parle français mais Charlie Chaplin pas.* (Echenoz, Jean. *Ravel*.)

9) *Je vais faire un tour dans le parc, dit-elle. Je serai de retour dans quelques minutes.* (Cohen, Albert. *Belle du Seigneur*.)

Il résulte de nos analyses que le complément circonstanciel de lieu ne présente pas un terme télélique dans la construction *faire un tour*. L'atélicité est d'abord révélée par le test prépositionnel : *Georges proposa de faire un tour ??en 15 minutes / pendant 15 minutes sur la terrasse* ; ensuite par le test d'interruption : a) *Il a commencé à faire un tour dans*

*les bois mais la pluie l'a interrompu. A-t-il fait ce tour ? – Oui, en partie. b) Il faisait un tour dans le jardin mais la pluie l'a interrompu. A-t-il fait le tour dans son jardin ? – Oui.*<sup>10</sup>

Le caractère atélique se combine facilement avec l'idée d'une promenade fortuite, irréfléchie, ce que nous montrons dans les exemples 10) et 11) avec *sans but précis* et *au hasard de nos pas*.

10) *Georges proposa de faire un tour \*en/pendant 5 minutes sur la terrasse sans but précis.*

11) *\*En / pendant 30 minutes, on fait toujours un tour du campus au hasard de nos pas.*

Dès lors, la question qui se pose est le rôle de ce complément circonstanciel. Présente-t-il la fin de l'action ou un complément informant sur le lieu du déroulement de l'action ? Nous oscillons entre ces deux interprétations. La phrase 12 indique-t-elle que la promenade finit au lieu indiqué par le complément circonstanciel (télique), ou qu'elle se fait uniquement dans cet endroit (atélique) ? Le test prépositionnel confirme la deuxième interprétation : *Il a fait un tour à Oléron ??en 30 minutes / pendant 30 minutes*.

12) *Peut-être fera-t-il un tour à Oléron. (Japrisot, Sébastien. Un long dimanche de fiançailles.)*

La détermination de la valeur télique est, explicitement, possible avec la préposition *jusqu'à*. La télicité n'est pas imposée et les deux interprétations sont, à la limite, possible. L'interprétation atélique (*pendant 30 minutes*) est toutefois surprenante, car elle traduit la focalisation du locuteur sur le déroulement de la promenade et sur le procès lui-même, tandis que le lieu (*jusqu'à Oléron*) est nécessairement mis en arrière-plan.

13) *Il a fait un tour jusqu'à Oléron en 30 minutes / pendant 30 minutes.*

*Faire le tour*, avec l'article défini, est en revanche typiquement télique. Le test d'interruption prouve la télicité de cette construction, l'achèvement de tout le tour est indispensable : *Nous faisons lentement le tour de l'église et d'un coup un gardien nous a surpris, alors nous n'avons pas pu le finir. Le tour entier n'a pas été fait*. La construction est facilement accompagnée par la préposition *en* du sens télique (phrase 14).

14) *Ainsi parce qu'on en fait maintenant le tour en trois mois... En quatre-vingts jours seulement, dit Phileas Fogg. (Verne, Jules. Le tour du monde en 80 jours.)*

Nous connaissons exactement la trajectoire du voyage, y compris la cible. La télicité est typique de ces constructions. Cependant l'introduction de la préposition *pendant* est

---

<sup>10</sup> Le test dépend de la formulation exacte. Si la réponse à la question contenait *le tour du jardin* à la place de *dans le jardin*, le test porterait sur un autre fait et ainsi le locuteur actualiserait la signification numérale (*un tour – deux tours*).

possible. Dans ce cas, le locuteur impose la perspective atélique et s'oriente sur le déroulement et l'action en ignorant la cible. La préposition *pendant* est clairement un atélicisateur.

### 5.3 Donner un coup

L'affinement à l'intérieur de l'ordre du procès permet d'établir la différence aspectuelle entre les constructions *donner un coup de pied* (type 1)<sup>11</sup> et *donner un coup de balai* (type 2).<sup>12</sup> Ces deux constructions diffèrent toutefois en plusieurs points. La première construction contient un nom prédicatif et son complément facultatif est alors effaçable (exemple 16). *Le coup* se compte à volonté et passe d'après le numéro grammatical du sens semelfactif (15 et 16) à l'itératif (17).

15) *Heureusement que Delphine lui donna un coup de pied dans les jambes, sans quoi elle allait tout dire.* (Aymé, Marcel. *Les contes du chat perché.*)

16) *Heureusement que Delphine lui donna un coup dans les jambes.*

17) *Delphine lui donna plusieurs coups dans les jambes.*

L'autre ne se compte pas<sup>13</sup> en règle générale (18). L'exemple 19 est mis au pluriel et semble ainsi fournir un contre-exemple, mais il faut se rendre compte que cette phrase correspond au premier des deux types. La différence est d'ordre sémantique (et aspectuel) : *donner un coup de balai* dans le sens de *balayer* (18) ou dans le sens de *frapper* (19).

18) *\*En plus de la responsabilité de nettoyer et de ranger les chambres d'hôtel, chaque femme de chambre donne des coups de balai au vestibule, au vestiaire et au salon du thé.*

19) *Alors toi ... Alors toi ... ne cessa-t-elle de répéter le dernier soir en lui donnant des coups de balai dans les jambes.* (Gavalda, Anna. *Ensemble, c'est tout.*)

Le centre prédicatif de ce deuxième type de construction consiste alors en un complément du nom (*balai*) qui est obligatoirement exprimé.<sup>14</sup>

20) *\*En plus de la responsabilité de nettoyer et de ranger les chambres d'hôtel, chaque femme de chambre donne un coup au vestibule, au vestiaire et au salon du thé.*

Du point de vue aspectuel, nous avons affaire à l'ordre du procès – quantité, qui est soit numérale, semelfactive (type 1), soit imprécise (type 2). Nous proposons de tester la télélicité

<sup>11</sup> Type 1 : *un coup de bâton, botte, cravache, griffe, hache, lance, machette, matraque, pied, pistolet, poignard, poing, rasoir, sabre* etc.

<sup>12</sup> Type 2 : *Un coup de : bêche, pioche, rabot, râpe, scie, chiffon, éponge, brosse, fard, peigne, pommade, herse, lime* etc.

<sup>13</sup> Le pluriel n'est grammatical que sporadiquement. Nous trouverons une telle exception dans *donner des coups de téléphone*.

<sup>14</sup> Le statut de ces constructions est examiné par Gaston Gross (1989 : 156-158).

de ce deuxième type. Dans ces tests nous comparons la construction *donner un coup de scie* et son équivalent synthétique *scier*.

21) *Luc a donné un coup de scie à la planche*

22) *Luc a scié la planche* (Gross, G., 1989 : 157)

Ils ne sont pas totalement synonymes, seule la deuxième phrase implique que la planche a été découpée en deux morceaux, ; cette dernière est télélique. *Scier la planche* présente le transfert entre deux phases / la planche est entière/ et / la planche est coupée /. En revanche, *donner un coup de scie* n'implique pas de télos. Cette deuxième action est plutôt comprise comme courte et surtout rapide.

L'opposition entre la télélicité et l'atélicité s'explique souvent en termes de *non-prolongement* versus *prolongement*. L'usage de ce terme s'inscrit par exemple dans la terminologie événementielle de Bernard Comrie (1976) : les activités (ou bien les actions atéliques) peuvent être prolongées infiniment (sauf pour des raisons pragmatiques). Le non-prolongement se rapporte à une borne imposée. L'action atélique *donner un coup de scie* « ne se prolonge pas » (Gross, G., 1989 : 157). D'après nous, l'article indéfini singulier borne toute action, mais ce bornage n'est pas nécessairement un bornage télélique mais uniquement un bornage temporel.

Nous avons tenté de découvrir si cette opposition figure régulièrement entre la construction verbonominale bornée mais non télélique (ici notre deuxième type de *donner un coup de*) et son équivalent synthétique ; mais sans succès : *freiner* et *donner un coup de frein* ne couvre pas la même différence, tous les deux peuvent signifier l'arrêt complet d'une voiture ou un freinage partiel. Un résultat pareil n'est en rien surprenant, au contraire, il va de pair avec les acquis des lexicogrammairiens. Il faut toujours observer une réalisation lexicale concrète ; et souvent, les tentatives de faire des règles générales sont vaines.

## 6. Conclusion

Pour conclure, nous dirions que la méthode lexicogrammaticale, dans la recherche sur l'aspect est particulièrement révélatrice. Cette dernière permet d'examiner les catégories grammaticales et leur interprétation respective pour un lexique donné (et vice-versa). Bien que la compatibilité des deux auteurs cités, Jan Šabršula et Maurice Gross, semble, d'après nous, être un pur hasard, elle témoigne, en effet, de l'importance extrêmement considérable des idées lexicogrammaticales. Jan Šabršula les a suivies en tant que lexicologue, et a ainsi exprimé son point de vue sur le rapport entre grammaire et lexique. Maurice Gross les a soutenues en tant que syntacticien, persuadé que les règles générales sont peu valables sans la prise en compte des distributions lexicales et grammaticales concrètes.

Leurs travaux représentent un point de départ essentiel que nous avons approfondi dans plusieurs directions. La semelfactivité est certes un trait aspectuel assez régulier et fréquemment exprimé par les prédicats verbonominaux mais d'autres caractéristiques, telle que la télélicité (ou une petite quantité...) entre en jeu. Ces particularités constituent la matrice de notre travail. La manière d'identifier les valeurs aspectuelles consiste, dans



notre recherche, en l'addition successives de tous les éléments aspectuellement pertinents. Donc, l'aspect lexical d'un prédicat verbonominal se déduit typiquement du noyau nominal<sup>15</sup> dont le nombre grammatical et la détermination s'actualise dans une phrase et apporte une interprétation propre au lexème donné. Le verbe support exprime l'aspect grammatical (par les temps verbaux) et est parfois doté de valeurs de l'ordre du procès ou de l'aspect lexical. Puis, on y ajoute toutes les valeurs jouant un rôle aspectuel : on tient compte des prépositions « (a)télicisatrices », des compléments du nom prédicatif etc.

Ce procédé s'appuie sur l'assemblage des valeurs des parties spécifiques. Les combinaisons possibles étant nombreuses, l'hétérogénéité des données n'est pas étonnante. Une conséquence inévitable se dessine : il est difficile voire impossible de faire des généralisations. Rien de surprenant à cela ; les lexicogrammairiens l'avaient déjà mis en évidence.

## Bibliographie

- BERTINETTO, Pier Marco, DINI, Luca (1995). "Punctual Verbs and the Linguistic Ontology of Events". In : *Quaderni del Laboratorio di Linguistica della Scuola Normale Superiore*. Pisa : Scuola Normale Superiore, pp. 123-159.
- BRINTON, Laurel J. (1991). "The Mass / Count Distinction and Aktionsart. The Grammar of Iteratives and Habituals". In : VETTERS, Carl ; VANDEWEGHE, Willy (éds.) : *Perspectives on Aspect and Aktionsart. Belgian Journal of Linguistics*, 6, pp. 47-69.
- ČESKÝ NÁRODNÍ KORPUS – InterCorp. Ústav Českého národního korpusu FF UK, Praha. [cit. 2018-01-10]. Disponible sur : <http://www.korpus.cz>.
- COMRIE, Bernard (1976). *Aspect. An Introduction to the Study of Verbal Aspect and Related Problems*. Cambridge : Cambridge University Press.
- DANEŠ, František ; HLAVSA, Zdeněk (1981). *Větné vzorce v češtině*. Praha : Academia.
- DANEŠ, František ; HLAVSA, Zdeněk, et al. (1987). *Mluvnice češtiny 3. Skladba*. Praha : Academia.
- GAREY, Howard B. (1957). "Verbal Aspect in French". *Language*, 33.2, pp. 91-110.
- GIRY-SCHNEIDER, Jacqueline (1978). "Interprétation aspectuelle des constructions verbales". *Linguisticae Investigationes*, 2.1, pp. 23-54.
- GROSS, Gaston (1989). *Les constructions converses du français*. Genève : Droz.
- GROSS, Gaston (1996). "Prédicats nominaux et compatibilité aspectuelle". *Langages. Les supports*. 30.121, pp. 54-72.
- GROSS, Maurice (1975). *Méthodes en syntaxe. Régime des constructions complétives*. Paris : Hermann.
- GROSS, Maurice (1976). "Sur quelques groupes nominaux complexes". In : CHEVALIER, Jean-Claude ; GROSS, Maurice (éds.). *Méthodes en grammaire française 1*. Paris : Klincksieck, pp. 97-119.

<sup>15</sup> Hors de la construction verbonominale, l'aspect lexical se déduit d'un lexème verbal qui exprime en même temps un temps verbal (aspect grammatical). L'aspect grammatical ne change pas les valeurs lexico-aspectuelles mais il leur fournit une interprétation adéquate.

- GROSS, Maurice (1980). "Deux remarques sur l'aspect". In : DAVID, Jean ; MARTIN, Robert (éds.). *La Notion d'aspect : colloque organisé par le Centre d'analyse syntaxique de l'Université de Metz, 18-20 mai 1978*. Paris : Klincksieck, pp. 69-81.
- GROSS, Maurice (1986). "Lexique-grammaire et adverbes : deux exemples". *Revue québécoise de linguistique*, 15.2, pp. 299-310. [online]. [cit. 2018-11-10]. Disponible sur : <https://doi.org/10.7202/602573ar>.
- GROSS, Maurice (1996). "Les verbes supports d'adjectifs et le passif". *Langages*, 121, Paris : Larousse, pp. 8-18.
- GROSS, Maurice (1998). "La fonction sémantique des verbes supports". *Travaux de Linguistique : Revue Internationale de Linguistique Française*, 37.1, De Boeck Université, pp. 25-46.
- HAAS, Pauline (2009). *Comment l'aspect vient aux noms. Les propriétés aspectuelles des noms à l'épreuve des restrictions de sélection imposées par certaines prépositions*. Thèse de doctorat. [online]. Université Lille 3. [cit. 2016-01-20]. Disponible sur : [https://paulinehaas.files.wordpress.com/2012/02/these\\_haas\\_def3.pdf](https://paulinehaas.files.wordpress.com/2012/02/these_haas_def3.pdf).
- HAAS, Pauline ; HUYGHE, Richard (2010). "Les propriétés aspectuelles des noms d'activités". *Cahiers Chronos*, 21, pp. 103-118.
- KETTNEROVÁ, Václava (2017). "Syntaktická struktura komplexních predikátů v češtině". *Slovo a slovesnost*, 78.1, pp. 3-24.
- RADIMSKÝ, Jan (2010). *Verbo-nominální predikát s kategoriálním slovesem*. České Budějovice : Editio universitatis Bohemiae Meridionalis.
- RADIMSKÝ, Jan (2014). "Verbes supports : paramètres de variabilité et apport sémantique". In : MIRTO, Ignazio M. (éd.), *Le relazioni irresistibili. Scritti in onore di Nunzio La Fauci per il suo sessantesimo compleanno*. Pisa : ETS, pp. 149-156.
- SIKORA, Dorota (2013). "L'adverbial en X temps, est-il vraiment un test de télicité ?". *Linguisticæ Investigationes*, 36.2, Amsterdam / Philadelphia : John Benjamins Publishing Company, pp. 276-286.
- ŠABRŠULA, Jan (1962). *Nominálně verbální konstrukce a povaha děje ve francouzštině*. Praha : AUC Philologica – Monographia.
- ŠABRŠULA, Jan (1988). "Le sémantisme verbal et l'aspect de l'action en tchèque et en français". *Revue des études slaves*, 60.3, pp. 549-565. [online]. [cit. 2018-10-11]. Disponible sur : [https://www.persee.fr/doc/slave\\_0080-2557\\_1988\\_num\\_60\\_3\\_5780](https://www.persee.fr/doc/slave_0080-2557_1988_num_60_3_5780).
- VENDLER, Zeno (1967). *Linguistics in Philosophy*. Ithaca, New York : Cornell University Press.

Alena Venušová  
Ústav romanistiky  
Filozofická fakulta  
Jihočeská univerzita v Českých Budějovicích  
Branišovská 31a,  
370 05 ČESKÉ BUĎĚJOVICE  
République tchèque

# HYPER-ENTRÉE ZVIERA : TRAITEMENT LEXICOLOGIQUE ET LEXICOGRAPHIQUE DANS SLOVNÍK VIACSLOVNÝCH POMENOVANÍ (DICTIONNAIRE DES MOTS COMPOSÉS<sup>1</sup>)

Daniel Vojtek

Université de Prešov  
Slovaquie  
*daniel.vojtek@unipo.sk*

**Résumé.** Dans la première partie de l'article, le projet *Dictionnaire des mots composés (recherches lexicographiques, lexicologiques et comparatives)* est présenté. Dans la seconde, le terme *zvierá / animal* faisant partie dudit dictionnaire en tant qu'hyper-entrée est soumis à une analyse lexicale, avec l'accent mis sur ses caractéristiques définitionnelles, son statut lexical, son traitement lexicographique et les attributs traductologiques des équivalents français.

**Mots clés.** Mot composé. Dictionnaire. Traduction. Symétrie. Lexicologie. Lexicographie.

**Abstract.** Hyperlexeme *ZVIERA* and its Lexicological and Lexicographical Processing in the *Dictionary of Multi-Word Units*. The first part of the paper provides readers with a brief outline of the *Multilingual Dictionary of Multi-Word Units* being currently established by a group of scholars from the University of Prešov. The second part deals with the Slovak hyperlexeme *ZVIERA (animal)* as listed in the *Dictionary*, with emphasis put on the hyperlexeme's lexicological

---

<sup>1</sup> Nous traduisons.

status and lexicographical processing, as well as on the translational features of its French pendants.

**Keywords.** Multiword unit. Dictionary. Translation. Symmetry. Lexicology. Lexicography.

## 1. Introduction

En 2012, une équipe de chercheurs slovaques, principalement linguistes, mais aussi traductologues et linguistes-informaticiens, s'est formée sous la direction de M. Ološtiak (maître de conférences à la Faculté de lettres de l'Université de Prešov en Slovaquie) pour entamer un projet dont l'objectif était d'élaborer un dictionnaire multilingue des mots composés. Les objectifs et la conception du projet détaillés sont disponibles sous plusieurs formes, dont notamment dans la revue *Slovenská reč, Slovník viacсловných pomenovaní (lexikografický, lexikologický a komparatívny výskum). Konceptia projektu*.<sup>2</sup> Le fichier final contient plus de 21 000 mots composés slovaques et leurs équivalents en cinq langues, à savoir l'allemand, l'anglais, l'espagnol, le français et le russe. La version finale et la publication de l'ouvrage sont prévues pour l'année en cours.

## 2. Cadre méthodologique

Le mot composé (*viacсловné pomenovanie* en slovaque) est une unité lexicale assez spécifique. Tout d'abord par sa nature lexicologique et ensuite par la variété de ses définitions dans des traditions linguistiques différentes. Si l'on y rajoute la multitude terminologique désignant en général le même concept, il est nécessaire de bien choisir la terminologie commune.

Les critères du choix des entrées du dictionnaire ont été basés sur le concept et la définition slovaques suivants : le mot composé est une expression multiverbale contenant au moins deux composants autonomes, dépourvue (majoritairement ou partiellement) de toute caractéristique phraséologique et terminologique.<sup>3</sup> Voici quelques termes généralement usités par les linguistes francophones, énumérés ici en fonction de leur complexité par le linguiste tchèque Rostislav Kocourek (1991 : 136-137), même si ce dernier met l'accent sur la terminologie des langues de spécialité :

*lexie, synopsis, paralexème, mot composé, mot complexe, syntagme codé, groupe lexical, lexie complexe, lexème complexe, groupe lexicalisé, etc.*

Suivant le modèle et la terminologie du *Dictionnaire électronique de mots composés français (DELAC)*<sup>4</sup>, nous utilisons, dans le cadre de nos travaux sur cette problématique, le terme mot composé. La complexité de la problématique est minutieusement élaborée dans le livre de V. Křečková intitulé *Tvorenie pomenovaní v súčasnej francúzštine* (2000 :

<sup>2</sup> <https://www.juls.savba.sk/ediela/sr/2012/5-6/sr2012-5-6.pdf> (consulté le 08/05/2019).

<sup>3</sup> <https://www.juls.savba.sk/ediela/sr/2012/5-6/sr2012-5-6.pdf>, p. 259. (consulté le 08/05/2019).

<sup>4</sup> <http://infolingu.univ-mlv.fr/DonneesLinguistiques/Dictionnaires/delac.html>. (consulté le 07/05/2019).

77-88). L'état actuel de la recherche dans le domaine ainsi que l'histoire et l'évolution du traitement de ce type d'unités lexicales a été traité dans cadre du projet et est disponible dans la monographie collective *Viacslovné pomenovania v slovenčine* (2015 : 90-96).

### 3. Délimiter le concept du mot composé

Pour les mots composés français, il existe plusieurs structures et orthographes possibles. Ainsi les exemples comme *pomme de terre*, *arc-en-ciel*, *timbre-poste*, *garde des sceaux* représentent plusieurs types structurels, tantôt au niveau du nombre de composants, tantôt au niveau de leur nature. B. Courtois (1995 : 88-108) donne la liste suivante des structures les plus fréquentes des mots composés français :

- [S + Adj.] – *un cousin germain*
- [S + de + S] – *une pomme de terre*
- [S + à + S] – *un bateau à voile*
- [Adj. + S] – *un petit-fils*
- [S + S] – *un homme-grenouille*
- [Prép. + S] – *un sans-gêne*
- [V + S] – *un fume-cigare*

Il s'avère que c'est le figement lexical, autrement dit la lexicalisation (Gaudin – Guespin, 2000 : 280-281) qui est le critère le plus important de la délimitation des mots composés (cf. Mejri, 2003). Mais il existe d'autres moyens ou bien d'autres caractéristiques qui permettent de vérifier si un syntagme (une séquence de mots) est un mot composé ou bien un syntagme libre.

Selon le critère dit graphique, le mot composé est facilement reconnaissable grâce au trait d'union (ou aux traits d'union) inséré entre les composants (*porte-monnaie*, *arc-en-ciel*).

Le critère morphosyntaxique fait dévoiler les irrégularités grammaticales des mots composés par rapport aux syntagmes libres. Par exemple *rouge-gorge* est de genre masculin, suivant le genre de l'hyperonyme *oiseau* qui est de genre masculin. Mais le noyau du syntagme nominal *rouge gorge* est de genre féminin (*une gorge*). Pareillement, la syntaxe dans *chaise longue* n'est pas régulière car l'adjectif *long* dans les syntagmes libres précède traditionnellement le nom qu'il qualifie.

Il existe aussi le critère sémantique selon lequel le mot composé change de signification par rapport au sens de ses composants pris isolément. Ainsi, le sens de *jeune homme* n'est pas réduit aux hommes mais *jeune homme* peut désigner également une femme.

Pour faire une différence stricte et nette entre un composé et un syntagme libre, on peut procéder à une série de tests de vérification (cf. Gross, 1996). Au niveau de la transparence ou de l'opacité sémantique, les composés se montrent comme moins motivés, plutôt opaques que sémantiquement transparents. Prenons comme exemple *coin douche*, dont le sens est compositionnel, et *mariage blanc* dont le sens est assez imagé, difficilement déductible à partir du sens de ses deux composants. Ensuite, contrairement aux syntagmes

libres, la substitution paradigmatique des composants d'un composé n'est pas possible. Par exemple *mariage blanc / rouge\** (appelé aussi *mariage de complaisance* ou *mariage de convenance*), *bac blanc / jaune\**, *chaise longue / courte\**, *faux / vrai\* pas*. L'actualisation libre d'un des composants du composé n'est pas possible elle non plus, par exemple *fait divers / fait évident*, ce qui n'est pas valable pour les syntagmes libres, par exemple *un fait inattendu*, *un fait inexcusable*, *un fait quelconque*, etc. Dans certains types de structure des composés, le statut du composé peut se vérifier par l'impossibilité de l'adjonction immédiate d'un modificateur à l'un de ses composants. Par exemple *pomme géante\* de terre*, *dent portée\* de sagesse*. Dernièrement, la nominalisation des adjectifs dans la structure S+Adj peut aussi servir d'outil pour vérifier le figement et la lexicalisation du composé. Par exemple : *manteau blanc / blancheur du manteau*, *mariage blanc / blancheur\* du mariage*.

#### 4. Traitement lexicographique. Qu'est-ce qu'une hyper-entrée ?

Le terme hyper-entrée (*hyperheslo* en slovaque) désigne un terme qui peut être vu différemment en fonction du domaine dans lequel il se définit, à savoir lexicographique ou grammatical. Premièrement, du point de vue lexicographique, il s'agit d'un terme supérieur, d'une entrée du dictionnaire qui sert de base (nominale ou verbale) pour former des mots composés. Ainsi, dans les dictionnaires de langue française, presque chaque entrée nominale et une partie des entrées verbales sont en fait des hyper-entrées, après lesquelles on trouve, suite à l'explication du terme simple et de son exemplification, les composés qui en sont formés. Par exemple, dans *Le Petit Robert Grand format* (édition 2013), on trouvera sous l'entrée *animal* les composés comme *animal sauvage*, *animal fossile*, *animal de rente*, *animal fabuleux*, etc. Un bon exemple d'une hyper-entrée qui participe à la formation des composés verbaux est le verbe *porter* (*porte-parole*, *porte-monnaie*). Deuxièmement, l'hyper-entrée en tant que l'élément central d'un mot composé nominal peut se définir en termes de grammaire comme le noyau du groupe (syntagme) nominal. Il s'agit du noyau sémantique mais avant tout grammatical, puisqu'il détermine le genre et le nombre du syntagme entier, dans le cadre duquel les éléments présents doivent s'accorder.

Dans le fichier de *Slovník viacslovných pomenovaní*, on trouve douze exemples de mots composés qui sont formés sur le noyau ou bien l'hyper-entrée *animal* (slov. *zvierá*) :

<b>zvierá</b>	<b>hospodárske zvierá</b>	animal d'élevage
<b>zvierá</b>	<b>domáce zvierá</b>	animal domestique
<b>zvierá</b>	<b>úžitkové zvierá</b>	animal de ferme
<b>zvierá</b>	<b>pokusné zvierá</b>	animal de laboratoire
<b>zvierá</b>	<b>živé zvierá</b>	animal vivant
<b>zvierá</b>	<b>divožijúce zvierá</b>	animal sauvage
<b>zvierá</b>	<b>zdomácnené zvierá</b>	animal domestiqué

<b>zvia</b>	<b>divé zvia</b>	animal sauvage
<b>zvia</b>	<b>exotické zvia</b>	animal exotique
<b>zvia</b>	<b>lesné zvia</b>	animal de forêt
<b>zvia</b>	<b>mäsožravé zvia</b>	animal carnivore
<b>zvia</b>	<b>dravé zvia</b>	animal de proie

**Tableau 1** : Exemples contenant l’hyper-entrée *animal* (*zvia*)

Il faut noter que le nombre d’entrées slovaques est limité par la méthode de recherche des termes du dictionnaire qui repose sur la fréquence des mots dans le Corpus national slovaque (*Slovenský národný korpus*)<sup>5</sup>. Il n’est donc pas surprenant de ne pas trouver d’autres composés slovaques et français parmi les mots composés tirés de notre fichier de travail. Avant de passer à l’analyse plus détaillée de ce que le tableau ci-dessus nous montre, il est à noter également que tout traitement et représentation lexicographiques des mots composés dépendent de leur degré de figement et de lexicalisation. Généralement, grâce à une tradition riche en lexicographie française, les dictionnaires français consacrent une large partie de chaque entrée concernée à ses mots composés qu’elle forme.

## 5. Asymétries structurelles et lexicales

Vu la typologie différente du slovaque (langue flexionnelle) et du français (langue majoritairement de type analytique), on suppose certaines asymétries structurelles que l’on peut décrire et expliquer. Tous les mots composés slovaques dans notre tableau ont la structure Adj+S, ce qui découle des règles de la syntaxe slovaque.

En français, la structure S+Adj est la plus fréquente (Courtois, 1995 : 88-108). Dans les équivalents français, l’hyper-entrée *animal* est placée en premier lieu, suivie soit de l’adjectif épithète (*animal domestique*) soit du complément du nom prépositionnel (*animal de laboratoire*). Le changement de la structure peut se manifester non seulement par l’ordre renversé des composants, mais aussi par l’adjonction ou la disparition d’un ou plusieurs éléments, ce qui peut mener à ce que l’on pourrait appeler l’asymétrie lexicale, qui est elle-même le résultat de l’asymétrie grammaticale.

Une asymétrie lexicale veut dire qu’un composé multiverbal peut avoir un équivalent qui est un mot simple (fr. *pomme de terre*, slov. *zemiak*) et / ou *vice versa*. Néanmoins, dans le cas de l’hyper-entrée *zvia* / *animal*, on ne constate aucune asymétrie lexicale, chaque mot composé slovaque a en effet l’équivalent français sous forme d’un mot composé, pas un mot simple, ce qui n’est pourtant pas le cas pour les autres entrées du dictionnaire, mais aussi chez les composés formés sur l’élément central *animal* qui manquent dans le dictionnaire. Ils sont représentés dans le tableau ci-dessous.

<sup>5</sup> <http://korpus.juls.savba.sk/res.html>. (consulté le 09/05/2019).

Mot composé slovaque	traduction fr.	Mot composé français	traduction slov.
ťažné zviera	bête de somme (!) animal de trait animal de charge animal de portage	animal actuel	súčasný živočích (!)
veľké zviera	<b>grosse légume (!)</b>	animal fossile	fosílny živočích (!)
škodlivé zviera	animal nocif	animal fabuleux	bájne zviera
morské zviera	animal marin / de mer	animal symbolique	symbolické zviera
záprahové zviera	bête de somme (!)	animal utilitaire	úžitkové zviera
jatkové zviera	animal d'abattage	animal de compagnie	spoločenské zviera
laboratórne zviera	animal de laboratoire	animal de boucherie animal de rente	jatkové zviera hospodárske zviera
obetné zviera	animal de sacrifice	animal apprivoisé	skrotené zviera
diluviálne zviera	animal diluvial	animal primitif	primitívne zviera

**Tableau 2** : Composés formés sur l'élément central *animal* qui manquent dans le dictionnaire.

Ce n'est que dans les termes manquants (colonnes 1 et 3) que l'on a pu constater des asymétries lexicales au niveau de l'hyper-entrée. On remarque deux cas (!) avec un changement de l'hyper-entrée dans la traduction française (*grosse légume*, *bête de somme*) et deux cas (!) dans la traduction slovaque (*súčasný živočích*, *fosílny živočích*). On note aussi quelques exemples de la synonymie : *záprahové zviera* / *ťažné zviera*, *animal de charge* / *animal de portage*.

L'expression figurée *veľké zviera* offre une comparaison intéressante. En slovaque, *zviera* (désignant l'homme) veut dire créature vivante (valeur expressive), personne brute, rude, désagréable, brutale. *Veľké zviera* (traduction littérale : *animal grand*) désigne un homme influent, important.

En français, *grosse légume* a d'abord désigné un officier supérieur. De nos jours, l'expression désigne un personnage influent, important, qui exerce une fonction importante. Étymologiquement, *être dans les légumes* veut dire avoir de l'influence. Analogiquement, *être dans les huiles*, *nager dans les huiles* (vieilli et familier), veut aussi dire fréquenter des personnes influentes.

Puisqu'on note une modification de l'hyper-entrée dans la traduction *ťažné zviera* / *bête de somme* (*bête* remplace *animal*), il conviendrait de voir quelle est la différence de l'explication des deux termes. La réponse offerte par *Le Petit Robert* est que *animal* est un être vivant, non végétal, l'homme inclus, alors que *bête* est définie comme tout animal, l'homme excepté.



L'asymétrie dans la traduction slovaque (*živočích* remplace *zvierá*) apparaît dans deux cas, ce qui nous incite à comparer l'explication des deux termes en slovaque pour en voir la différence. Le dictionnaire slovaque version en ligne donne la définition suivante : « Animal, surtout mammifère, individu du règne animal (l'homme exclu), être vivant, créature vivante avec un système nerveux développé, animal ». <sup>6</sup> Comparé à *živočích*, le terme fait plutôt partie de la langue courante ou bien du registre standard. Selon la même source, l'explication du terme *živočích* est la suivante : « Organisme, en général avec la capacité de bouger, recevant une alimentation organique, créature vivante ». <sup>7</sup> Cette explication est de nature nettement biologique, sinon zoologique, le terme lui-même faisant plutôt partie d'une langue de spécialité que de la langue courante.

On peut constater que les deux définitions s'appuient surtout sur le fait qu'il s'agit de *créature vivante* sans aucune différence sémantique nette. Pourtant, la différence entre les deux termes est purement stylistique.

## 6. Discordances lexicales de *zvierá* – *živočích* – *organizmus* – *tvor* / *animal* – *bête* – *organisme* – *créature*

<b>živočích</b>	<b>obojpohlavný živočích</b>	animal hermaphrodite
<b>živočích</b>	<b>vodný živočích</b>	animal aquatique
<b>živočích</b>	<b>studenokrvný živočích</b>	animal à sang froid
<b>živočích</b>	<b>suchozemský živočích</b>	animal terrestre
<b>živočích</b>	<b>morský živočích</b>	animal marin
<b>živočích</b>	<b>chránený živočích</b>	animal protégé
<b>živočích</b>	<b>mnohobunkový živočích</b>	animal pluricellulaire
<b>živočích</b>	<b>nočný živočích</b>	animal nocturne
<b>živočích</b>	<b>sladkovodný živočích</b>	animal aquatique d'eau douce
<b>živočích</b>	<b>jednobunkový živočích</b>	organisme unicellulaire
<b>živočích</b>	<b>teplokrvný živočích</b>	animal à sang chaud

**Tableau 3 :** Mots composés contenant l'hyper-entrée *živočích*.

Vu que les deux termes slovaques sont assez proches, on a extrait la partie du dictionnaire qui regroupe les mots composés sous l'hyper-entrée *živočích*.

Les mots composés issus de l'hyper-entrée *živočích* désignent, dans la plupart des cas, des types d'animaux, qualifiant ou déterminant leur milieu de vie ou d'autres traits caractéristiques. On remarque une asymétrie lexicale au niveau de l'hyper-entrée dans

<sup>6</sup> *Zvierá* – *živočích*, najmä cicavec, jedinec živočíšnej ríše (okrem človeka), živá bytosť, živý tvor s vyvinutou nervovou sústavou, živočích. (nous traduisons)

<sup>7</sup> *Živočích* – organizmus obyčajne so schopnosťou pohybovať sa, ktorý prijíma organickú potravu, živý tvor. (nous traduisons)

l'équivalent français *organisme unicellulaire*. Analogiquement, l'expression slovaque *jednobunkové zvierá* (*animal unicellulaire*) n'existe pas.

## 7. Pour résumer et généraliser

Sur le plan des études linguistiques, on constate une différence dans l'étude des mots composés dans la linguistique slovaque et française. La première souligne la nature lexicologique de la problématique des composés (Křečková, 2000 : 79) tandis que la seconde les traite plutôt comme un phénomène relevant majoritairement de la syntaxe. Il en découle quelques conséquences concernant la représentation lexicographique de ces unités lexicales dans les deux langues. Le français connaît une tradition de l'élaboration des dictionnaires qui est ancienne, remarquablement riche et d'une qualité supérieure. Les mots composés font partie des ouvrages lexicographiques sous la forme des hyper-entrées et sont richement exemplifiés et représentés. Par contre, le slovaque, qui attend toujours la finalisation du premier dictionnaire de langue slovaque (trois tomes sur quatre sont publiés à présent) depuis sa codification, ressent un certain manque dans la lexicographie des composés et c'est apparemment par l'intermédiaire de ce *Slovník viacсловných pomenovaní* qu'il s'efforce de combler le vide existant.

Cet effort peut s'expliquer par une place importante des mots composés dans le lexique, et dans les langues de spécialité et dans la langue courante. Par conséquent, il est d'une part nécessaire de rassembler ce lexique sous forme d'un ouvrage lexicographique et il est d'autre part difficile de réaliser un tel rassemblement parce que le langage est un *système vivant* ayant un dynamisme de la néologie lexicale incontestable.

## 8. Conclusion

D'un point de vue traductologique, il n'y a presque aucune particularité à constater, *nihil novi sub sole* dans les résultats de la traduction des composés slovaques vers le français. Sur le plan lexicologique, les asymétries que l'on avait supposées ont été confirmées, en raison de la typologie différente des deux langues. Sémantiquement, il serait assez intéressant de voir à quel point les hyponymes sont plus productifs dans la création des mots composés (*chat, chien, cheval, cochon, mouton, lapin, etc.*) que l'hyperonyme *animal*. En général, les mots composés sont plus fréquents dans les langues de spécialité, dans la phraséologie, car dans la langue courante (surtout slovaque) il y a une forte tendance à économiser, donc à utiliser de préférence des formes simples et non pas des mots composés, le goût de tronquer, une mode de réduction des formes lexicales la plus courte possible. Cette manière de réduire les formes en slovaque pourrait être considérée, hypothétiquement, comme l'équivalent de mots-valises en français contemporain, au moins au niveau du principe de création de nouvelles unités lexicales.

## Bibliographie

- COURTOIS, Blandine (1995). “Buts et méthodes de l’élaboration des dictionnaires électroniques du LADL”. *Cahiers du CIEL*. Paris : Université Paris 7.
- GAUDIN, François – GUESPIN, Louis (2000). *Initiation à la lexicologie française*. Bruxelles : Éditions Duculot.
- GROSS, Gaston (1996). *Les expressions figées en français*. Paris : Éditions Ophrys.
- JAZYKOVÝ ÚSTAV ĽUDOVÍTA ŠTÚRA, SLOVENSKÁ AKADÉMIA VIED : <http://slovniky.juls.savba.sk> (consulté le 14/09/2018).
- JAZYKOVÝ ÚSTAV ĽUDOVÍTA ŠTÚRA, SLOVENSKÁ AKADÉMIA VIED : <http://korpus.juls.savba.sk/res.html> (consulté le 14/09/2018).
- JAZYKOVÝ ÚSTAV ĽUDOVÍTA ŠTÚRA, SLOVENSKÁ AKADÉMIA VIED : <https://www.juls.savba.sk/ediela/sr/2012/5-6/sr2012-5-6.pdf> (consulté le 8/05/2019)
- KOCOUREK, Rostislav (1991). *La langue française de la technique et de la science*. Wiesbaden : Brandstetter.
- KŘEČKOVÁ, Vlasta (2000). *Tvorenie pomenovaní v súčasnej francúzštine*. Banská Bystrica : Univerzita Mateja Bela v Banskej Bystrici.
- MEJRI, Salah (2003). “Syntaxe et sémantique”. *Revue de l’Université de Caen*, 5. Caen : Presses Universitaires de Caen.
- SLOVENSKÁ REČ*, <https://www.juls.savba.sk/ediela/sr/2012/5-6/sr2012-5-6.pdf>.
- UNIVERSITÉ PARIS EST, MARNE-LA-VALLÉE. <http://infolingu.univ-mlv.fr/DonneesLinguistiques/Dictionnaires/delac.html> (consulté le 12/09/2018).
- VOJTEK, Daniel (2015). “Viacslovné pomenovania v romanistike”. In : OLOŠTIAK, Martin (éd.). *Viacslovné pomenovania v slovenčine*. Prešov : Filozofická fakulta Prešovskej univerzity v Prešove.

Daniel Vojtek  
Inštitút romanistiky  
Filozofická fakulta  
Prešovská univerzita v Prešove  
17. novembra 1  
080 01 PREŠOV  
Slovaquie



# **RESEÑAS – COMPTES RENDUS – RECENSIONI**

**Katarzyna Gutkowska-Ociepa (2016).** *Odkodowana bliskość. Powieściopisarstwo Enrique Vili-Matasa, Antonia Muñoz Moliny i Alejandra Cuevasa w kontekście prozy polskiej po 1989 roku*, Katowice: Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego. 186 p. ISBN 978-83-8012-908-5.

La monografía de la investigadora polaca Katarzyna Gutkowska-Ociepa, hispanista de la Universidad de Silesia en Katowice, se inscribe en el campo de la Literatura Comparada, ocupándose de las realidades literarias y sus muestras representativas de la narrativa española y polaca del siglo XXI. Se supone desde el principio que en estas dos regiones se manifiestan analógicamente los mismos fenómenos culturales, es decir, la literatura polaca y la literatura española contemporánea se vinculan con los medios de comunicación y las artes, incluido el cine.

Introduciendo tal problemática en el capítulo I, dedicado a la Literatura Comparada en continuo *status nascendi*, la autora pone de manifiesto que entre la joven narrativa polaca y la española existe un fondo compartido subyacente. El objetivo de esta monografía es, pues, universalista, pluri, supra y transcultural. Gutkowska-Ociepa recuerda la historia del estatus científico de la Literatura Comparada, disciplina ya conocida en el siglo XIX, pero en las últimas décadas provocando incesantemente controversias y dudas terminológicas. Habría que elaborar una fórmula metodológica que permitiera evitar acusaciones de casualidad, vida efímera de sus términos, anarquía conceptual y subjetivismo excesivo. Para ser una disciplina bien definida, es necesario prevenir tales peligros y enfocar muy bien la postura investigadora.

La autora silesiana no olvida los orígenes de la Literatura Comparada, que se remontan hasta el año 1886, cuando fue publicado el volumen *Comparative Literature*, de Hatcheson Macaulay Posnett. Durante el desarrollo de esta rama científica existía cierta oposición, por ejemplo, de parte de Benedetto Croce, que negaba atribuir a la Literatura Comparada el estatus de la ciencia. Los conceptos «literatura europea» y «literatura mundial» (*Weltliteratur*) solían despertar entonces —y siguen haciéndolo— muchas dudas entre comparatistas y filólogos de distintas áreas culturales y su escepticismo se refiere a la continua redefinición de conceptos básicos tales como «literatura nacional», «lengua nacional» o la misma «literatura» y a la mal fundamentada metodología.

Antes dominaban los estados occidentales y sus lenguas cumplían un rol hegemónico, mientras que ahora, como menciona Gayatri Chakravorty Spivak, se debe ceder lugar a otras lenguas y perspectivas teóricas e interpretativas en las investigaciones literarias y crear un nuevo paradigma de la Literatura Comparada que permitiría a los estudiosos huir de las trampas ideológico-políticas postcoloniales. Se evoca el juicio de Wellek quien ya en 1958 se quejaba del incierto estatus de esta disciplina que no había podido fijar un objeto concreto de investigación ni una metodología estrictamente definida. El principal pragmatista y partidario de la cultura postfilosófica, Richard Rorty, afirma que «lo literario» ya ha perdido sentido y no importa para el análisis comparativo de textos literarios. Rorty duda de que lo literario fuera una categoría central de la Literatura Comparada y cree incluso que se puede hacer un análisis comparativo de textos escritos en varios idiomas sin referirse al concepto de

«lo literario». La de Rorty es una clara oposición ante Jonathan Culler, que relaciona el potencial de esta disciplina con la vuelta a la posición central de la literatura como fenómeno supranacional e intercultural. Para Culler, la literatura es una construcción histórica cuyas investigaciones, en el contexto de la cultura, deberían tener en cuenta la peculiaridad de las mismas obras.

Otros autores como María José Vega afirman que en una obra dada ya no se aísla un texto único dotado de valores estéticos, sino que se lo analiza como un objeto contextualizado e intertextualizado. Michel Riffaterre se ha fijado en la literatura como fenómeno que une los rasgos de un ser y de una representación, siendo por ello la literatura una herramienta importante para investigadores de la realidad en términos generales. La definición de la Literatura Comparada como ciencia interdisciplinar proviene de Henry Heymann Herman Remak. Este científico ha subrayado que el objetivo de una confrontación comparativa y confrontativa es mostrar influencias y la esencia de fenómenos literarios, sobre todo en referencia a otras disciplinas (Filosofía, Psicología, Teología, Religión, Historia). También indica que de ninguna manera lo interdisciplinario puede sustituir o limitar el análisis riguroso de un texto. Podemos añadir un nombre más, el de Przemysław Czapliński, para quien es imposible diagnosticar la autonomía de la literatura sin las hipótesis acerca del funcionamiento del mundo. El investigador de la literatura mundial hoy en día no tiene ni un pedazo del mundo donde pisar firmemente: el método, la lengua y el objeto de sus investigaciones están más bien en movimiento y de él mismo depende marcar coordenadas en su trabajo. Se suma a ese intercambio de opiniones Mieczysław Dąbrowski, para quien

el comparatista, sobre todo comparatista de culturas, es un clásico ejemplo de *bricoleur*. Este autor, igual que Foucault, percibe cada discurso como una unión dinámica de lo íntimo con lo grupal, como un portador de valores. Coincide con eso Lyotard, para el cual no existe un discurso éticamente neutral, que no entre en debate con el otro. Tales dudas no existen para Hejmej, quien reconoce lo interdisciplinario como uno de los fundamentos de los estudios comparativos. La Literatura Comparada, por tanto, es un método literaturocéntrico de investigar una obra en su contexto amplio e interdisciplinario. Cada análisis, por tanto, es un *case study* comparativo aparte.

El capítulo II presenta un dúo concreto de novelas expuestas a las herramientas comparativas: la novela de Paweł Huelle, *Castorp* (2004), y *París no se acaba nunca* (2003), de Enrique Vila-Matas. Según Bożena Zaboklicka, Huelle pertenece al grupo de escritores polacos cuyas obras han sido traducidas al español, pero aún no se puede decir si sus nombres entrarán a formar parte del canon, como lo son autores como Witold Gombrowicz, Stanisław Ignacy Witkiewicz, Bruno Schulz, Czesław Miłosz, Ryszard Kapuściński, Stanisław Lem, Sławomir Mrozek, Wisława Szymborska y Adam Zagajewski.

A los dos novelistas mencionados, Huelle y Vila-Matas, les une el rol de escritores que cumplen, con encanto y profesionalismo, aprovechándose mucho de la tradición literaria y soliendo usar repeticiones y citas. Tratan palabras ajenas como punto de partida, lo cual es su maniobra preferida. Vila-Matas como narrador se asemeja a Proteo, cuyo objetivo es crear un doble ya existente, un doble de segundo grado. Y son cinco las pulsiones de Vila-Matas en su creación como novelista: «La tendencia

a leer el arte como una indagación sobre lo insondable. Un modo de tratar las cuestiones morales [...] que va más allá de las polaridades del bien y del mal, lo que [...] parece conectado con la evidente necesidad del autor de relativizar todo [...]. No apartarse del Gran Camino [...]. Tratar de dominar lo diverso y de hacer inteligible el caos que agobia a la mente creativa. Una pulsión de supervivencia. [...] qué más da si el lugar nos permite [...] poder volver a casa» (p. 53).

Para Vila-Matas, «la autoficción es la autobiografía bajo sospecha» (p. 54). Lo mismo hace Paweł Huelle, quien en su debut *Weiser David* (1987) entra en juego con la obra de Günter Grass, siendo una voz más en la discusión sobre Pomerania y su antigua herencia alemana. Tanto París y Dublín en las novelas de Vila-Matas como el Gdańsk de Huelle empiezan a funcionar como ciudades-palimpsestos, textos de borrar y releer, como indica con razón Ewa Rewers. La novela *Castorp* parece ser un *prequel* de *La montaña mágica*, ya que muestra una semejanza con el modelo de Mann en cuanto a motivos y estilo; igual que en la obra del autor alemán, su protagonista es un *everyman* modernista. Mientras tanto, Vila-Matas hace referencia al París de Ernest Hemingway, Francis Scott Fitzgerald, Samuel Beckett, James Joyce. La escritora Marguerite Duras en la novela cumple el papel de Virgilio y Beatriz. Tanto Huelle como Vila-Matas evocan el pasado nostálgico. En el barcelonés Vila-Matas la pregunta de cómo escribir equivale, de hecho, a «¿cómo vivir» (p. 66). Vila-Matas y Huelle juegan también con el modelo de la novela de desarrollo, ofreciendo la versión contemporánea de *Entwicklungsroman*.

En el capítulo II está comparada la novela *El jinete polaco* (1991), de Antonio

Muñoz Molina, con *Ostatnia wieczerza* (2007) [*La última cena*], de Paweł Huelle. Estas obras se refieren mucho a Borges y emplean sus estrategias de extender las obras hacia límites “textuales” imposibles. En la novela de Huelle, igual que en la de Muñoz Molina, aparece el contexto ampliado de la cultura contemporánea y el juego con todo tipo de imágenes. Es lo que tras Genette se puede incluir en las estrategias de paratextualidad: la asimilación del título de una obra ajena, del cuadro de Rembrandt, de 1650-1655? y del de Maciej Świeszewski (2005).

Al introducir la convención onírico-surrealista, Huelle mezcla varios planos históricos, uniendo el siglo XIX con la contemporaneidad, indicando con eso varios tipos de religiosidad. Demuestra el fanatismo y la superficialidad de la fe de la que se hace alarde, critica la avidez, el oscurantismo, la xenofobia y el deseo de mantener un poder real y pragmático sobre la sociedad, lo que se presenta a través de unos representantes elegidos del clero, personificados en Monsignore, el *alter ego* del famoso y controvertido presbítero gedanense Henryk Jankowski. La novela *Ostatnia wieczerza* de Huelle parece un collage de alusiones a las Sagradas Escrituras; es una sátira contra los defectos de la sociedad del siglo XXI y el manifiesto de falta de fe en el arte. La ciudad preferida del escritor, Gdańsk, se convierte en un sitio posapocalíptico, lleno de bombas y mezquitas, como Jerusalén, lugar de una auténtica santidad. Es un último intento de reanimar la fe, una manera de mantener la continuidad de la armonía construida sobre la ética cristiana y el orden católico. Huelle crea una crónica postnietzscheana de una muerte anunciada, la muerte de Dios, de su poder y su influencia en el mundo humano.



La novela de Muñoz Molina parece complicada, pero, al mismo tiempo, perfectamente ordenada. Cada una de las partes responde a una etapa de vida de la familia de Pedro Expósito y de su tataranieta Manuel, el protagonista. Estas partes se titulan respectivamente: “El reino de las voces”, que abarca los hechos de los principios del siglo XX y de la guerra cubana; “Jinete en la tormenta”, que narra los años 70, relacionándose con el título de la canción más famosa de The Doors, “*Riders on the Storm*”, y la última parte, coincidiendo con la época contemporánea, “El jinete polaco”, cierra la trama, relacionándose con el famoso cuadro de Rembrandt, el retrato de un jinete simbólico, el moderno *homo viator*.

La presencia de *El jinete polaco* de Rembrandt en la novela de Muñoz Molina causa que evoquemos la concepción de *imagentexto*, de W.J.T. Mitchell, que significa una composición compuesta en el marco de su teoría de “*pictorial turn*”. El melancólico *imagentexto* de Muñoz Molina coincide con la recepción de la pintura europea también en la obra de Paweł Huelle. La Úbeda ficticia, la Mágina de Muñoz Molina, constantemente evoca Macondo, de García Márquez, adquiriendo los rasgos de un lugar mitologizado y arquetipizado. Los viajes de Manuel, por otro lado, son eco de *Los pasos perdidos* de Carpentier. Ambos escritores vuelven al motivo de la memoria. En *El jinete polaco* el protagonista es un hombre de media edad, desengañado, experimentado y consciente de sí mismo, buscando mujeres parecidas a él, igual que lo hace Larsen en la prosa de Juan Carlos Onetti. Además, Muñoz Molina tiene predilección por la música de jazz y pop de los años 60. El protagonista de Huelle y de Muñoz Molina es un constante *homo dis-cens*, estudiante, que aprende con afán.

Después se compara *Quemar las naves* (2004), de Alejandro Cuevas, con *Gesty* [*Gestos*] (2008), de Ignacy Karpowicz. La estrategia de Cuevas oscila alrededor del *kitsch*, repite el modelo de la novela posmoderna (opinión de Lozano Mijares). Alejandro Cuevas, en realidad Alberto Escudero Fernández, usa el seudónimo de un escritor latinoamericano de ciencia ficción de los principios del siglo XX. El Cuevas de Castilla se acerca al modelo de la novela policíaca y a la metanovela. El protagonista de *Gesty*, Grzegorz, lucha con problemas parecidos a los de Eurymedont, el protagonista de Cuevas: con el pasar del tiempo, con el sentido de la fragilidad de la propia existencia, la pérdida en las relaciones con los demás. Estructuralmente, se puede comparar *Gesty* con la *Rayuela* de Cortázar. En la obra de Karpowicz domina el número cuarenta, cargado de toda la simbólica posible, y el motivo de la muerte. Lo mismo sucede en el texto de Cuevas. Gutkowska-Ociepa observa que los tres autores, Karpowicz (nacido en 1976), Kirmen Uribe (1970) y Cuevas (1973), pertenecen a la misma generación, la de los escritores hundidos en el contexto de la Europa unida y de la cultura global. Igual que en la película de Marek Koterski, *Dzień Świra* (2002), Eurymedont y Adam Miaczyński resultan ser «mártires posmodernos» (p. 123). En la prosa de Cuevas y en *Gesty*, Urszula Glensk ve una estructura del discurso metacultural típica de los narradores más jóvenes. Este grupo recibe el nombre de «Generación Kronen» y son los que se caracterizan por haber nacido en los años 70. Sanz Villanueva compara la narración de Cuevas con la construcción hipertextual de la serie de dibujos animados *Los Simpson*. Ambos autores también evocan el cine. Cuevas y Karpowicz juegan con las

convenciones y esperanzas de los lectores, se aprovechan de las ideas de la cultura pop, demostrando que ya no se puede huir de lo masivo, aunque aún siguen defendiendo el logocentrismo (término de G. Navajas).

El libro contiene ciertas pequeñas faltas de ortografía, que son, por cierto, de poca monta. En el capítulo V se analizan generalmente los lazos literarios entre Polonia y España después de 1989. Según Jonathan Culler, lo más importante para los comparativistas sigue siendo la literatura. Ellos dejan al lado lo visual y lo mediático. Al comparar a Enrique Vila-Matas con Paweł Huelle, a Antonio Muñoz Molina con el mismo Paweł Huelle y a Alejandro Cuevas con Ignacy Karpowicz, se demuestra no solo la coincidencia de las técnicas novelescas de estos autores, sino que se indica su fe en el potencial oculto en el material literario de la realidad postindustrial. Todos ellos echan la mano al nivel metaliterario, aprovechan lo banal, lo íntimo y todos son transculturales. Dice al respecto Vila-Matas: «Me considero transnacional, como lo era Bolaño, por ejemplo, aunque los chilenos aún crean que era chileno. [...]. Me han llamado en Buenos Aires “el más argentino de los españoles”» (p. 135).

Los textos narrativos presentados en el libro de Gutkowska-Ociepa se inscriben dentro de una tendencia que podríamos llamar el «novitismo» (G. Sartori) o el «*beyondism*» (Daniel Bell). Pero se trata en ellos de romper estereotipos como el teocentrismo español, la «enfermedad polaca» y de ampliar los estudios con el elemento transcultural, según había postulado Mecklenburg y Welsch. Se evoca el concepto de «redes culturales» de Andrzej Hejmej. La realidad de hoy se presenta confusa, así que necesitamos ser sensibles a la «profunda diferenciación» (concepto de Charles Taylor)

y el modo de pensar sensible en los detalles, en los casos individuales y contrastes, como postula Clifford Geertz. Y como parece postular la autora del libro, hay que dejar, pues, las grandes ideas sintetizantes.

**Maksymilian Drozdowicz**

Universidad de Ostrava

República Checa

maksymilian.drozdowicz@osu.cz

**Susana Rodríguez Barcia (2016). *Introducción a la lexicografía*. Madrid: Síntesis. 309 p. ISBN 978-84-9077-384-0.**

Susana Rodríguez Barcia trabaja en el Departamento de Lengua Española en la Universidad de Vigo (España) y sus líneas de investigación son la lexicografía, la lexicografía crítica y el análisis del discurso, como bien se refleja en algunos de sus trabajos; por ejemplo, en su libro *La realidad relativa. Evolución ideológica en el trabajo lexicográfico de la Real Academia Española (1726-2006)* (Vigo: Universidade de Vigo, Servizo de Publicacións, 2008) y en gran parte de sus artículos, por ejemplo “El componente ideológico en la historia de la lexicografía monolingüe española” (en *Ars Longa*, vol. 1, 2010, p. 383-394).

La presente obra, después de explicar en qué consiste la lexicografía y los conceptos de *diccionario*, *vocabulario*, *léxico*, *glosario*, *tesoro* y *tesauro*, ofrece algunas pinceladas sobre el origen de los diccionarios chinos, ingleses, alemanes, franceses, italianos y portugueses, para pasar a continuación a los grandes hitos de la lexicografía española: las glosas, los diccionarios de Antonio de Nebrija, el *Tesoro* de Sebastián de Covarrubias, el *Diccionario de Autoridades*, el *Diccionario Castellano* de

Terrerros y Pando, el siglo XIX (con obras como las de Domínguez, Chao y Castro y Rossi), el *Diccionario de uso del español* de María Moliner, el *Diccionario del español actual* de Seco, Andrés y Ramos, el *Diccionario panhispánico de dudas* y el *Diccionario académico* del tricentenario. Lógicamente se trata de una selección subjetiva de diez hitos y un rapidísimo recorrido en apenas nueve páginas. El siguiente apartado está dedicado a la lexicografía del siglo XXI y en él se desglosan tres aspectos relacionados con los diccionarios: la política lingüística, la jurisprudencia y el sistema educativo; en los que la autora comenta aspectos ideológicos o de análisis del discurso.

En el segundo capítulo, “Un diccionario, un universo”, Rodríguez Barcia se ocupa del proceso de redacción y de los corpus (generales o con fines específicos). Distingue la lexicografía retroactiva (aquella que considera principalmente las fuentes escritas secundarias y no se basa en un corpus textual propio o no recurre a un corpus de referencia) de la proactiva (que se basa en cuatro categorías de funciones identificadas: comunicativas, cognitivas, operativas e interpretativas, cfr. p. 66-78). Para la autora “un buen ejemplo de modelo lexicográfico retroactivo son los diccionarios usuales de la RAE” (p. 56). Sobre esta afirmación fundamenta sus críticas a los diccionarios académicos: ausencia de neologismos, presencia innecesaria de formas arcaicas, falta de una revisión completa y sistemática en las definiciones, etc.; críticas que repite numerosas veces a lo largo del libro. Respecto a los corpus y bases de datos, describe algunos de ellos comentando sus logros y deficiencias.

El tercer capítulo presenta una tipología o clasificación de las obras lexicográficas.

Después de explicar los posibles criterios que siguen los diferentes autores, las distribuye en cuatro grandes grupos y presenta las características principales de las mismas. Los grupos que propone son: a) diccionarios normativos y descriptivos, b) diccionarios monolingües y bilingües, c) diccionarios didácticos (escolares, de aprendizaje, de dudas y dificultades, visuales) y d) diccionarios de especialidad.

Rodríguez Barcia dedica también un interesante capítulo a la lexicografía digital, donde diferencia con precisión los conceptos y ofrece una clasificación clara (diccionarios digitales *offline*, diccionarios en línea y diccionarios *app* para dispositivos móviles). Establece aquí una comparación con los diccionarios ingleses, aunque no hace lo mismo con los franceses, los alemanes o los italianos –por ejemplo–, sin explicar las razones de esta preferencia. También dedica un apartado a los diccionarios especializados en línea, destacando los que ofrecen mayor calidad, y al uso de la lexicografía digital en el proceso de enseñanza-aprendizaje de lenguas. Por último, expone las ventajas e inconvenientes de la lexicografía digital.

“Poniendo orden: la estructura del diccionario” es el título del quinto capítulo, donde la autora trata de la mega-, macro-, micro- e infraestructura del diccionario. Introduce así dos términos usuales en la terminología inglesa. El primero, la *megaestructura*, incluye preámbulos, guías de uso, apéndices y referencias cruzadas; mientras que el segundo, la *infraestructura*, abarca los elementos textuales necesarios para la creación del diccionario o *infraestructura* documental, los elementos que requiere la puesta en funcionamiento y mantenimiento del diccionario o *infraestructura* técnica, y la malla ideológica que sustenta

las definiciones o infraestructura ideológica (cfr. p. 249). Los otros dos puntos, macro- y microestructura, se ocupan de aspectos como los lemas, la homonimia y polisemia, la ordenación de acepciones, los ejemplos, citas, autoridades, los tipos de definición, etc.

El capítulo más extenso es el último, “Lexicografía crítica”. En él Rodríguez Barcia distingue entre crítica lexicográfica y lexicografía crítica y subraya que la última se dirige al análisis crítico del discurso lexicográfico. En un segundo apartado analiza el diccionario como discurso y examina siete aspectos: la coherencia, la cohesión, la intencionalidad, la aceptabilidad, la situacionalidad, la intertextualidad y la informatividad. Diserta sobre diccionario e ideología y sobre el análisis crítico del discurso lexicográfico (ACDL), así como sobre el análisis de la ideología en dicho discurso. Esboza la producción lexicográfica de la RAE a la luz del ACDL y en el apartado siguiente analiza diversos puntos (las minorías, la patria, la religión, la identidad panhispánica) en la producción lexicográfica monolingüe española. Hacia el final de este capítulo reflexiona sobre la lexicografía como acto político y sobre el diccionario como instrumento para la construcción de estereotipos sociales y cambios sociales en general.

Cada capítulo se cierra con unas cuatro o cinco actividades y algunas preguntas de autoevaluación, donde el alumno debe escoger la respuesta verdadera. Al final del libro se recoge el solucionario y una rica bibliografía.

Rodríguez Barcia insiste con persistencia en el uso de las formas femeninas y masculinas (*historiadores e historiadoras, usuarios y usuarias, investigadores e investigadoras, autores y autoras, lectores*

*y lectoras, consumidores y consumidoras, lexicógrafos y lexicógrafas, jueces y juezas, traductores y traductoras, destinatarios y destinatarias, etc.*) o a veces emplea expresiones menos usuales como *personas usuarias, personas destinatarias, etc.*, sin aceptar que el empleo del masculino en español abarca los dos géneros. También en la misma línea insiste en que la definición de algunas voces como *cabeza* (‘parte superior del cuerpo del hombre’, p. 75) y otras partes del cuerpo, o *caballo* (‘animal doméstico de gran utilidad al hombre’, p. 113), resultan andocéntricas y deberían visibilizar ambos sexos. No obstante, se contradice en otro lugar donde afirma que “es imposible luchar contra el uso así que la lengua será lo que sus hablantes quieran que sea” (p. 95). Efectivamente el uso que hacen los hablantes de la palabra *hombre* tiene valor genérico o neutro.

Aunque ya dedica todo un capítulo a la lexicografía crítica, subraya una y otra vez la presencia de aspectos ideológicos en los diccionarios, con excesiva insistencia: “es una utopía concebir un diccionario como un producto aséptico y libre de ideología” (p. 76); “los diccionarios escolares han de ser sumamente cautelosos con respecto a la presencia de ideología” (p. 112); “en cuanto a la relación entre ideología y lexicografía didáctica, cabe señalar [...]” (p. 117); “una revisión de las definiciones desde otros puntos de vista como el de la ideología” (p. 158); “el prólogo de los diccionarios [...] se convierte de este modo en un recurso indispensable para hacer una lectura en clave ideológica” (p. 191); “la ordenación de las acepciones [...] revela en muchas ocasiones la ideología de los responsables de su redacción” (p. 216); “el peligro de los ejemplos es que [...] ponen de manifiesto la ideología del equipo de redacción” (p. 231);

los “ejemplos inventados o adaptados [...] delataban todavía más la ideología de la institución” (p. 233); “los ejemplos inventados pueden poner de manifiesto además de ideologías políticas y religiosas” (p. 234); “definiciones en las que se traslucía la ideología de los equipos de redacción” (p. 242). Se podrían añadir otras muchas más citas, pues la autora recalca el tema reiterativamente, pero valgan estas a modo de ilustración.

Algunas afirmaciones son demasiado generales y precisan de una explicación, por ejemplo, cuando la autora habla de “los requerimientos reales de las personas usuarias de los diccionarios” (p. 58), sin explicar a qué requerimientos se refiere. Otras resultan algo categóricas, como por ejemplo: “[...] la lengua se enriquece pero entra en crisis con las políticas panhispánicas y jerárquicas promovidas por la RAE y la ASALE” (p. 44). En todo caso, la obra de Rodríguez Barcia tiene el mérito de adentrarse en temas a los que se ha prestado menor atención hasta la fecha en introducciones a la lexicografía; sin ir más lejos la lexicografía digital o la lexicografía crítica, tratadas en esta monografía con profundidad.

**Beatriz Gómez-Pablos**

Universidad Comenius de Bratislava

Eslovaquia

gomezpablos@fedu.uniba.sk

**Juan Romeu (2017). *Lo que el español esconde. Todo lo que no sabes que estás diciendo cuando hablas*. Barcelona: Vox, 255 p. ISBN 978-84-9974-239-7.**

Juan Romeu, filólogo y escritor, presenta en este libro diversas curiosidades que

esconde nuestra lengua, pero además desea –como él mismo explica en la introducción interpelando al lector– “que tú seas capaz de descubrir más por ti mismo, así como que seas capaz de resolver algunas de las dudas que se planteen a partir de ahora” (p. 12). El libro nace de un blog sobre temas de lingüística, que goza de un éxito notable y que ha servido –lógicamente ampliado– como punto de partida.

La obra se compone de cuatro capítulos. El primero de ellos, “Ayer y hoy: historia de las palabras”, trata principalmente del origen de las palabras. Romeu afirma que “conocer de dónde vienen las palabras es apasionante y fundamental para poder relacionarlas, para entenderlas mejor, para saber usarlas con más propiedad e, incluso, para saber escribirlas bien” (14); y es probablemente por eso por lo que este capítulo sea el más extenso del libro. De manera espontánea y sin sistema (no existe orden temático, cronológico ni alfabético) va insertando palabras en los diferentes apartados que componen el capítulo y relacionándolas por medio de asociaciones libres. Así en “No te hagas el zueco”, el autor hace disquisiciones sobre diversas voces y expresiones como *papa*, *pelota*, *echar de menos*, *fallar*, *erre que erre*, *tener vista de lince*, *hacerse el sueco*, *saber más que Lepe*, *apretarse los machos*, *de cabo a rabo*, *a palo seco*, *de buen grado*, etc. Todas ellas mezcladas en el espacio de cuatro páginas y enlazadas una detrás de otra, sin que se descubra una conexión clara, de modo que en la lectura a veces se pierde el hilo con facilidad. Esto, por otro lado, no impide que sean interesantes muchas de las etimologías que explica (como por el ejemplo la de las voces *tabarra* y *dron*, cfr. p. 20, o la de *bádminton*, cfr. p. 49), mientras que en otros casos se trata de etimologías

bastante conocidas, (por ejemplo, las de *albóndiga*, *bigote*, *bikini*, *campana*, *coche*, *corbata*, *hecatombe*, *leotardos*, etc.). Romeu recoge epónimos en un apartado, en otros sustantivos de plantas o sustantivos relacionados con el cuerpo humano, falsos amigos, palabras procedentes de América... En el apartado “La lucha por la supervivencia” se ocupa de fósiles lingüísticos o restos del español antiguo que se conservan en el español actual (participios irregulares, pronombres pospuestos a formas verbales que no son impersonales, el imperativo *he* del verbo *haber*, restos del comparativo latino, etc.), así como de palabras donde se ha producido metátesis (*cocodrilo*, *milagro*, *palabra*, etc.). El autor explica fenómenos morfosintácticos empleados que aparecen en el *Quijote* y otras palabras que se perdieron (*yuso*, *maguer*, *empero*, *ledo*, además de otras muchas más). Hacia el final del capítulo, bajo “Etimología práctica”, presenta de nuevo un buen número de palabras con su etimología y el desarrollo a través de cambios fonéticos sufridos.

El segundo capítulo, “Aquí y allí”, está dividido en dos apartados. El primero de ellos trata de las variedades dentro del español, en concreto de palabras que se usan en algunas zonas (*bagrero*, *buchipluma*, *chirapa*, *empurrarse*, *medalagnario*, *samuelear*, *vintén*, *zoquetero*, etc.), de expresiones propias del reguetón, de construcciones propias de algunas zonas de Hispanoamérica (algunas realmente curiosas) y del judeoespañol como depósito de arcaísmos o *fósiles*. El segundo apartado trata de la variedad por el contacto con otras lenguas como el quechua en Perú, Bolivia y norte de Argentina, la influencia del catalán, vasco y gallego en el español hablado en esas regiones, y los frecuentes anglicismos en todos los ámbitos.

El tercer capítulo, “Formal o informal: dime con quién hablas y sabré cómo hablas”, abarca un extenso espectro de temas que van desde las ultracorrecciones, hasta diferentes tipos de errores en el uso de expresiones latinas o al elegir una palabra por semejanza con otra, pasando por los homónimos parasitarios (*es un fumanchú*, para una persona que fuma mucho) o palabras y expresiones coloquiales. Entre estas últimas el autor menciona algunas palabras curiosas que aparecen en el diccionario (*gogó*, *pinganillo*, *longui*, *dedocracia*, *fofisano*, *mamitis*, *papear*, *curro*, etc.); también habla de algunas actualizaciones efectuadas en el diccionario de María Moliner, en el que se han introducido no pocos neologismos. Igualmente destaca algunas construcciones que aparecen en la *Nueva Gramática* de la Academia y que resultan más desconocidas. El segundo apartado trata de palabras cultas, en muchas ocasiones desconocidas, “preciosas y precisas de las que puede presumir el español”, como apunta Romeu. El autor ofrece una tabla de sinónimos indicando cuales son las palabras más y menos frecuentes (la selección es llamativa, cfr. pp. 209-210).

El último capítulo, “Oral y escrito: escribir como se habla y hablar como se escribe”, cuenta con dos apartados, uno sobre la pronunciación frente a la escritura y otro sobre cómo escribir en los nuevos medios. En el primero analiza algunos *bugs* ortográficos, es decir “errores de funcionamiento que llevan a verdaderos callejones sin salida” (p. 211), como el dígrafo *sh* en *flash* o *show*, la pronunciación de *susi* (plato japonés) o la pronunciación aspirada de *hámster*, entre otros muchos. El autor describe varios casos de incongruencias. También dedica su atención a la onomatopeya, a la pronunciación descuidada, a los

alargamientos y su escritura y señala casos donde la escritura y la fonética no se corresponden o expresiones que utilizamos en la oralidad, pero no nos atreveríamos a escribir. En el segundo apartado Romeu diserta sobre la ortografía empleada por los usuarios de *Twitter* y *WhatsApp*, sobre emoticones y emojis, así como sobre expresiones coloquiales que tienen varias grafías.

El libro se cierra con la bibliografía y un índice de palabras con indicación de la página donde aparecen.

Como ya hemos comentado al principio, los textos formaron parte de un blog y han sido reunidos ahora en forma de libro. El autor ha intentado dar coherencia a la obra en su conjunto, pero no siempre lo ha logrado, pues los textos originariamente son relativamente cortos y no basta con unirlos. Por otro lado, tratan temas muy diversos y a veces puede dar la impresión de mosaico. No obstante, varios aspectos resultan novedosos y el mérito principal de Juan Romeu radica en conseguir acercarlos a un gran público.

**Beatriz Gómez-Pablos**

Universidad Comenius de Bratislava  
Eslovaquia  
gomezpablos@fedu.uniba.sk

**Květuše Kunešová (2017). *Kanadská frankofonní literatura pro děti a mládež*. Hradec Králové : Gaudeamus, 135 p. ISBN 980-80-7435-702-2.**

Depuis plusieurs années, la littérature du Canada francophone représente en République tchèque un sujet de recherche conséquent surtout dans le cadre des activités du Centre des études nord-américaines de la Faculté des Lettres de l'Université

Masaryk de Brno. Ces activités sont désormais complétées par la publication de Květuše Kunešová, spécialiste de la littérature de jeunesse de l'Université de Hradec Králové. Rares sont, pour le moment, les spécialistes de la littérature de jeunesse francophone en République tchèque et encore plus rares sont ceux qui s'orientent dans ce secteur de la littérature canadienne. Présenter le développement de cette littérature au public tchèque était la raison pour laquelle l'auteure a décidé de rédiger son étude en tchèque et de le mettre ainsi à la portée de spécialistes et amateurs tchèques non-francophones.

L'ouvrage est constitué de deux parties distinctes. La première, après une courte introduction portant sur le Québec et le rôle de la littérature dans son Histoire, présente l'histoire de la littérature de jeunesse francophone, explique son développement et sa position dans la culture québécoise quand même bien différents de ce que l'on connaît en Europe. L'auteure prête aussi attention aux spécificités que présentent différents genres de la littérature pour enfants et adolescents, ainsi qu'à l'importance des institutions culturelles qui servent d'intermédiaire, véhiculent et assurent le contact de la littérature avec son public.

La deuxième partie est consacrée à l'analyse de quelques romans choisis des auteurs/auteures Marie-Claire Davelluy, Suzanne Martel, Raymond Plante, Michèle Marine, Daniel Marchildon, Dany Laferrière et bien d'autres qui couvrent la période des années 1880 à nos jours. Etant donné qu'il s'agit de romans qui n'ont généralement pas été traduits en tchèque, leur analyse sert surtout à faire comprendre au lecteur tchèque la spécificité des récits de jeunesse et leur rôle dans le contexte littéraire du pays. Le personnage littéraire

crée l'élément constituant de cette analyse. Dans le chapitre appelé *Qui est le héros ?* Kunešová essaie d'énumérer et de caractériser différents thèmes liés aux personnages présents dans la littérature de jeunesse québécoise depuis ses débuts jusqu'à aujourd'hui. La description du développement de la société canadienne – une société libre et multiculturelle par excellence comme on l'aperçoit de notre côté de l'Océan – montre sa seconde face : à travers des histoires de petits héros, nous pouvons suivre une voie extrêmement difficile qu'ils doivent traverser pour trouver et constituer une nouvelle vie. Les romans racontent l'un après l'autre l'histoire du désir de liberté et d'autodétermination de l'individu qui, la plupart du temps, coûtent cher, même trop cher, aux jeunes héros ballottés entre les grands événements historiques qui les dépassent ou tout simplement bouleversés par une vie quotidienne trop difficile. À travers une telle expérience littéraire, le lecteur (jeune tout comme adulte) peut se rendre compte que la littérature de jeunesse peut servir de moyen de connaissance, reconnaissance et description de ce qu'on devient soi-même – sa nation/peuple – son pays. Il s'agit d'un message important que l'étude de Květuše Kunešová transmet au lecteur tchèque vivant dans un contexte historique et culturel très différent.

Ce travail, hormis l'intérêt des spécialistes de la littérature française, francophone et québécoise, peut attirer notamment l'intérêt des enseignants ou des bibliothécaires qui y trouveront non seulement des renseignements historiographiques, mais surtout l'explication de la spécificité de la littérature de jeunesse québécoise et ses fondements historiques.

**Marcela Poučová**  
Université Masaryk  
République tchèque  
poucova@ped.muni.cz